

NOUVEAU

MÉMOIRES ET GLOIRE



NAPOLÉON

24 juin - 16 décembre

RUSSIE 1812

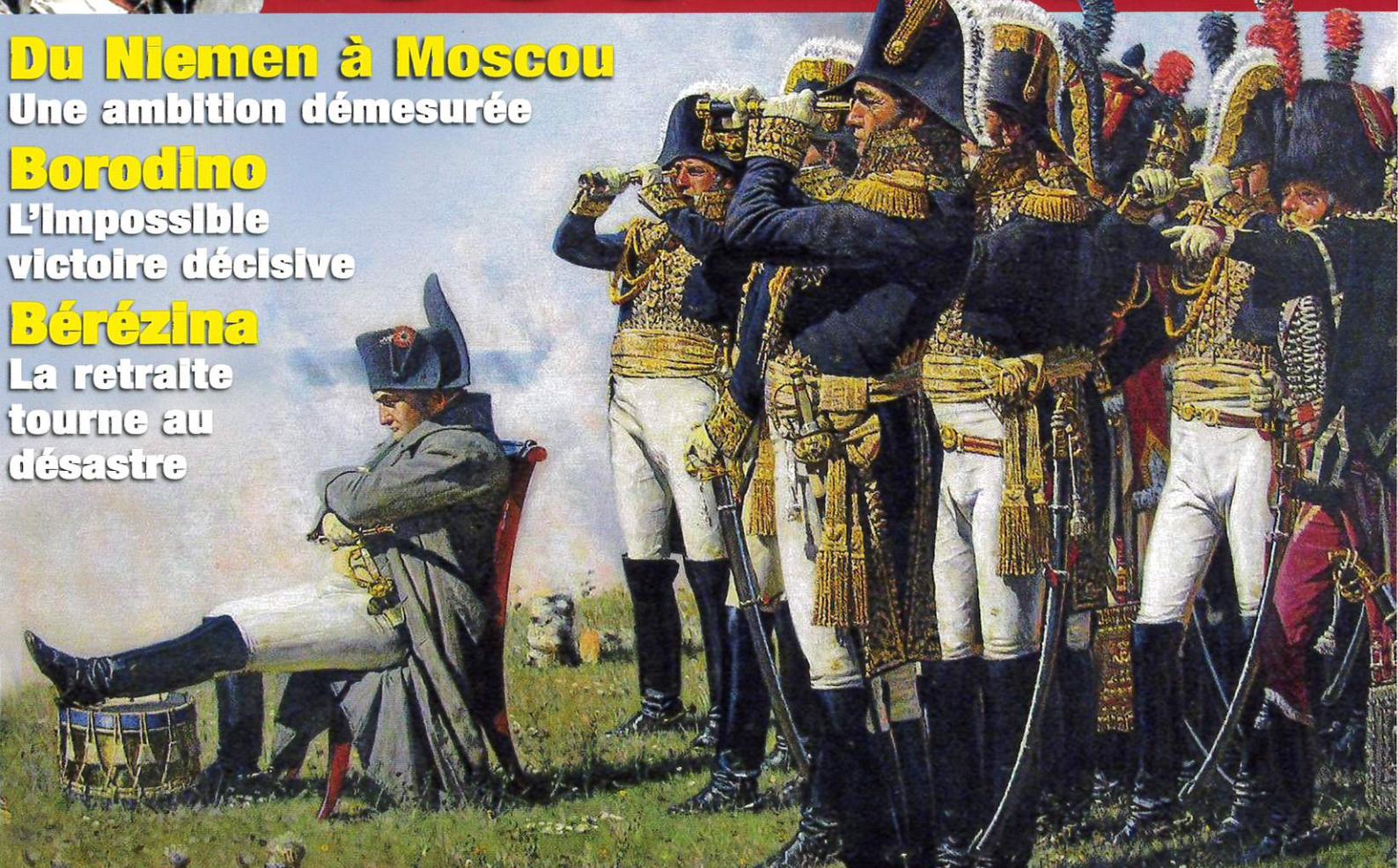
JUIN - JUILLET - AOÛT 2018
L 15995 - 4 - F. 9,90 € - RD



Du Niemen à Moscou
Une ambition démesurée

Borodino
L'impossible
victoire décisive

Bérézina
La retraite
tourne au
désastre



La Grande Armée franchit le Niemen...



... Mais l'Aigle baissa la tête !



RUSSIE 1812

La Grande Armée prise au piège



MÉMOIRES et GLOIRE n°04

Éditeur

Tibesti SAS

06 rue de Monttessuy
75007 Paris

Diffusion

Kap'Media

8, route des Bois
38500 Voiron

Tél. : 04 76 06 38 44

Directeur de la
publication

Christophe
Dufourg Burg

Conseiller Historique

Pierre Robin

Ont participé
à ce numéro

Louis Denghien
Jacques Decker
Guy Delormes
Julia Salmon

Graphisme
Fabrication

JLM Design

Jean-Luc Vandewalle

Crédits photos

Wikipédia

Wikimedia Commons
est un dépôt de fichiers
multimédia mettant
à disposition des fichiers
de différentes natures
(documents, images,
sons, clips vidéo) tombés
dans le domaine public
ou placés sous des
licences libres.
Foundation.
Shutterstock
Images LLC.

Imprimé en Europe

Printed in Europe

Dépôt légal :

2^{er} trimestre 2018

CPPAP : 0521 T 93055

Distribution MLP

Du Niémen à Smolensk cette campagne fut celle de nombreuses occasions manquées face à un adversaire se défilant sans cesse dans un interminable mouvement de retraite. Devant Borodino, des soldats français épuisés engagent des Russes trop solidement établis pour permettre une victoire décisive. Moscou est enfin en vue mais aucun accord n'est possible. Il ne restait qu'à reculer mais ce retour fut tragique. *Pour la première fois, l'aigle baissa la tête.*

Le 26 juin, la Grande Armée franchit le Niémen. Mais les retards de Jérôme et du prince Eugène font échouer la tentative de fixer les Russes à Vilna. Puis, pendant plus de deux mois, toutes les manœuvres destinées à battre séparément les deux armées russes de Barclay de Tolly et de Bagration échouent. Jusqu'à Smolensk, ils échappent à l'Empereur. Cette 1^{re} phase de la campagne fut vraiment celle des occasions manquées.

7 septembre : Borodino (la Moskova), le point de bascule

Les Russes occupent une position très forte couverte par un petit affluent de la Moskova et hérissée de retranchements. Au lieu de fixer avec peu de monde ce front difficile à attaquer et de profiter de la forêt pour désaxer ses opérations sur les ailes du dispositif russe, Napoléon, qui se tient loin de la bataille, ne la dirige pas vraiment, laissant ses généraux s'épuiser dans une terrible lutte de front. Quand, après des prodiges qui ont coûté des pertes irremplaçables, le centre et la gauche russes sont enfoncés, Napoléon ne fait pas donner sa Garde et renonce, ainsi, à achever sa victoire.

Une retraite tragique

Abandonnant Moscou livré aux flammes, l'Empereur perd un temps précieux à attendre à croire que le tsar va accepter ses propositions de paix. Las, il lui faut se résigner à la retraite.

Celle-ci fut désastreuse. Cependant, cette armée de fantômes (65,000 hommes sur la route, dont à peine 28,000 armés) sut encore gagner une bataille essentielle à sa survie : la Bérézina. Sans oublier les pontonniers du général Éblé qui, par leur sacrifice, se couvrent de gloire. Le 14 décembre, après un dernier combat livré à Kowno, les derniers vestiges de la Grande Armée repassent le Niémen.

„ Un traité de Tilsit inégal, la création du duché de Pologne, un blocus continental qui ruine son commerce, le problème de Constantinople... En cet été 1812, les casus belli sont nombreux entre la Russie et la France. „

Christophe Dufourg Burg

SOMMAIRE

24/25 juin 1812 : le passage du Niémen	P04
L'analyse de Clausewitz	P08
La bataille de Smolensk	P10
Borodino : le choc des géants	
À la recherche d'une bataille décisive	p. 14
Le témoignage de Griois.....	p. 16
Le témoignage de Ségur	p. 20
Le témoignage de Combes.....	p. 28
Le témoignage de Rosseti.....	p. 32
Des pertes pour un bilan dérisoire	p. 36

Automne 1812 : la retraite de Russie

13 octobre : Quitter Moscou ?	P. 38
18 octobre : la surprise de Winkowo	P. 40
24 octobre : Malo-Jaroslawetz et l'on prit la mauvaise route.....	P. 44
24-29 novembre : la Grande Armée échappe à l'encercllement.....	P. 48
28 novembre : La Bérézina ne fut pas une Bérézina !.....	P. 52
Bérézina : le colonel Griois témoigne	P. 58
Campagne de Russie 1812 :	
l'épouvantable bilan	P. 62

Reproduction, intégrale ou partielle, des articles publiés dans ce numéro de « Mémoires » est interdite (loi du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire et artistique). Les erreurs ou omissions involontaires qui pourraient subsister dans ce numéro, malgré les contrôles de la rédaction, ne sauraient engager la responsabilité de l'éditeur, du directeur de la publication et du rédacteur en chef. Tous droits réservés. © juin 2018

Crédits photos couverture : Napoléon pensif à la bataille de Borodino (Moskwa), une peinture de Vassili Verechtchaguine, 1897. La traversée du Niémen par Clark, John Heaveside, dit Waterloo Clark (c.1770-1863) et Dubourg (reproductio au XIX^e). La traversée de la Bérézina par Bogdan Willewalde (-1903).

Par Christophe Dufourg Burg

SOLDATS, EN AVANT !

Depuis 1809, la guerre était dans l'air. Napoléon a l'Europe occidentale à ses côtés. La Russie est soutenue par l'Angleterre. Cette campagne va durer six mois (24 juin-14 décembre) et se termine par un irréparable désastre.

Au mois de mai 1812, sur le bord de la Vistule, après deux années de préparatifs, une armée de 670,000 hommes, 270,000 français (12 corps d'armée et 4 divisions de cavalerie) s'apprête à envahir la Russie. Enjeux politiques, diplomatiques, militaires, humains... cette épopée est celle de la démesure.

Le 23 juin 1812, au camp impérial de Naugardyszki, les ordres de Napoléon sont, comme à l'habitude, d'une rigoureuse précision. Le prince d'Eckmühl est chargé de faire jeter les ponts, de commander le passage et de passer le premier avec son corps d'armée. Le général Éblé sera sous ses ordres, avec tout l'équipage de pont, les parcs du génie, les ouvriers et marins qui lui sont attachés.

La mission des pontonniers

À huit heures du soir, l'équipage de pont se mettra en mouvement, à savoir : le général de division Morand, à la tête de trois compagnies de voltigeurs du 13^e d'infanterie légère, commandées par un chef de bataillon de choix, 50 sapeurs et un capitaine du génie. Chaque voltigeur ou sapeur aura soixante cartouches au moment du passage.

Le général Éblé divisera son pont en quatre parties, étant dans l'intention de jeter quatre ponts. Une ou deux compagnies de pontonniers seront attachées à chaque pont ; il leur sera attaché également une ou deux compagnies de sapeurs, une ou deux compagnies d'ouvriers, une ou deux compagnies de marins, sous les ordres d'un officier supérieur de pontonniers. Les marins et officiers du génie, quel que soit leur grade, seront subordonnés aux officiers de pontonniers.

Un des ponts sera jeté vis-à-vis la butte, à la gauche de la Jesia : les deux autres, entre celui-là et le village de Ponieumon, de manière qu'il y aura au moins 150 toises d'un pont à l'autre ; à dix heures du soir, les trois ponts étant arrivés devant leur emplacement et dans le plus grand silence, les bateaux seront mis à l'eau. Les 300 hommes seront jetés de l'autre côté ; il ne sera fait aucun feu, à moins de nécessité absolue. Le chef de bataillon barricadera ses 300 hommes dans le village, en faisant des coupures.

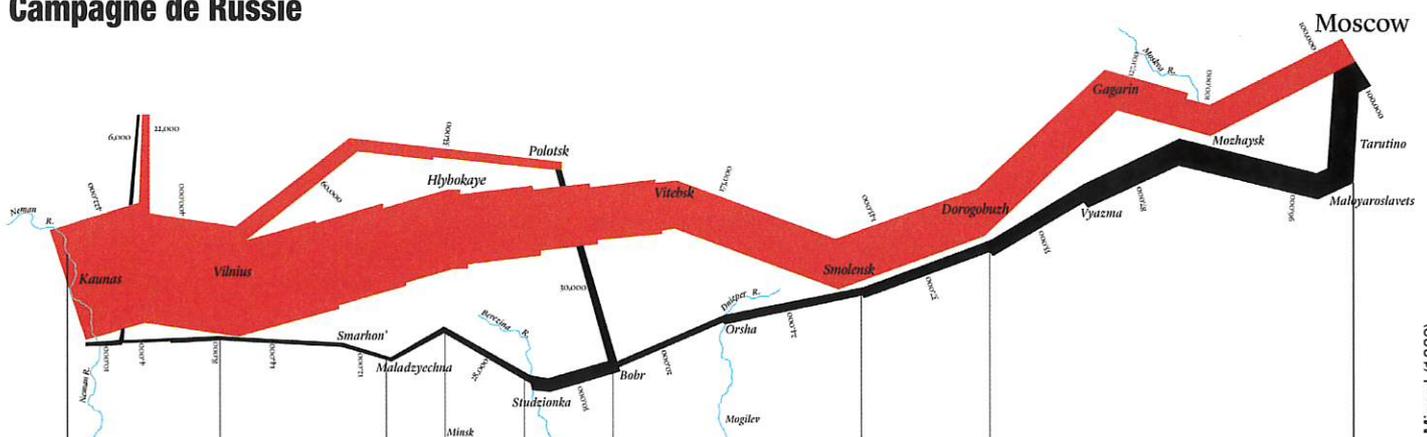
Les forces de soutien

Le général Pernety fera placer au même moment les batteries de réserve du 2^e corps sur la butte. La batterie de réserve du 1^{er} corps se mettra en marche à six heures pour s'approcher de Ponieumon et être portée sur la droite, dans l'endroit qui sera reconnu le plus favorable au-delà de l'île. Une compagnie du 4^e bataillon du 13^e d'infanterie légère sera jetée dans l'île qui est vis-à-vis Ponieumon. La batterie légère et la batterie à pied de la division Morand seront placées, la

” L'ardeur était si grande que deux divisions d'avant-garde, se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains ; on eut quelque peine à les calmer.

Comte de Ségur ”

Campagne de Russie



Le corps italien d'Eugène de Beauharnais se prépare à franchir le Niemen le 30 juin 1812.

Albrecht Adam.



batterie à cheval, sur la gauche de la Jesia, entre le mamelon et l'embouchure de la Jesia ; la batterie à pied, quatre pièces à portée du deuxième pont et quatre pièces sur la droite du troisième pont. Les quatre batteries à cheval du corps d'armée resteront avec leur division.

Les quatre batteries à pied seront placées au village de Poniemon et distribuées en quatre batteries, entre la batterie de réserve et le dernier pont. La batterie de la 2^e division sera la première ; celle de la 3^e sera la seconde ; celle de la 4^e la troisième, et celle de la 5^e sera la quatrième. Chaque batterie devant passer avec sa division, cela se fera par un simple mouvement à gauche.

Le corps d'armée prendra les armes à 7 heures

On s'assurera que les soldats ont mangé la soupe. On fera l'inspection des sacs et des cartouches, et l'on s'assurera qu'ils ont avec eux pour quatre jours de vivres, sans les bagages et caissons, rien ne devant passer. À huit heures, le corps se mettra en marche et se placera entre Alexota et la Jesia sur seize lignes, chaque régiment formant une ligne à la distance d'un demi-bataillon ; le colonel et l'état-major du régiment placés devant l'aigle du 1^{er} bataillon ; le général de brigade en avant, au centre de sa brigade ; les pièces de régiment à la

Témoignage

Mémoires de Marbot.

Le 24, au lever du soleil, nous fûmes témoins d'un spectacle des plus imposants. Sur la hauteur la plus élevée de la rive gauche, on apercevait les tentes de l'Empereur. Autour d'elles, toutes les collines, leurs pentes et leurs vallées étaient garnies d'hommes et de chevaux couverts d'armes étincelantes ! Cette masse composée de 250.000 combattants, divisés en trois immenses colonnes, s'écoulait dans le plus grand ordre vers les trois ponts établis sur le fleuve, et les différents corps s'avançaient ensuite sur la rive droite dans la direction indiquée par chacun d'eux.

droite de chaque ligne et constamment attelées, avec tous les caissons et ambulances des régiments ; le général de division en arrière du centre de la 3^e ligne, avec les commissaires des guerres, administrations et ambulances de la division ; la batterie à cheval sur la gauche de la division.

Le respect des distances

Il y aura, d'une division à l'autre, la distance d'un demi-bataillon. Les divisions seront par ordre de numéros. La brigade de cavalerie légère sur deux lignes, chaque

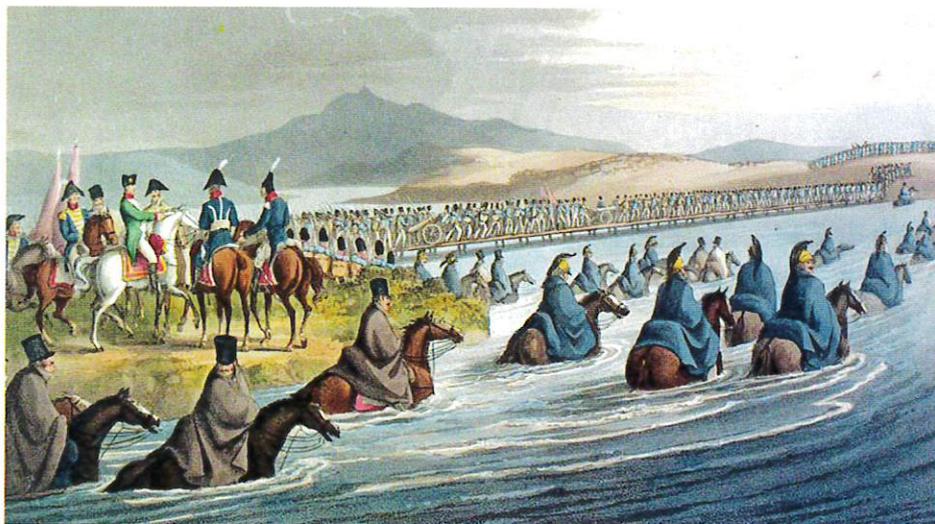
régiment formant une ligne, ayant le général de brigade à sa tête ; les chevaux sellés, mais débridés. Tous les officiers de l'état-major du corps d'armée, entre la 1^{re} et la 2^e division, avec les commissaires de guerres, officiers du génie. Les compagnies de sapeurs seront à leur division ; ils seront avec les batteries à cheval, tous les caissons de cartouches, le parc d'artillerie des trois divisions et les caissons d'outils, de manière qu'à dix heures tout se trouve ainsi en position. Le 13^e d'infanterie légère sera en bataille à côté des pontonniers, où se trouve le général Morand, afin d'être employé, selon les circonstances, à renforcer les hommes sur la rive droite, ou pour tout autre service. ⇒



⇒ **À 10 heures du soir :
trois ponts doivent être jetés**

La division Morand débouchera sur trois colonnes, c'est-à-dire par brigade, chaque brigade ayant à sa tête les pièces de régiment. Le général de division passera par le pont du centre. La batterie d'artillerie légère passera par le pont de gauche, c'est-à-dire par celui situé avant l'embouchure de la Jesia, à la queue de la brigade qui passe sur ce pont. La batterie à pied passera moitié au pont de droite et moitié au pont du centre. Le général Pajol passera avec les deux compagnies d'élite de sa brigade, l'une au pont du centre et l'autre au pont de droite. La division passée prendra une position qui appuie sa droite et sa gauche au Niémen, son artillerie en position et attendra ainsi le jour. La cavalerie ne fera aucune patrouille : elle restera seulement en forme de grand'garde, une compagnie dans la direction de Kovno, et l'autre dans la direction du fleuve montant, tout le monde sous les armes et à cheval.

Le prince d'Eckmühl prendra mes ordres pour l'heure où devra passer la 2^e division. Les ordres les plus sévères



” Nous étions bien réellement entrés en campagne, mais c'était une campagne bizarre, sans guerre.

Marbot ”

seront donnés pour empêcher le gaspillage. Le général Saunier, commandant la gendarmerie du 1^{er} corps, se rendra avec 50 gendarmes et un bataillon, dès la pointe du jour, à Kovno. Le général Tarayre, désigné pour être

le commandant de la place, un commissaire des guerres, un garde-magasin, un inspecteur des vivres du 1^{er} corps, s'y rendront également et prendront possession de la ville. Ils placeront des postes pour ne laisser entrer personne dans la ville, ni soldats, ni officiers, ni généraux, ni état-major général ; ils convoqueront les bourgmestres à l'hôtel de ville et m'enverront les bourgmestres et les habitants qui pourront me donner des nouvelles.

Le général Morand aura soin, aussitôt qu'il sera passé, de mettre une sauvegarde de 10 hommes dans le couvent de Sainte-Croix. Demain, à cinq heures, les constructeurs de fours du 1^{er} corps, avec une compagnie de sapeurs, entreront en ville pour y établir des fours.

Le projet d'un quatrième pont

Le quatrième pont sera placé sur les hauteurs d'Alexota, en arrière ; il restera là en réserve avec les pontonniers, sapeurs et marins. Le commandant de ce quatrième pont, après avoir placé ses pontons qui resteront attelés toute la nuit, se rendra auprès du général Éblé, aux trois ponts, afin que, si on s'apercevait qu'il n'y eût pas assez de bateaux pour les trois ponts, il m'en fût rendu compte, et que cet officier, parfaitement instruit de la localité, pût les aller prendre lui-même sans confusion ni retard ;

Témoignage

Général-major H. P. Everts

Major au 33^e de ligne léger durant la campagne de 1812

Le 24 juin 1812, nous nous trouvâmes rendus à proximité du fleuve Niémen. L'esprit du régiment ne pouvait être meilleur pour marcher à l'adversaire ; on voyait chez tous se manifester le désir d'en venir aux mains avec les Russes.

L'aspect du Niémen en ce jour, alors que se concentrait sur ses bords une aussi formidable armée de six cent mille hommes environ, formée par presque toutes les nations de l'Europe, constituait un magnifique et imposant spectacle : il résumait Napoléon et sa puissance. Au reste, pour celui qui le considérait en se remémorant le passé, tant de victoires éclatantes et à jamais immortelles, de faits d'armes sans nombre, de révolutions et d'événements politiques si multiples, au milieu desquels la fortune de ce meneur d'hommes était demeurée inébranlable, ce dernier apparaissait en ce moment au faite de la splendeur et de la gloire et l'on devait s'attendre à voir cette entreprise hardie être, tout comme les précédentes, couronnée par le succès.

Pendant notre passage j'ai, des pontons, vu l'Empereur se tenir à notre gauche, sur un monticule particulièrement bien placé à cet effet, entouré de ses maréchaux et d'autres personnages éminents, ainsi que d'un innombrable état-major.

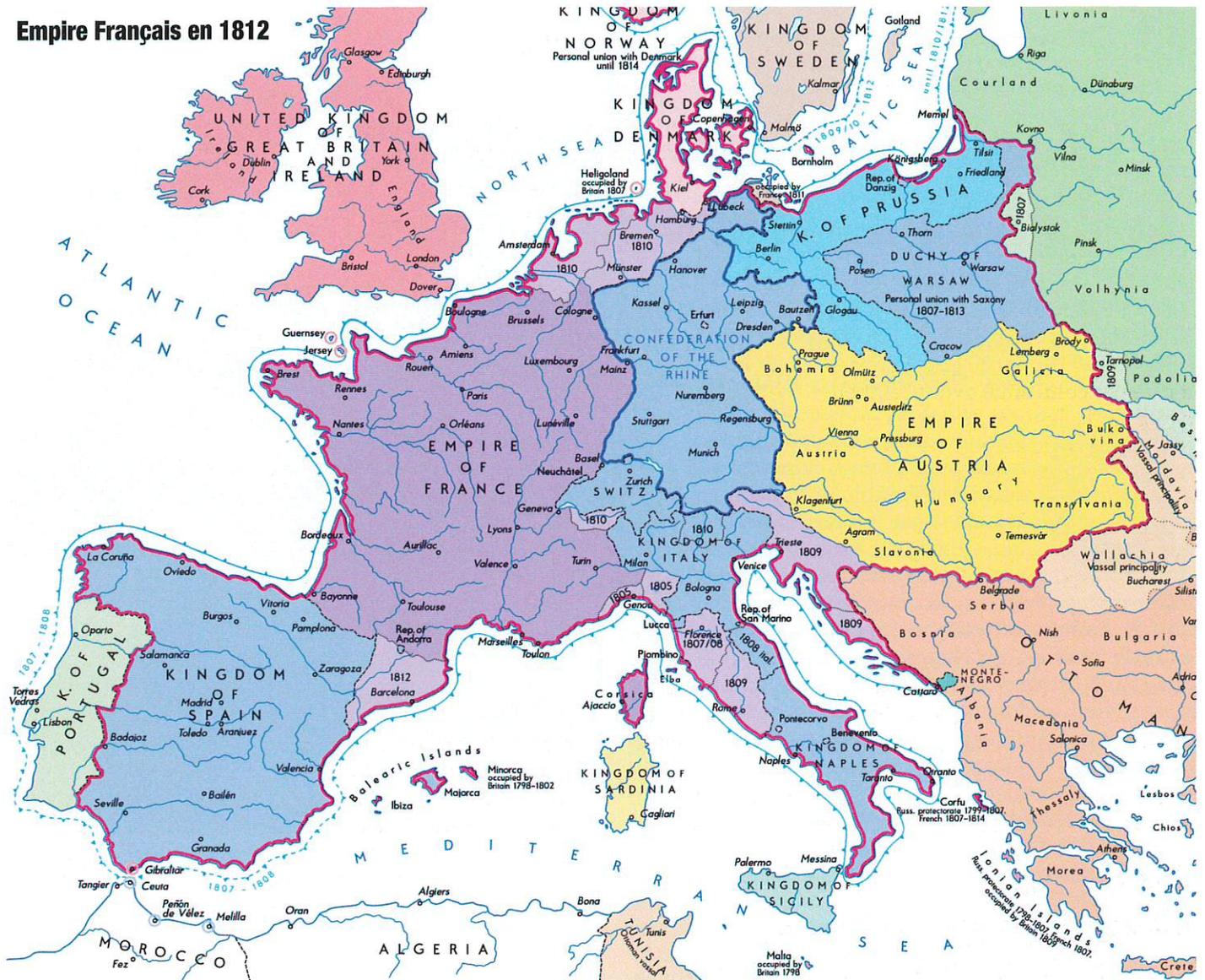
Toute l'armée était divisée en trois colonnes principales, qui devaient entrer en Russie presque simultanément, chacune sur un point différent, savoir : le centre à Kovno, l'aile droite à Grodno, la gauche à Tilsitt...

Le centre était conduit par Napoléon lui-même, ayant sous ses ordres : d'abord la Garde impériale avec le maréchal Lefebvre à sa tête ; la jeune Garde avec le maréchal Mortier et la cavalerie de la Garde avec le maréchal Bessières.

L'ennemi, contre toute attente, demeura passif : pas un Russe ne nous vint tirer un coup de feu, lorsque nous eûmes franchi le fleuve avec notre gros. Mais plus tard nous constatâmes que les Russes entendaient se tenir sur la défensive, savoir : leur première armée, et la principale, sous Barclay de Tolly, derrière la Duna, pour couvrir Saint-Petersbourg, et une seconde armée, sous le prince Bagration, derrière le Dniéper, pour couvrir Moscou.

Il en résulta une déception qui fit sur l'armée, sans qu'il y parût, un très fâcheux effet.

Empire Français en 1812



il aurait à cet effet reconnu le chemin qu'il devrait prendre. Aussitôt que la ville sera occupée, le quatrième pont sera jeté au passage ordinaire d'Alexota, et, comme la rivière n'a que 50 toises, il restera encore des pontons pour jeter un pont sur la Viliya. Ce pont sera tenu attelé, si toutefois les dimensions qu'on a données de la rivière se trouvent vérifiées.

Toute la cavalerie du 1^{er} et du 2^e corps montera à cheval à sept heures et se placera sur la hauteur en arrière d'Alexota ; elle se formera en autant de lignes que de régiments, chaque division ayant son artillerie, laquelle sera mise en batterie, en partie sur les hauteurs d'Alexota ; les pièces resteront attelées.

Aussitôt que chaque division sera formée, les hommes mettront pied à terre ; ils s'établiront au bivouac : les chevaux seront sellés, mais débridés. Chaque général

177 jours de campagne, les grandes dates

22 juin 1812 : La France déclare la guerre à la Russie la Grande Armée travers le Niémen

juillet 1812 : les Russes retraitent

17-19 août 1812 : victoire de Smolensk

7 septembre 1812 : victoire de la Moskowa

14 septembre 1812 : la grande armée entre à Moscou

14-20 septembre 1812 : incendie de Moscou

19 octobre 1812 : début de la retraite

26-29 novembre 1812 : victoire de la Bérézina

16 décembre 1812 : fin de la campagne

de division bivouaquera à la tête de sa division ; chaque général de brigade à la tête de sa brigade. L'état-major de la cavalerie s'établira dans la maison du médecin

d'Alexota, à dix heures du soir, sans faire aucun feu ni aucun bruit. Un second ordre que le prince d'Eckmühl recevra dans la soirée lui fera connaître les mouvements qu'il peut avoir à faire après le passage.

Toutes les voitures de bagages, de vivres, la réserve du parc, des vivres, seront placées dans un seul endroit et éloignées au moins de 1 000 toises de la rivière, n'obstruant aucune route ; il ne passera qu'une seule voiture, celle du prince d'Eckmühl et son caisson. •

Témoignage

Mémoires du capitaine Gervais

On voyait sur la rive droite des éclaireurs russes, la plupart cavaliers, qui allaient et venaient sans trop s'approcher. À une certaine distance en arrière, on voyait quelques troupes sur des hauteurs, hors de portée du canon. Tout cela pouvait faire croire que les Russes étaient en grand nombre dans ces parages. Les équipages des pontons arrivèrent. Des ouvriers du génie tranchèrent la pente de la berge du fleuve pour la rendre accessible aux voitures. On travailla à construire trois ponts ; dans le courant de la nuit, ils furent terminés.

L'ÉTÉ RUSSE : TORRIDE !

Il est généralement admis que la Grande Armée a été « vaincue » par le général « hiver ». C'est oublier un peu vite que le climat torride d'un été continental est particulièrement chaud en Russie.

De nombreux témoignages de la campagne de 1812 nous rappellent à quel point des contraintes logistiques aussi simples que l'approvisionnement en eau et en denrées alimentaires d'une armée peuvent devenir des handicaps stratégiques décisifs au fil des semaines de campagne. Plus du tiers des effectifs seront perdus sans combattre entre le passage du Niémen (24 juin) et le retrait de Moscou (26 octobre). En Russie, la Grande Armée n'a pas pu se ravitailler dans les magasins ou les villages abandonnés (systématiquement en flammes) par les Russes. De plus, ces immenses territoires n'avaient pas une agriculture (et encore moins des greniers) comparables à ceux de l'Italie (pour prendre le contre-exemple d'un pays capable de nourrir une armée en campagne). La Grande Armée avançait sur trois colonnes, celles qui marchaient à droite et à gauche rencontraient des difficultés d'approvisionnements insurmontables car elles ne pouvaient pas fourrager, ni nourrir les soldats

Une patrouille des lanciers polonais de la Garde ramène à l'Empereur un couple de Tziganes
par Stanisław Wolski, 1886.

en « repiquant » au centre. La cavalerie aussi souffrit de grandes privations. Le « général hiver » n'est pas une légende mais il ne faudrait pas passer sous silence les trop nombreuses défaillances logistiques de cette campagne de 1812. Sur ce point le témoignage de Clausewitz (Ndlr in « La Campagne de 1812 en Russie ») est édifiant...

La logistique ne doit jamais être imprudente

Trouver de l'eau constituait aussi une difficulté de premier ordre. Déjà, l'arrière-garde russe trouvait tous les puits taris et les petits ruisseaux rendus inutilisables ; elle était contrainte de rabattre sur les grands cours d'eau et les petits lacs, choses qu'on ne trouve pas partout. Mais, comme elle pouvait envoyer, à l'avance, reconnaître le pays tout à loisir, le mal était pour elle bien moindre qu'il ne dût l'être bien souvent pour l'avant-garde française, qui ne pouvait envoyer des reconnaissances en avant et était forcée, le plus souvent, de s'établir là où elle se heurtait à l'arrière-garde russe. Clausewitz se souvient encore très bien du pénible manque d'eau dont on souffrit dans cette campagne ;





Karl Philip von Clausewitz (1780 - 1831)

jamais il n'a autant souffert de la soif : on en était réduit à puiser dans les flaques d'eau les plus répugnantes pour apaiser sa brûlante torture, et, pendant huit jours, parfois, il n'était pas question de se laver. On peut s'imaginer de ce que la cavalerie devait souffrir dans ces circonstances, et la Française, comme nous l'avons déjà dit, deux fois plus que la Russe. On connaît, d'ailleurs, le triste état dans lequel elle arriva à Moscou. L'arrière-garde russe avait pris l'habitude de mettre le feu aux villages qu'elle quittait. En général, les habitants les avaient déjà abandonnés, ce qu'on y trouvait comme vivres ou comme fourrage était vite consommé, rien ne restait donc que les maisons en bois qui, dans ce pays, n'ont pas grande valeur. On ne prenait donc pas grand soin pour les préserver de l'incendie ou de la démolition, et c'était déjà suffisant pour amener la destruction du plus grand nombre. Ce qui, au début, provenait de l'incurie et était fait sans idée préconçue devint, peu à peu, un principe qui fut mis en pratique même pour des villes, petites ou grandes. On détruisit également les ponts et l'on enleva, à coups de hache, les numéros des poteaux des routes, ce qui ôtait à l'ennemi un excellent moyen de s'orienter. Il a dû souvent être difficile, pour les Français, de savoir en quel point de la route ils se trouvaient, car ils rencontraient très rarement des habitants.

Loin de ses bases, une armée est en danger

Le 24 juin 1812, lorsque Bonaparte passa le Niémen, la partie centrale de son armée comptait 300,000 combattants. Depuis lors 13,500 hommes furent détachés de cette masse qui aurait par conséquent dû en présenter

encore 287,500 lorsqu'elle parvint le 15 août à Smolensk or à ce moment l'effectif se trouva être descendu à 182,000 ce qui accusait déjà une perte de 105,000 hommes. Cependant il ne s'était encore produit que deux combats importants, l'un entre Davout et Bagration, l'autre entre Murat et Tolstoy-Ostermann, et l'on ne saurait raisonnablement porter à plus de 10,000 hommes le chiffre des pertes des Français dans ces deux affaires. On voit donc que dans ces premiers 52 jours et sur une distance de 520 kilomètres à vol d'oiseau, la perte de cette partie de l'armée française, tant en trainards qu'en malades, atteignit le chiffre de 95,000 hommes. C'est-à-dire un tiers de l'effectif général de l'armée. Trois semaines plus tard, lors de la bataille de Borodino (la Moskowa), cette perte montait déjà à 144,000 hommes, y compris les hommes tombés dans les combats, et enfin huit jours après 198,000 hommes manquaient à l'appel à Moscou. Les pertes générales des Français dans cette marche peuvent se décompter comme suit : elles furent dans la première période de 1/150^e ; dans la deuxième de 1/120^e ; dans la troisième du 1/20^e de l'effectif général de l'armée au début de la campagne.

Une analyse globale du Niémen jusqu'à Moscou

Le mouvement de Bonaparte, depuis le passage du Niémen jusqu'à Moscou doit être regardé comme un processus continu. Il ne faut pas oublier cependant que la marche dura 82 jours, pendant lesquels l'armée française ne franchit qu'une distance de 850 kilomètres et fit deux grandes haltes, la première de 14 jours et la seconde de 11 jours environ, à Wilna et à Witepsk, pendant lesquelles bien des retardataires

” Dans les premiers 52 jours, sur une distance de 520 km, la perte de la Grande Armée, tant en trainards qu'en malades, atteignit le chiffre considérable de 95,000 hommes. ”

purent rejoindre leur corps. On était en été et on marchait la plupart du temps sur un terrain sablonneux. Il serait réducteur d'attribuer les pertes de cette «longue» marche en avant à la rigueur de la saison ou au mauvais état des chemins. Les raisons sont plus fondamentales, «surdéterminées» dirions nous aujourd'hui : (1) la masse énorme des troupes composant la Grande Armée ne pouvait s'avancer que sur une route unique et (2) les moyens de subsistance étaient insuffisants. Enfin, n'oublions pas que les Russes manœuvraient en retraite mais ils n'étaient pas en fuite. Pour bien comprendre les défis que représentent ces immenses distances. Rappelons, à titre de comparaison, que l'armée russe qui poursuivait les Français à son tour à l'automne, partit de la province de Kaluga au nombre de 120,000 combattants, et n'atteignit Wilna qu'avec 30,000 hommes or chacun sait combien les pertes des Russes, par le feu, furent insignifiantes pendant cette 2^e période de la campagne. •

SMOLENSK : 17 AOÛT

L'IMPOSSIBLE BATAILLE DÉCISIVE, UNE FOIS ENCORE !

Août 1812, Napoléon a échoué dans les manœuvres de Vilna mais la Grande Armée est enfin arrivée sur la route de Moscou. L'état moral se dégrade, l'Empereur commence à envisager une issue défavorable à cette campagne. Malgré les engagements d'Inkovo (8 août) puis de Krasnoïe (14 août), les armées russes retraitent en bon ordre. Nous sommes le 17 août, Smolensk est en vue.

Formée d'éléments hétérogènes et en grande partie médiocres, la Grande Armée avance dans un grand désordre. Au-delà du Niémen, le pays n'offrit que de très maigres ressources, les Russes détruisant tout en se retirant. Les corps de la grande armée bivouaquaient presque journellement et devaient vivre presque exclusivement sur leurs convois. Les chevaux nourris exclusivement de l'herbe des champs moururent par milliers dès les premiers jours de juillet. À la chaleur accablante du jour, succédait, la nuit, une température très froide. Les cadavres d'hommes et de chevaux encombrèrent la route de Kowno à

S'apercevant que les Russes couvraient Smolensk sans l'occuper, Napoléon tenta de trouver là une victoire décisive qui permettrait de terminer la campagne avant l'automne.

par Albrecht Adam (1786-1862)

Vilna et, dans cette ville, les odeurs pestilentielles provenant de la décomposition des corps sans sépultures. Les officiers d'état-major en étaient rendus à surveiller l'enterrement des cadavres et des immondices ! Napoléon gardait en tête son projet de rejeter les Russes sur la Baltique et la Dvina, contrarié d'abord par les tentatives de Barclay sur le Dniepr, et malgré le péril qui le menaçait après la jonction de Barclay et de Bagration aux environs de Smolensk. Barclay voulait continuer la retraite, comptant sur le climat et les difficultés à vaincre au milieu de l'immensité du territoire russe pour assurer les vivres de l'armée. L'esprit national ordonnait d'agir. Un conseil de guerre fut constitué par Barclay et on en revint à l'idée d'une offensive. Le conseil décida que l'armée serait formée sur trois colonnes et se mettrait en marche le 7 août, contre le centre de la ligne française alors à Inkovo.





Barclay de Tolly et Bagration ne voulaient pas engager l'armée russe. Malgré les couts humains et économiques, il attendait que les français, déjà bien affaiblie par les marches et les privations, le fût encore davantage.

Aux portes de Smolensk

Smolensk est environné d'un mur de maçonnerie de briques, de 7 mètres de hauteur, 4 m d'épaisseur et de 6,5 km de circonférence. L'enceinte est dégradée en plusieurs endroits. Elle est garnie d'une trentaine de tours (certaines sont en ruines, d'autres ont été transformées en petits bastions armés d'artillerie). Un fossé sec, un chemin couvert et un glacis couvrent le mur d'enceinte. La proximité des maisons des faubourgs permet d'approcher à couvert jusqu'au pied des glacis. La ville n'est percée que de trois portes, deux sur la campagne et une sur le Dniepr. Le 16 août, à 8 heures du matin, les premières troupes françaises apparurent devant la place. Après une reconnaissance, il fut décidé que la première attaque serait dirigée contre une large ouverture faite dans le rempart et fermée par un important ouvrage en terre. Quelques coups de feu furent d'abord échangés entre les défenseurs et les assaillants, nos tirailleurs arrivent même dans les ravins qui conduisent à l'ouvrage,

soutenus par un bataillon du 46^e. Les Russes laissent approcher ces troupes, puis découvrent plus de 4000 fusils soutenus par 60 pièces d'artillerie. Rapidement, un second bataillon vient en soutien puis l'ensemble du dispositif se replie derrière l'enceinte. L'Empereur compte enlever facilement la ville car il croit qu'elle est défendue seulement par la division de Neverofskoï. Il ignore la présence du corps de Rajewski (17 000 hommes). La Grande Armée aligne moins de 180 000. Par une habile manœuvre, les Français espèrent attirer les Russes dans la plaine pour leur livrer une bataille à leur avantage. L'Empereur dispose ainsi les unités : Ney devant le faubourg de Krasnoïe, la gauche appuyée au Bas Dniepr, la droite entre le chemin de Krasnoïe et celui de Mstislavl ; le 1^{er} corps, sur deux lignes, face à la porte de Malakovska vis-à-vis des faubourgs de Roslavl et de Nikolsöi, la garde est en réserve derrière le 1^{er} corps ; le 4^e corps est à Krasnoïc, la cavalerie de Pajol garde les rives du Dniepr à Korouitnïa et les Westphaliens éclairent sur la droite dans cette direction. La journée du 16 août se résume à des fusillades d'avant-postes. Barclay et Bagration ont compris le piège et cherchent le moyen d'y échapper. Le 17 au matin, dès 4 heures, Bagration quitte la ville et vint s'établir derrière la Kolodnia afin de protéger la route de Moscou. L'Empereur apercevant ces colonnes défilant dans le lointain se résout à attaquer la place. À deux heures de l'après-midi, conformément au plan de bataille arrêté le matin, Morand attaque le faubourg de Roslavl, Gudin celui de Mstislavl, Ledru celui de Krasnoïe, Marchand le bastion Royal, les Polonais se ruent contre le faubourg Nicolskoï, pendant que la cavalerie de Bruyères balaie les bords du Borysthène, et les approches du faubourg de Raczewska. Jusqu'à cinq heures du soir, une fusillade incessante contient les efforts des Français. Les grenadiers du 1^{er} corps contrôlent la porte Malakovska mais des renforts russes réussissent à les en chasser. Sur plusieurs points nous sommes maîtres des glacis et notre artillerie couvre tous les chemins de ses projectiles. La nuit met fin au combat, mais elle permet aux Russes d'abandonner la place et de se retirer sur la rive droite du Dniepr. Le général major baron Korff, avec une forte division, fut chargé de garnir les remparts pendant que les autres divisions repassaient le Dniepr. Les ponts mobiles furent repliés.



Albrecht Adam (1786-1862)

Le 20 août, deux jours après la prise de Smolensk, Alexandre remit solennellement à Kutusoff le commandement en chef de l'armée.

Les Russes évacuent la ville en bon ordre

Au milieu de la nuit, le général Korff fit mettre le feu en plusieurs endroits de la ville, et lorsque l'incendie se fut bien répandu. Il passa le fleuve avec sa division sur le pont stable qui était devant la porte, et, l'ayant rompu, prit poste dans le faubourg. Aussitôt, les Français pénétrèrent dans Smolensk mais ne peuvent que constater la disparition de l'ennemi. La situation est tragique : de nombreux cadavres de soldats russes jonchent les rues. L'entrée des portes, les brèches et les principales avenues sont remplies de morts et de mourants. En abandonnant Smolensk, les Russes pouvaient redouter de se voir précéder par les Français à Solovievo où la route de Moscou franchit, pour la dernière fois, le Dniepr. Barclay para à cette éventualité en demandant à Bagration de gagner Dorogobouj tandis que, faisant un détour, il rejoindrait la route de Moscou vers Loubino, évitant ainsi d'être menacé par un endroit où il serait possible de franchir le Dniepr à un gué. L'armée fut partagée en deux colonnes : la première, sous les ordres de Touczkoff, comprenant les 2^e, 3^e et 4^e corps d'infanterie et le 1^{er} de cavalerie, marcha par Gorbounovo sur Loubino ; la seconde, commandée par Doctorow (5^e et 6^e corps d'infanterie, 2^e et 3^e de cavalerie) passa par Sikolino et Solovievo ; le pont de Solovievo fut occupé par 7 régiments de cosaques, 2 bataillons de chasseurs, un régiment de cavalerie sous les ordres de Touczkoff, frère du commandant de la 1^{re} colonne ; enfin, l'arrière-garde était constituée par le 2^e corps de cavalerie. Soyons réaliste,



la bataille Smolensk fut encore un échec pour nos armées. Une fois de plus, l'ennemi réussissait à nous échapper. La stratégie de défense de Smolensk fut étrange. Une bataille générale était impossible car les Russes, une fois Smolensk perdu, ne se seraient pas laissés entraîner à aucune autre action. Ils avaient déjà détaché en arrière le tiers de leurs forces avec Bagration et parce que, quand bien même ils auraient conservé cette ville, ils n'auraient pu en déboucher contre l'armée française. Il n'est pas, en effet, raisonnable d'admettre que cette armée se fut usée devant les murailles de Smolensk et eût ainsi été elle-même provoqué sa défaite. Ce ne pouvait être qu'un combat partiel incapable de modifier les conditions réciproques des deux partis et, par conséquent, d'arrêter soit

la marche en avant des Français, soit la retraite des Russes. L'avantage qu'avait Barclay consistait en ceci : premièrement ce combat ne pouvait en aucun cas, conduire à une défaite comme cela arrive facilement lorsqu'on se laisse entraîner à une action contre un adversaire très supérieur en nombre : Barclay pouvait toujours rompre le combat en abandonnant Smolensk et en continuant sa retraite, et deuxièmement, les Russes étaient, dans leur lutte dans les faubourgs, plus couverts que leurs adversaires et trouvaient une retraite assurée derrière les murs de la ville. Sur le plan des pertes, côté français et russe, le bilan fut pour chacun des deux belligérants de l'ordre de 20 000 hommes. Les Russes, postés en dehors de l'enceinte, soutinrent efficacement le choc puis se replièrent dans la ville sous la protection des batteries du rempart. Là ils avaient un avantage tactique sur nos soldats forcés de s'avancer à découvert dans les faubourgs. Mais pour les Russes, il fut plus facile de réparer ces pertes. Il est évident que le plan de l'Empereur a été, cette fois encore, déjoué. Il avait formé le

projet de tourner l'armée russe par la droite, de paraître par surprise devant Smolensk, de s'en emparer puis de gagner, au plus vite, la route de Moscou et les derrières de l'armée russe. Peine perdue ! Préfigurant Borodino, les ouvrages de défense ont ralenti les attaques françaises. Grâce à la précaution de Bagration de détacher à temps un de ses corps pour tenir Smolensk, les Russes ont pu quitter la ville en bon ordre et se replier méthodiquement vers Moscou.

Le plan de l'Empereur n'a pas fonctionné

Lorsqu'il analyse les opérations sur Smolensk, Clausewitz considère qu'en pareil cas, un grand général donne la mesure de son génie, en adaptant promptement ses résolutions aux circonstances, en tirant parti de la nouvelle situation et en atteignant, quand même le but qu'il s'est proposé. À Arcole, aussitôt après l'avortement de sa conception du début, Napoléon sut modifier immédiate-

Crédit : Jacques-François Swebach (1769-1823)



Smolensk est une des portes de la vieille Russie. Située dans la vallée supérieure du Dniepr, qui est guéable en été au-dessus et au-dessous de la ville, elle est, avec Moscou, Kiev et Novogorod, une des villes saintes de l'empire.



Crédit : bataille de Smolensk par C. Langlois (1839)

Smolensk : trente-mille Russes défendent la ville. Le reste, sous les ordres de Barclay de Tolly et de Bagration, posté sur les coteaux de la rive droite, allait être simple « spectateur » du combat.

ment les plans de son opération pour les adapter aux nouvelles circonstances. Il réussit ainsi, malgré un premier échec, à obtenir finalement la victoire. Devant Smolensk nous voyons, au contraire, l'Empereur rester figé sur son idée première : prendre la ville. Focalisé sur cet objectif intermédiaire, il perd de vue le but principal de sa manœuvre : arriver le premier sur la ligne de retraite des Russes vers Moscou pour la couper. Ce but « stratégique » il pouvait encore espérer l'atteindre, en modifiant promptement sa résolution, en choisissant un autre point de passage du Dniepr, un peu au-dessus de la ville, Dresna par exemple, où Junot passera, du reste, le 19. Jugeant avec le recul de l'historien, Clausewitz est bien « obligé » d'admettre que l'Empereur est en pleine possession de son génie, sous le rapport de la pénétration et de la clarté d'esprit, en tout ce qui touche à l'appréciation de situations stratégiques (les dispositions de son plan le démontrent largement). Mais il n'a plus une vigueur suffisante, il manque de vivacité dans la conception voire de puissance de décision. Barclay a réussi à échapper à tous les pièges tendus par Napoléon. Il est parvenu à gagner du temps, il n'a pas été vaincu, il n'a sacrifié qu'une partie de son arrière-garde, ses manœuvres ont réussi à attirer les Français encore plus loin à l'intérieur de l'empire, ce qui était le plus

grand malheur qui pût leur arriver. Sur ce coup, Barclay a été un bien meilleur tacticien. Il a réussi à se retirer sans avoir été battu. Souvent au combat, la vivacité, la souplesse et l'esprit de décision sont plus importants que la pénétration d'esprit.

Et maintenant... Que faire ?

Smolensk conquise, l'empereur semble incertain. L'armée, lassée de ces marches continuelles, avait vraiment besoin de repos. La Pologne était conquise, il fallait maintenant l'organiser et remettre l'objectif de mettre au pas la Russie par la conquête de Moscou à l'année suivante. C'était l'avis de tous les Généraux. « *Voilà une belle tête de cantonnement* » osa dire Lobau (l'aide de camp de Napoléon) en montrant Smolensk. L'Empereur le regarda d'un air sévère. Au fond, il était mécontent. Il n'acceptait pas de terminer cette campagne sans une victoire décisive. Smolensk en ruine, abandonné de ses habitants n'était pas un trophée digne de lui. Il décida de reprendre la poursuite. Les ordres furent donnés, la Grande Armée reprit la route de Moscou. Côté Russe, on avait choisi Kutusoff pour prendre le commandement de l'armée et (enfin) combattre. Mais il ne se hâta point, chercha son terrain en continuant à reculer comme le faisait auparavant Barclay. Napoléon le suivait attendant qu'il se décidât ! Kutusoff s'arrêta, enfin, à hauteur de Borodino. C'est là qu'il comptait prendre sa revanche d'Austerlitz. •



La prise de Smolensk causa une émotion profonde en Russie. Barclay de Tolly, déjà si décrié dans l'armée et dans l'opinion publique, fut accusé de tous les malheurs de la nation.

Par Christophe Dufourg Burg

7 SEPTEMBRE 1812 BORODINO LE CHOC DES GEANTS !

Le champ de bataille de Borodino fut fort bien choisi. C'était un vaste amphithéâtre sillonné de ravins, couronné de bois, bordé d'un ruisseau fangeux, la Kolocza, affluent de la Moskowa, et couvert de redoutes construites à la hâte pour abriter l'artillerie et servir de points d'appui dans le combat.

À la droite des Russes et au-delà de la Kolocza était le village de Borodino ; à la gauche était le bourg d'Outitza. Deux routes parallèles qui mènent également de Smolensk à Moscou passent par ces deux points. Vers Borodino se trouve un pont sur la Kolocza. À l'est, et derrière l'armée russe coulait la Moskowa, qui a donné son nom russe à la bataille. Son front était défendu par des redans et des redoutes, dont la principale était pour eux à droite de Séménoffskoié ; au centre, était la redoute de Schwarardino, sorte de corps avancé et mal soutenu, que les Français devaient enlever avant d'arriver jusqu'aux Russes. Napoléon fit avec soin, suivant sa coutume, la reconnaissance du champ de bataille, et fit enlever à la baïonnette, par la division Compans, du corps de Davoust, la redoute de Schwarardino, qui n'était pas soutenue. C'est de cette éminence qu'il comptait voir et diriger la bataille. L'escarmouche fut sanglante et dura plusieurs heures. Les Russes ne se retirèrent que vers dix heures du soir. Leur acharnement était tel qu'on ne put faire aucun prisonnier.

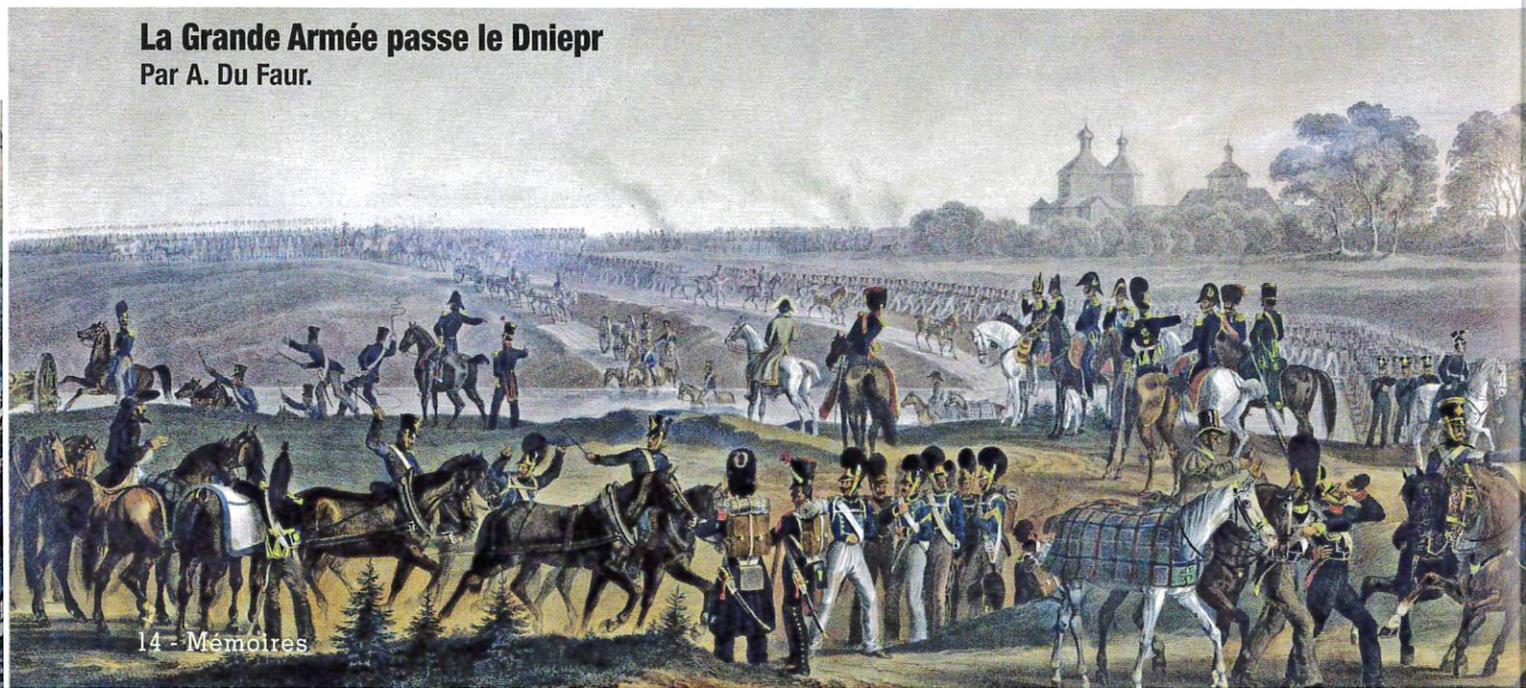
Napoléon s'en étonna. « Sire, dit Caulaincourt, ils sont inébranlables ; il faut les démolir. Eh bien, répliqua l'Empereur, attendons l'arrivée de la réserve et des parcs d'artillerie ; alors nous les démolirons. » Le lendemain, il s'borna à indiquer la place et le rôle de chacun des corps d'armée. Eugène de Beauharnais et l'armée d'Italie à gauche, en face de Borodino. Ney au centre, Davoust à droite, Murat partout, et derrière eux, pour les soutenir, la garde impériale ; à l'extrême droite, Poniatowski devait, par Outitza et la route de Moscou, tourner la gauche des Russes et les prendre en flanc ou par derrière.

Aujourd'hui, soyez les soldats d'Austerlitz !

Le 7 septembre, à six heures du matin, toutes les dispositions étant prises. Il ne faut pas s'attendre à trouver ici une bataille savante, bien manœuvrée et conduite suivant les règles de l'art car ni l'un ni l'autre généraux en chef n'en eut la direction, grâce à l'étendue et à la disposition du terrain sur lequel on combattit. Dans ses mémoires, Benningsen, qui était le chef d'état-major de l'armée russe, considéra : « Eylau fut une bataille rangée

La Grande Armée passe le Dniepr

Par A. Du Faur.





Sur la gauche du dispositif, Eugène Beauharnais avait sous ses ordres l'élite de la Grande Armée : les divisions Morand et Gérard du corps de Davoust. Il lança d'abord la division Delzons sur le village de Borodino, situé en deçà de la Kolocza, s'empara sans peine de ce point mal défendu, et s'avança sur le pont qui est au-delà du village. Il en resta maître, après quelques alternatives de succès et de revers, et son artillerie, mise en batterie et tournée au sud vers la grande redoute des Russes : les dés étaient jetés.

Eugène de Beauharnais, Adam Albrecht (1835).

et Borodino une bataille dérangée. » Ce mot explique le désordre inévitable du récit. Napoléon lui-même, qui souffrait cruellement de sa dysurie et d'un rhume très violent, ne montra pas, dans cette journée, son activité ordinaire. Au lieu d'ordonner et d'agir lui-même, suivant son habitude, il laissait agir ses lieutenants. Pendant toute la journée, il demeura immobile dans un ravin qui était au bas de la redoute de Schwarardino, où n'arrivaient que quelques boulets perdus. Le vrai champ de bataille était à 2,5 km de là. Tandis que les aides de camp de Murat ou de Ney allaient chercher les ordres de Napoléon au quartier général et les rapportaient au galop, plus d'une occasion décisive de charger en masse fut perdue parce que les Russes, à demi rompus, eurent le temps de se reformer.

Les redoutables lignes de défenses des Russes

La droite et le centre, sous Barclay de Tolly et Benningsen occupaient le bord du plateau au pied duquel est le ravin de la Kolocza. Un pont traversait, vers le village de Borodino, ce ruisseau fangeux et encaissé. À gauche de Borodino, le front des Russes était défendu par une grande redoute pourvue de vingt canons, et à gauche de cette redoute, trois flèches, simples ouvrages de campagne qu'on n'avait pas eu le temps de terminer.



Derrière ces flèches, se tenait Bagration, pour qui cette bataille devait être la dernière et la plus glorieuse de sa vie. Il commandait la seconde armée, celle qui, sur les bords du Dniepr, avait, comme on l'a vu déjà, si habilement échappé à la poursuite acharnée de Davoust. Il allait de nouveau lui tenir tête, et il était digne assurément d'un tel adversaire. Au reste, dans le plan de Napoléon, c'est de ce côté qu'il fallait porter les plus grands coups car le ravin de la Kolocza défendait fermement la droite des Russes. Avant tout, il voulait les tromper par une simple démonstration sur Borodino, et les attaquant vivement à gauche vers Séménoffskoi et la grande redoute, où le terrain était plus favorable, les pousser dans l'angle formé par le confluent de la Kolocza et de la Moskowa, qui coule à une lieue environ du champ de bataille. Là, une fois la retraite commencée,

” Eylau fut une bataille rangée et Borodino une bataille dérangée ! ”

Benningsen, chef d'état-major de l'armée russe

si Murat faisait son devoir comme à l'ordinaire, nos cavaliers, lancés à fond de train sur un terrain en pente douce, devaient détruire à moitié l'armée russe, acculée dans cet angle et ne pas lui laisser un canon. La dernière partie de la nuit se passa dans ces dispositions. Napoléon, ayant autour de lui ses maréchaux, et derrière lui la division Friant et sa garde, donna ses derniers ordres. Il attendait le jour avec impatience. Enfin, le soleil parut à l'horizon parmi des nuages rougeâtres : « *Voilà le soleil d'Austerlitz* » dit-il. Au même instant fut donné le signal de l'attaque, quinze cents pièces de canon y répondirent, dont huit cents du côté des Français, et chacun des généraux courut à son poste. Le « grand massacre » pouvait commencer. •

BORODINO

6H00 : LA BATAILLE COMMENCE

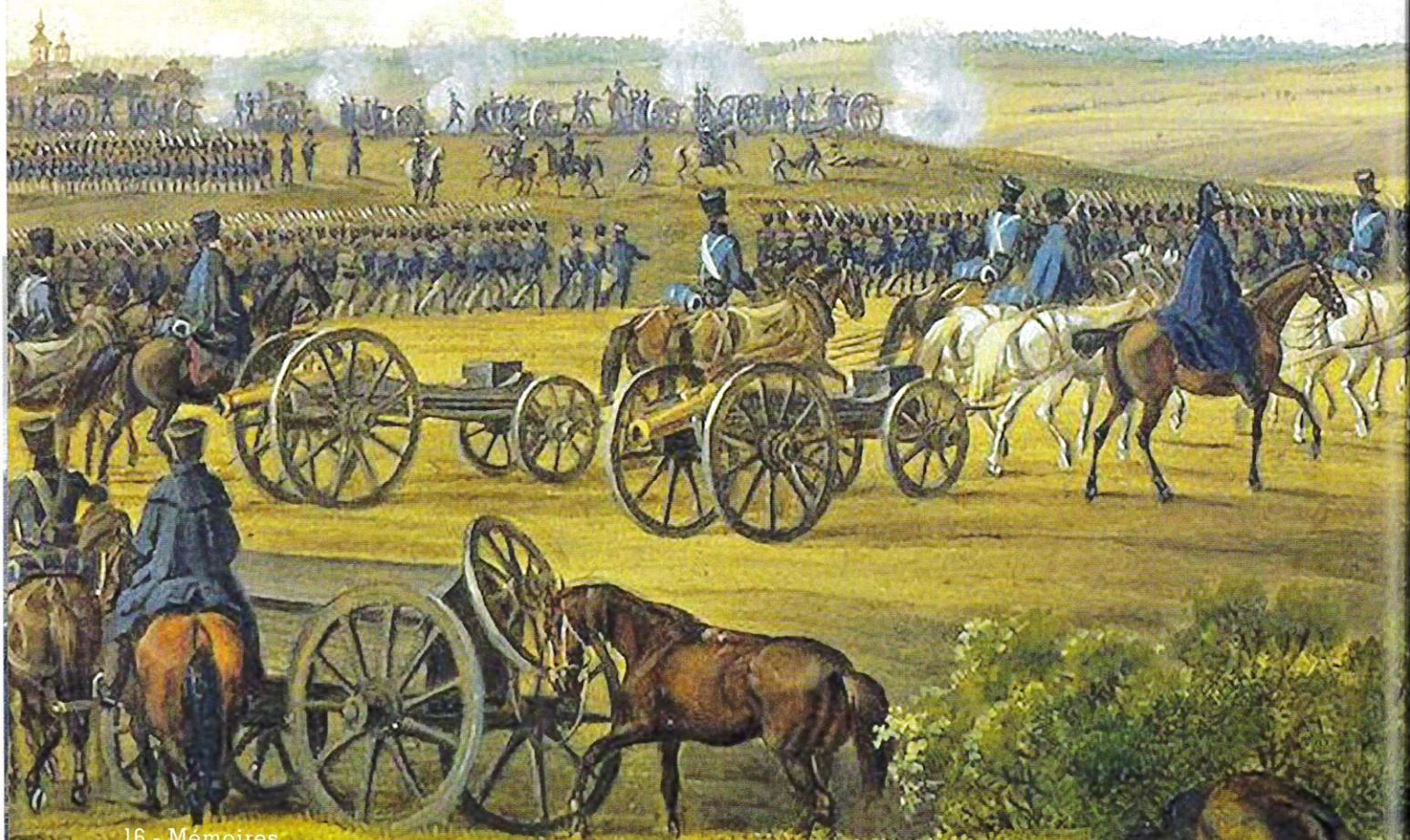
Depuis le 20 août, sous la pression de l'opinion publique Barclay de Tolly a été remplacé par Kutusoff. Pour défendre Moscou, le vieux maréchal (37 ans) décide d'arrêter Napoléon à hauteur de Borodino (à 150 kilomètres à l'ouest de Moscou). Les Russes y sont adossés à une bonne position tactique. Ils sont couverts par un affluent de la Moskowa et protégés par de nombreux retranchements et redoutes. Cette bataille fut l'une des plus sanglantes de l'épopée impériale.

La journée du 6 (septembre) fut employée de part et d'autre à s'observer, et quoique sur plusieurs points nos postes fussent très rapprochés de ceux de l'ennemi, il n'y eut pas un coup de fusil tiré. Le grand événement qui se préparait rendait inutile et presque ridicule toute attaque partielle de postes ou de patrouilles, et ce ne fut que le soir que de fortes batteries de position, établies par l'empereur contre la droite de l'adversaire, commencèrent le feu qui se prolongea une partie de la nuit et recommença à la pointe du jour.

Dans la soirée, nous prenons nos positions.

Le 3^e corps de cavalerie reçut l'ordre de quitter la position qu'il occupait depuis le à la droite et de se rendre vers

la gauche (sous les ordres du prince Eugène). Pour dérober ce mouvement à l'ennemi, nous ne le commençâmes qu'à la nuit. Mon artillerie n'atteignit que fort tard la nouvelle position, quoique le trajet ne fût guère que d'une demi-lieue ; mais les ravins escarpés et fangeux qu'il fallut traverser sans guide, tantôt dans l'obscurité la plus profonde, tantôt au milieu des feux de bivouac qui nous éblouissaient et nous faisaient perdre toute direction, rendaient la marche très longue et très pénible. Au reste, il est difficile de se représenter l'aspect que notre camp présentait cette nuit-là. Il y régnait une joie bruyante qu'inspirait la pensée de la bataille dont l'issue ne paraissait douteuse à aucun de nous. De toutes parts on entendait les cris des soldats qui s'appelaient et les éclats de rire qu'excitaient les contes joyeux des plus





Artillerie française (F. Roubaud).

délurés, leurs réflexions grotesquement philosophiques sur les chances que chacun devait courir le lendemain. Des feux innombrables, mal en ordre de notre côté et symétriquement allumés du côté des Russes, le long de leurs retranchements, éclairaient l'horizon et donnaient l'idée d'une véritable fête. Mais peu à peu, le bruit diminue, les feux de bivouac pâlissent, puis s'éteignent, et les hommes cèdent au sommeil qu'un grand nombre d'entre eux goûte pour la dernière fois.

Le 7, à la pointe du jour, les trompettes sonnent, les roulements de tambours se font entendre

Un brouillard épais nous environnait encore, mais bientôt le soleil le dissipa entièrement et éclaira une de ces belles journées d'automne de nos climats. Notre corps, formé sur deux lignes, se mit en bataille sur le revers d'un coteau qui nous dérobait la vue des ennemis. Leurs boulets venaient cependant jusqu'à nous et nous reçûmes plusieurs obus percés de trous et remplis d'artifices ; c'est une espèce de projectiles qui n'est guère employée que dans les sièges pour mettre le feu aux magasins et c'est la seule fois que je l'ai vue en campagne, où elle me paraît avoir peu d'utilité. Je vis aussi dans cette circonstance un résultat bien malheureux de l'ignorance

et de l'étourderie d'un officier d'infanterie dont le régiment se trouvait près de nous. Un boulet mort arrivait de son côté en faisant de faibles ricochets et en rasant presque la terre ; sans réfléchir à la force d'impulsion qui devait encore rester au projectile, cet officier avance vers le boulet et veut l'arrêter avec son pied qui est aussitôt fracassé. Pendant à peu près une heure que nous restâmes dans cette position, le feu d'artillerie et de mousqueterie était devenu terrible, et de vastes nuages de fumée s'élevaient au-dessus des deux armées.

Le feu de mousqueterie, plus vif encore et plus soutenu vis-à-vis de nous que sur les autres points, annonçait une attaque de vive force. Effectivement, la grande redoute du centre venait d'être emportée à la baïonnette par le 30^e régiment de la division Morand qui, dans cette journée, avait été mise sous les ordres du prince Eugène. Un grenadier, blessé à cette attaque, revint, couvert ⇒

Griois critique ouvertement certains choix tactiques de l'Empereur

Si l'on eût profité de l'ardeur de nos troupes, manœuvré à propos, et mis de l'ensemble dans les attaques, je reste persuadé que la journée eût été décisive et l'armée russe détruite. Et ce résultat, on eût pu l'obtenir à 9h du matin quand la grande redoute fut enlevée. Un mouvement général sur l'armée russe que ce brillant succès avait ébranlée, l'eût probablement acculée aux bois qui étaient sur ses arrières et qui n'avaient pour issues que d'étroits défilés. Mais pour ce faire, la présence de l'empereur était nécessaire. Or, il resta constamment sur un même point, à la droite, une lunette à la main et il ne parut pas sur le reste de la ligne. S'il avait su employer ces moyens décisifs qui lui valurent tant de victoires, s'il s'était montré à ses soldats et à ses généraux, que n'aurait-il pas fait avec une telle armée et dans un pareil moment ? Peut-être la guerre eût-elle été terminée sur les bords de la Moskova.



⇒ de sang et enivré de gloire, nous confirmâmes cet heureux succès qui nous semblait décider la victoire, en ouvrant le centre de l'ennemi et séparant ses deux ailes. Malheureusement, une demi-heure après, un feu encore plus vif et des hurras nous annoncèrent que les Russes étaient rentrés dans l'ouvrage. Les braves qui l'occupaient et qui, par une imprévoyance qu'on ne peut expliquer, avaient été abandonnés à eux-mêmes sans être soutenus à bonne distance par d'autres troupes, succombèrent. L'ennemi, vainqueur, redoubla d'efforts sur toute la ligne et écrasa de son feu les masses d'infanterie qui tentèrent vainement, à plusieurs reprises, de reprendre la redoute. Après avoir perdu beaucoup de monde, nous dûmes la battre par notre canon pour ruiner l'artillerie dont elle était armée, détruire ses parapets et pouvoir l'attaquer ensuite avec plus d'avantages.

Les cosaques entrent en scène

Vers les 10 heures, plusieurs pulks de Cosaques et quelques régiments de cavalerie ayant tourné notre gauche, où se trouvaient les troupes italiennes et la cavalerie légère du 4^e corps, y jetèrent un désordre dont nous pûmes juger de la position où nous étions. Le général Grouchy y envoya aussitôt une brigade de cavalerie légère, mais tout était réparé avant son arrivée et elle nous rejoignit. L'infanterie, se formant en carrés, avait promptement repoussé l'attaque plus bruyante que redoutable de ces troupes irrégulières. À peu près dans le même temps, une masse de cuirassiers russes exécuta une charge sur notre droite et nous pûmes voir de notre position qu'elle y mit un peu de désordre ; mais cette masse de cavalerie fut promptement ramenée et culbuté.



Artillerie française (F. Roubaud).

Cependant, notre corps se rapprochait de la grande redoute. Il se forma en arrière d'un ravin profond qui l'en séparait. Pour moi, je me portai au-delà du ravin avec mon artillerie que je mis aussitôt en batterie et qui commença son feu contre l'artillerie des redoutes que nous avions à notre droite et à notre gauche, et contre les masses d'infanterie et de cavalerie que nous avions en face. Bientôt toutes les réserves de cavalerie se réunirent sur ce point et se formèrent sur plusieurs lignes à la droite de mes batteries. Le feu augmentait de violence. Les balles, les boulets, les obus et la mitraille pleuvaient sur nous de toutes parts et faisaient de larges trouées dans notre cavalerie qui, pendant plusieurs heures, resta là exposée et sans bouger. La plaine était couverte d'hommes blessés qui se rendaient aux ambulances et de chevaux sans cavaliers qui galopèrent en désordre. Je remarquai près de moi un régiment de cuirassiers wurtembergeois, sur lequel les boulets semblaient



Borodino 1812

Peinture de Auguste-Joseph Desarnod (l'Ancien).

Le tableau représente un raid de la cavalerie russe, sous la direction du général Uvarov, derrière la première ligne française. Une initiative spectaculaire.

frapper de préférence ; les casques et les cuirasses volaient en éclats dans tous les rangs.

Les carabiniers français, postés plus en avant, souffrirent aussi beaucoup, surtout de la mousqueterie dont les balles résonnaient sur leur armure. C'est là que le jeune Lariboisière, capitaine dans ce corps et fils du général d'artillerie, fut blessé à mort d'une balle dans le bas-ventre. Mon artillerie fut très éprouvée et j'eus bientôt deux pièces démontées et un grand nombre d'hommes et de chevaux tués. Pendant ce temps, le général Grouchy, avec son état-major, s'était avancé sur le bord du ravin, derrière moi, et m'avait fait appeler. À peine étais-je près de lui que l'ennemi tira sur notre groupe et, en très peu d'instants, plusieurs ordonnances et officiers d'état-major furent tués ou blessés par la mitraille ; le cheval du général Grouchy, atteint d'un boulet dans le poitrail, se renversa sur son maître, que nous crûmes mort, mais qui en fut quitte pour une forte contusion. Dans le même moment, un des canonniers d'ordonnance que j'avais avec moi fut blessé au col d'une balle de mitraille.

14 heures : Murat parut enfin !

Depuis le commencement de la bataille, nous n'avions vu que le prince Eugène qui, rappelé à la gauche par le hurra des Cosaques, n'était resté qu'un moment auprès de nous et ce fut à notre grande satisfaction que nous vîmes arriver le roi Murat. Nous étions bien persuadés qu'il mettrait fin à une canonnade meurtrière qui ne menait à rien, qui allait même se ralentir faute de munitions, et qu'il disposerait enfin de tant de troupes entassées sur le même point pour faire une attaque franche et décisive. En effet, après avoir reconnu la situation et parcouru le terrain où notre cavalerie était écrasée depuis plusieurs heures, il remarqua que les parapets de la grande redoute du centre sont presque effacés par notre artillerie. Il ordonna à la cavalerie de charger cette redoute et les troupes qui la protègent. Aussitôt tout s'ébranla ; cette nombreuse cavalerie se forma en colonnes ; les cuirassiers du 2^e corps qui sont en tête - c'était, autant que je m'en souviens, le 5^e cuirassiers - prennent le galop, culbutent ce qui se trouve devant eux et tournant la redoute, y pénètrent par la gorge et par les endroits



**F.A. Roubaud. "Le pont vivant".
Huile sur toile. 1892 - Musée-panorama " La Bataille de Borodino "**

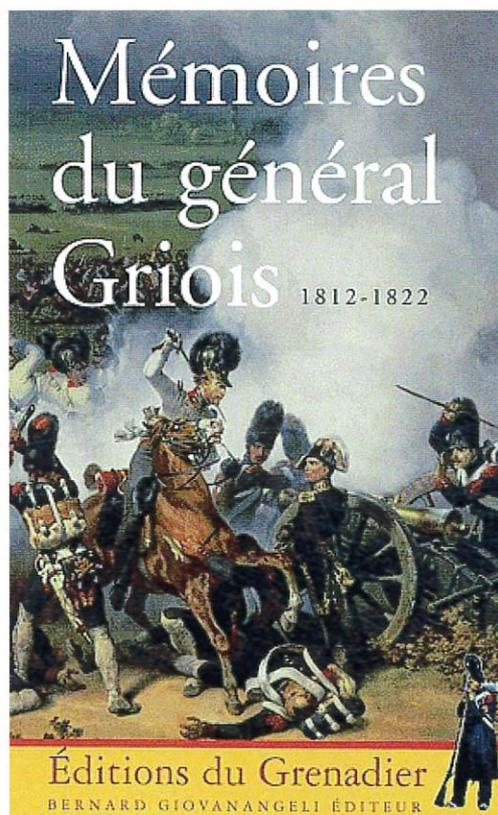
où les terres éboulées dans le fossé en facilitent l'accès. Pendant ce temps, le vice-roi, avec son infanterie, attaque la redoute par la gauche. Mais on aperçoit bientôt les casques et les sabres de nos braves cuirassiers briller dans cette redoute dont le feu cesse immédiatement. Elle est prise ! Il serait difficile de se faire une idée de ce que nous éprouvâmes tous à la vue de ce brillant fait d'armes, peut-être sans exemple dans les fastes militaires des nations. Chacun de nous accompagnait de ses vœux et aurait voulu aider de ses bras cette cavalerie qu'on voyait franchir des fossés et gravir des remparts sous le feu de la mitraille, et des cris d'enthousiasme s'élevèrent de toutes parts lorsqu'ils furent maîtres de la redoute. Caulaincourt commandait cette brillante charge où il mourut glorieusement.

**La prise de la redoute
décida de la journée**

Aussi de nombreuses colonnes russes se précipitent vers la redoute dont elles sentent l'importance. Le moment est pressant. L'ordre arrive à notre corps de marcher. Bientôt nous sommes aux prises avec l'ennemi. Après quelques charges vigoureuses, il est repoussé en désordre loin de la redoute. Mais ce succès fut vivement disputé et nous y perdîmes du monde. Le colonel Ledard, du 6^e chasseurs, fut tué. Le général Dommanget, atteint de plusieurs coups de sabre sur la tête, fut mis hors de combat. Le général Grouchy reçut dans la poitrine un biscaïen qui, heureusement, ne pénétra pas ; mais il me chargea

d'aller annoncer au vice-roi que sa blessure l'obligeait à se retirer et qu'il remettait le commandement au général Lahoussaye, le plus ancien de ses divisionnaires. Je ne savais où trouver le vice-roi ; je le cherchai longtemps et le rencontrai enfin à l'extrême gauche. En le cherchant, j'avais parcouru une partie du champ de bataille que l'artillerie ennemie balayait en tous sens et j'avais reçu un biscaïen dans les reins, mais il avait déjà perdu de sa force et la barrette de mon ceinturon sur laquelle il frappa l'amortit encore. J'en fus quitte pour une contusion assez douloureuse, mais qui n'eut pas de suites et qui ne m'empêcha pas de me tenir à cheval. Le jour finissait. Je rejoignis mon corps qui s'était remis en bataille, ainsi que mon artillerie, à la droite de la redoute et nous étions

encore là une heure après que la nuit fut venue. Car, bien que la bataille fût gagnée, l'ennemi occupait toujours de fortes positions vis-à-vis de nous ; nous recevions des boulets, des balles ; le feu ne cessa que lorsque l'obscurité fut complète. Chaque corps établit alors ses bivouacs et je passai la nuit avec une partie de mon canon, près de la première position que nous avions prise le matin. Le froid fut très vif, nous manquions de bois et même à peu près de vivres, mais le succès, les récits de nos prouesses nous faisaient oublier nos privations, et les fatigues de la journée nous plongèrent bientôt en un sommeil profond. •



**Le colonel d'artillerie Griois
commence le récit de ses
années de guerre par la
campagne de 1812.**

**Dans ses Mémoires, ils nous donne son
témoignage de la bataille de Borodino.**

7 SEPTEMBRE, 5 HEURES, L'ARTILLERIE FRANÇAISE OUVRE UN FEU D'ENFER.

À la veille de la bataille, l'Empereur hésite, doute. Il semble manquer de confiance. Il demanda à Rapp : « *Croyez-vous à la victoire ?* »
« *Oui Sire, sans doute, mais sanglante !* » Napoléon acquiesça : « *Je le sais !* »
Une grande journée se prépare, ce sera une terrible bataille !

L'Empereur est préoccupé. Les marches qu'il vient de faire avec l'armée, les fatigues des nuits et des jours précédents, tant de soins, une si grande attente, l'ont épuisé ; le refroidissement de l'atmosphère l'a saisi : une fièvre d'irritation, une toux sèche, une violente altération, le consomment ! Le reste de la nuit, il cherche vainement à éteindre la soif brûlante qui le dévore. Ce nouveau mal se complique d'une ancienne souffrance : depuis la veille il lutte contre

un douloureux accès de cette cruelle maladie dont il éprouve depuis longtemps les atteintes, la dysurie. Enfin cinq heures arrivent. Un officier de Ney vient annoncer que le maréchal voit les Russes, et qu'il demande à attaquer. Cette nouvelle paraît rendre à l'Empereur ses forces, que la fièvre avait abattues. Il se lève, il appelle les siens, et sort en s'écriant : Nous les tenons enfin ! Marchons ! Allons ouvrir les portes de Moscou ! Il était cinq heures et demie du matin quand Napoléon arriva près de la redoute conquise le 5 septembre. Là il attendit



les premières lueurs du jour et les premiers coups de fusil de Poniatowski. Le jour parut. L'Empereur, le montrant à ses officiers, s'écria : Voilà le soleil d'Austerlitz ! Mais il nous était contraire : il se levait du côté des Russes, nous montrait à leurs coups, et nous éblouissait. On s'aperçut que dans l'obscurité, les batteries avaient été placées hors de portée de l'ennemi. Il fallut les pousser plus avant. L'ennemi laissa faire : il semblait hésiter rompre, le premier, ce terrible silence.

7 heures, la bataille éclate, les dés sont jetés

Le 106^e régiment du prince Eugène s'empare de Borodino. Malheureusement, emporté par ce succès, il a franchi le passage pour assaillir les hauteurs de Gorcki, d'où les Russes viennent de l'écraser par un feu de front et de flanc. Pendant cette action, l'Empereur, jugeant Poniatowski aux prises sur la vieille route de Moscou, avait donné devant lui le signal de l'attaque. Soudain on vit de cette plaine paisible, et de ces collines muettes, jaillir des tourbillons de feu et de fumée, suivis presque aussitôt d'une multitude d'explosions et du sifflement des boulets qui déchiraient l'air dans tous les sens. Au milieu de ce fracas, Davout avec les divisions Compans, Desaix, et trente canons en tête, s'avance rapidement sur la première redoute ennemie. La fusillade des Russes commence ; les canons français ripostent seuls. L'infanterie marche sans tirer : elle se hâtait pour arriver sur le



Philippe-Paul, comte de Ségur (1780-1873)

Depuis Austerlitz, Ségur participe à l'épopée de la Grande Armée (en 1805, il est aide de camp de l'Empereur). Cette campagne de 1812 marque le début d'une rupture entre les deux hommes. Après la chute de l'Empire, Ségur se ralliera au roi, et ne cédera pas aux sirènes des Cent-Jours.

feu de l'ennemi et l'éteindre ; mais Compans, général de cette colonne, et ses plus braves soldats tombent blessés ; le reste, déconcerté, s'arrêtait sous cette grêle de balles pour y répondre, quand Rapp accourt remplacer Compans : il entraîne encore ses soldats, la baïonnette en avant et au pas de course, contre la redoute ennemie. Déjà, lui le premier, il y touchait, lorsqu'à son tour, il est atteint : c'était sa vingt-deuxième blessure. Un troisième général qui lui succède, tombe encore ; Davout lui-même est frappé. On porta Rapp à l'Empereur, qui lui dit : « Hé quoi, Rapp, toujours ! Mais que fait-on là-haut ? » L'aide de camp répondit qu'il faudrait la garde pour achever. « Non, reprit Napoléon, je m'en garderai bien ! je ne veux pas la faire démolir ; je gagnerai la bataille sans elle. » Alors Ney, avec ses trois divisions, réduites à dix mille hommes, se jette dans la plaine ; il court seconder Davout ; l'ennemi partage ses feux, Ney se précipite. Le 57^e régiment de Compans, se voyant soutenu, se ramène par un dernier élan ; il vient ⇒



Borodino 1812

⇒ d'atteindre les retranchements ennemis ; il les escarade, joint les Russes. Et, de ses baïonnettes les pousse, les culbute et tue les plus obstinés. Le reste suit, et le 57 s'établit dans sa conquête. En même temps Ney s'élance avec tant d'emportement sur les deux autres redoutes, qu'il les arrache à l'ennemi.

Midi : le flanc gauche russe cède, la plaine est ouverte, la manœuvre est possible

L'Empereur ordonne à Murat de s'y porter avec sa cavalerie et d'achever. Un instant suffit à ce prince pour se faire voir sur les hauteurs et au milieu de l'ennemi qui y reparait ; car la seconde ligne russe, et des renforts amenés par Bagawout et envoyés par Tutchkof, venaient au secours de la première. Tous accouraient, s'appuyant sur Semenowska, pour reprendre leurs redoutes. Les Français étaient encore dans le désordre de la victoire :



Cuirassiers saxons (F. Roubaud)

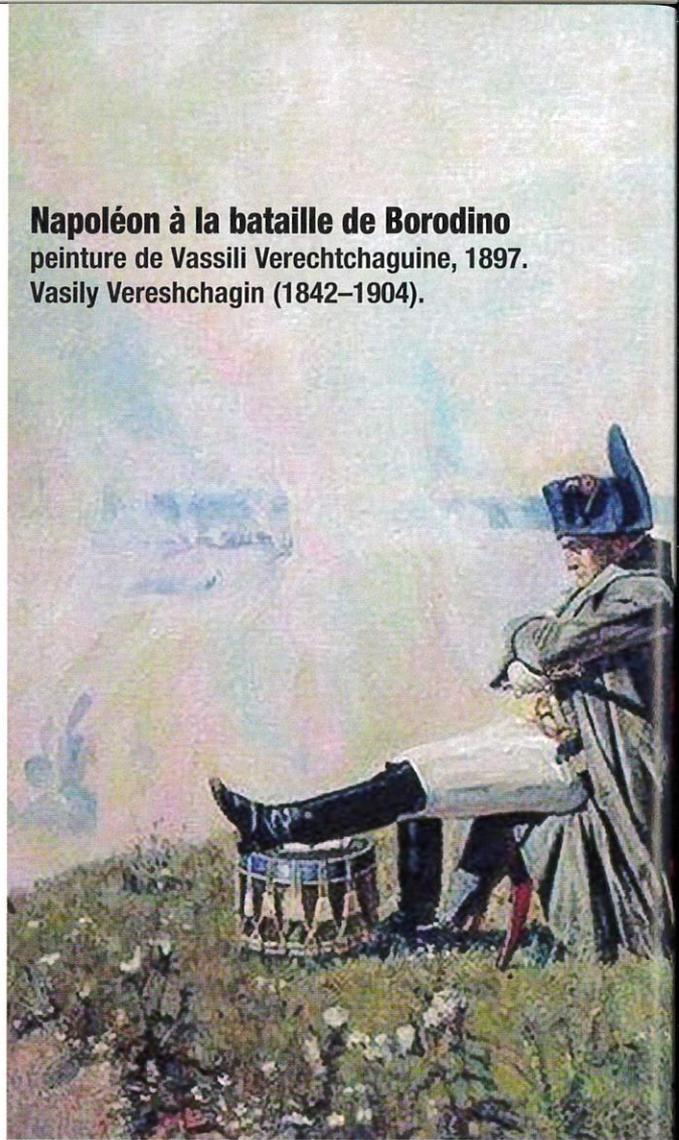
ils s'étonnent et reculent. Les Westphaliens, que Napoléon venait d'envoyer au secours de Poniatowski, traversaient alors le bois qui séparait ce prince du reste de l'armée ; ils entrevirent dans la poussière et la fumée nos troupes qui rétrogradaient. À la direction de leur marche ils les jugèrent ennemies, et tirèrent dessus. Cette méprise, dans laquelle ils s'obstinèrent, augmenta le désordre. Les cavaliers ennemis poussèrent vigoureusement leur fortune ; ils enveloppèrent Murat, qui s'était oublié pour rallier les siens ; déjà même ils étendaient les mains pour le saisir, quand ce prince, en se jetant dans la redoute, leur échappa. Mais il n'y trouva que des soldats incertains, s'abandonnant eux-mêmes, et courant tout effarés autour du parapet. Il ne leur manquait pour fuir qu'une

Jean Dominique Compans (1769-1845)

Il s'engage en 1791 au 3^{ème} bataillon des volontaires de Haute-Garonne et devient capitaine à l'âge de 23 ans. Il fait la connaissance de Bonaparte au siège de Toulon et est nommé général de brigade en 1799. Général de division en 1806, comte de l'Empire et Grand Officier de la Légion d'honneur en 1807, le général Compans devient chef d'état-major de Davout à la mort du général Hervo, juste avant la bataille d'Eckmühl. En 1812, il est blessé par un biscaïen à Borodino.



Napoléon à la bataille de Borodino peinture de Vassili Verechtchaguine, 1897. Vasily Vereshchagin (1842-1904).



issue. La présence du roi et ses cris en rassurèrent d'abord quelques-uns. Lui-même saisit une arme : d'une main il combat, de l'autre il élève et agite son panache, appelant tous les siens, et les rendant à leur première valeur par cette autorité que donne l'exemple. En même temps Ney a reformé ses divisions. Son feu arrête les cuirassiers ennemis, trouble leurs rangs : ils lâchent prise, Murat enfin est dégagé, et les hauteurs sont reconquises. Le roi, à peine sorti de ce péril, court à un autre : il se précipite sur l'ennemi avec la cavalerie de Bruyères et de Nansouty, et, par des charges opiniâtres et réitérées,

il renverse les lignes russes, les pousse, les rejette sur leur centre, et termine, avant une heure,

la défaite entière de leur aile gauche.

Mais les hauteurs du village détruit de Semenowska, où commençait la gauche du centre des Russes, étaient encore intactes ; les renforts que Kutusof tirait sans cesse de sa droite s'y appuyaient. Leur feu dominant plongeait sur Ney et Murat ; il arrêtait leur victoire : il fallait s'emparer de cette position. D'abord Maubourg, avec sa cavalerie, en balaie le front ; Friand, général de Davout, le suivait avec son infanterie. Ce fut Dufour et le 15^e léger qui, les premiers, gravirent cet escarpement. Ils délogèrent les Russes de ce village, dont les ruines étaient mal retranchées. Friand soutint cet effort, profita de son succès, et l'assura, quoique blessé.



Contre-attaque de la garde impériale russe à Borodino.

N.S. Samokish (1860—1944)

Cette action vigoureuse nous ouvrait le chemin de la victoire ; il fallait s'y précipiter.

Les Français faiblissent, le destin peut se retourner

Murat et Ney sont épuisés. Ils s'arrêtent, et, pendant qu'ils rallient leurs troupes, ils envoient demander des renforts. On vit alors Napoléon saisi d'une hésitation jusque-là inconnue : il se consulta longuement. Enfin, après des ordres et des contre-ordres réitérés à sa jeune garde, il crut que la présence des forces de Friand et de Maubourg sur les hauteurs suffirait, l'instant décisif ne lui paraissant pas venu. Mais Kutusof profite de ce sursis, qu'il ne devait point espérer : il appelle au secours de sa gauche

découverte toutes ses réserves, et jusqu'à la garde russe. Bagration, avec tous ses renforts reforme sa ligne ; sa droite s'appuie à la grande batterie qu'attaquait le prince Eugène, sa gauche au bois qui termine le champ de bataille vers Psarewo. Ses feux déchirent nos rangs ; son attaque est violente, impétueuse, simultanée : infanterie, artillerie, cavalerie, tous font un grand effort. Ney et Murat se roidissent contre cette tempête ; il ne s'agit plus pour eux de poursuivre la victoire, mais de la conserver. Les soldats de Friand, rangés devant Semenowska, repoussent les premières charges ; mais, assaillis par une grêle de balles et de mitraille ils se troublent. Cependant Murat envoie Borelli à l'Empereur pour demander du secours. Cet officier montre les nuages de poussière que les charges de cavalerie élèvent sur les hauteurs, jusque-là tranquilles depuis leur conquête ; quelques boulets viennent même, pour la première fois, mourir aux pieds de Napoléon. L'ennemi se rapproche, Borelli insiste, et l'Empereur promet la jeune garde ; mais à peine eut-elle fait quelques pas que lui-même lui cria de s'arrêter. Toutefois le comte de Lobau la faisait avancer peu à peu, sous prétexte de rectifier des alignements. Napoléon s'en aperçut et réitéra son ordre. Heureusement l'artillerie de la réserve s'avança dans cet instant pour prendre position sur les hauteurs conquises ; Lauriston avait obtenu pour cette manœuvre le consentement de l'Empereur, qui d'abord l'ordonna moins qu'il ne la permit. Mais bientôt elle lui parut si importante, qu'il en pressa l'exécution avec le seul mouvement d'impatience qu'il ait montré dans toute cette journée. On ne sait si l'incertitude des combats de Poniatowski et du prince Eugène, à sa droite et à sa ⇒

Armand Augustin Louis, marquis de Caulaincourt, duc de Vicence (1773 - 1827)

Caulaincourt ayant abandonné la carrière des armes à la fin du Consulat pour devenir diplomate et grand écuyer de Napoléon I^{er}, il a essayé en vain de détourner Napoléon I^{er} de la tragique aventure russe.



⇒ gauche, ne le rendit pas incertain ; ce qui est sûr, c'est qu'il parut craindre que l'extrême gauche des Russes, échappant aux Polonais, ne revînt s'emparer du champ de bataille derrière Ney et Murat. Ce fut au moins une des causes pour lesquelles il retint sa garde en observation sur ce point. Il répondait à ceux qui le pressaient : « *Qu'il y voulait mieux voir ; que sa bataille n'était pas encore commencée ; que la journée serait longue ; qu'il fallait savoir attendre ; que le temps entrainait dans tout ; que c'était l'élément dont toutes choses se composaient ; que rien n'était débrouillé !* » Puis il demandait l'heure, et ajoutait : « *Que celle de sa bataille n'était pas encore venue ; qu'elle commencerait dans deux heures !* » Mais elle ne commença pas.

L'Empereur hésite, tergiverse. Il n'arrive pas à prendre la main sur ses adversaires

On le vit presque toute cette journée s'asseoir ou se promener lentement, en avant et un peu à gauche de la redoute conquise le 5, sur les bords d'une ravine, loin de cette bataille, qu'il apercevait à peine depuis qu'elle avait dépassé les hauteurs ; sans inquiétude lorsqu'il la vit reparaître sans impatience contre les siens ni contre l'ennemi ! Il faisait seulement quelques gestes d'une triste résignation quand, à chaque instant, on venait lui apprendre la perte de ses meilleurs généraux. Il se leva plusieurs fois pour faire quelques pas et se rasseoir encore. Chacun autour de lui le regardait avec étonnement. Jusque-là, dans ces grands chocs, on lui avait vu une activité calme ; mais ici c'était un calme lourd, une douceur molle, sans activité. Quelques-uns crurent y reconnaître cet abattement, suite ordinaire des violentes sensations ; d'autres imaginèrent qu'il s'était déjà blasé sur tout, même sur l'émotion des combats. Plusieurs observèrent que cette constance calme, ce sang-froid des grands hommes dans ces grandes occasions, tour-

ment avec le temps en flegme et en apaisement, quand l'âge a usé leurs ressorts. Les plus zélés motivèrent son immobilité sur la nécessité, quand on commande sur une grande étendue, de ne pas trop changer de place, afin que les nouvelles sachent où vous trouver. Enfin il y en eut qui s'en prirent, avec plus de raison, à sa santé affaiblie, à une secrète souffrance, et au commencement d'une forte indisposition. Les généraux d'artillerie, qui s'étonnaient aussi de leur

stagnation, profitèrent promptement de la permission de combattre qu'on venait de leur donner. Ils couronnèrent bientôt les crêtes. Quatre-vingts pièces de canon éclatèrent à la fois.

L'infanterie russe avance par masses épaisses. L'artillerie française fait feu de toutes ses bouches disponibles pour tenter de stopper cette contre-attaque. Les boulets des artilleurs font de larges et profondes trouées. Rien ne semble pouvoir arrêter les Russes. Pendant deux heures, on vit alors un massacre effroyable. Des pelotons entiers tombaient à la fois. Davout, Murat qui le seconde et les débris de Ney sont vainqueurs des restes de Bagration. La bataille cesse alors dans la plaine ; elle se concentre sur le reste des hauteurs ennemies, et vers la grande redoute, que Barclay, avec le centre et la droite, défend obstinément contre le prince Eugène.



L'Empereur demande au général Belliard un état de la situation. Belliard revient promptement et annonce « *que l'ennemi commence à se raviser ; que déjà on voit le taillis se garnir de ses tirailleurs ; que l'occasion va s'échapper, qu'il a plus un instant à perdre, sans quoi il*

faudra une seconde bataille pour terminer la première ! ». Bessières est lui aussi de retour des hauteurs où Napoléon l'avait, envoyé pour examiner l'attitude des Russes. Le maréchal assura : « *que loin d'être en désordre, les Russes s'étaient retirés sur une seconde position, d'où ils semblaient se préparer à une nouvelle attaque* ». L'Empereur dit alors à Belliard « *que rien n'était encore assez débrouillé ; que pour faire donner ses réserves, il voulait voir plus clair sur son échiquier* » !



Ce fut son expression, qu'il répéta plusieurs fois, en montrant, d'une part, la vieille route de Moscou, dont Poniatowski n'avait pas encore pu se rendre maître ; de l'autre, une attaque de cavalerie ennemie en arrière de notre aile gauche ; enfin la grande redoute contre laquelle se brisaient les efforts du prince Eugène. Belliard, consterné, retourne auprès du roi ; il lui annonce l'impossibilité d'obtenir de l'Empereur sa réserve ; il l'a, dit-il, trouvé à la même place, l'air souffrant et abattu, les traits affaissés, le regard morne, donnant des ordres languissamment, au milieu de ces épouvantables bruits de guerre qui lui semblent étrangers. À ce récit qu'on rapporte à Ney, celui-ci, furieux, et emporté par son caractère ardent et sans mesure, éclate : « *Sont-ils donc venus de si loin pour se contenter d'un champ de bataille ? Que fait l'Empereur derrière l'armée ? Là, il n'est à portée que des revers et non des succès. Puisqu'il ne fait plus la guerre par lui-même, qu'il n'est plus général, qu'il veut faire Partout l'Empereur, qu'il retourne aux Tuileries et nous laisse être généraux pour lui !* » Napoléon répliqua : « *Et s'il y a une seconde bataille demain, avec quoi la livrerai-je ?* » Le ministre n'insista pas, surpris de voir, pour la première fois, l'Empereur remettre au lendemain, et ajourner sa fortune !

Les initiatives françaises manquent d'ensemble

Top de précipitation, trop peu de soutiens. Les Russes, encouragés, ne se contentèrent plus de se défendre, ils attaquèrent. On vit alors réuni sur ce seul point tout ce que la guerre a d'art, d'efforts et de fureur. Les Français, tinrent pendant quatre heures sur le penchant de ce volcan, et sous une pluie de fer et de plomb ; mais il y fallut la tenace habileté du prince Eugène, et, pour des victorieux depuis longtemps, tout qu'a d'insupportable



l'idée de s'avouer vaincus. Chaque division changea plusieurs fois de généraux. Le vice-roi allait de l'une à l'autre, mêlant la prière aux reproches, et rappelant surtout les anciennes victoires. Il fit avertir l'Empereur de position critique ; mais Napoléon répondit « *qu'il n'y pouvait rien ; que c'était à lui de vaincre ; qu'il n'avait qu'à faire un plus grand effort ; que la bataille était là !* » et le prince ralliait toutes ses forces pour tenter un assaut général, quand soudain des cris furieux, qui partirent de sa gauche, détournèrent son attention. Ouwarof, deux régiments de cavalerie et quelques milliers de cosaques tombaient sur sa réserve ; le désordre s'y mettait ; il y courut et, secondé des généraux Deizons et Ornano, il eut bientôt chassé cette troupe plus bruyante que redoutable ; puis il revint aussitôt se mettre à la tête d'une attaque décisive. C'était le moment où Murat, forcé à l'inaction dans cette plaine où il régnait, avait renvoyé pour la quatrième fois à son beau-frère pour se plaindre des pertes que les Russes, appuyés aux redoutes opposées au prince Eugène, faisaient éprouver à sa cavalerie. « *Il ne lui demande plus que celle de sa garde : soutenu Par elle, il tournera ces hauteurs retranchées, et les fera tomber avec l'armée qui les défend !* » ⇒

Latourg-Maubourg attaque par Franz Roubaud (Panorama)





Kutuzov décide d'abandonner Moscou
par Aleksey Kivshenko (1851-1895)

⇒ L'Empereur parut y consentir : il envoya chercher Bessières, chef de cette garde à cheval. Malheureusement on ne trouva pas ce maréchal, qui, par ses ordres, était allé considérer la bataille de plus près. L'Empereur l'attendit près d'une heure, sans impatience, sans renouveler son ordre ! Quand le maréchal revint enfin, il le reçut d'un air satisfait, écouta tranquillement son rapport, et lui permit de s'avancer jusqu'où il le jugerait convenable. Mais il n'était plus temps ! Il ne fallait plus songer à s'emparer de toute l'armée russe, et peut-être aussi de la Russie entière, mais seulement du champ de bataille. On avait laissé à Kutusof le loisir de se reconnaître : il s'était fortifié sur ce qui lui restait de points d'un accès difficile, et avait couvert la plaine de sa cavalerie.

Chaque fois, les Russes réussissent à se reformer

Ils font face devant Ney et Murat. Mais celui-ci appelle la cavalerie de Montbrun. Ce général est tué : Caulaincourt le remplace. Il trouve les aides de camp du malheureux Montbrun, pleurant leur général : « Suivez-moi, leur crie-t-il ; ne le pleurez plus, et venez

Auguste Jean-Gabriel, baron de Caulaincourt (1777 - 1812)

L'Empereur le nomme général de division le 7 septembre 1809. Appelé à faire partie de l'expédition de Russie, il fut nommé commandant du grand quartier général impérial le 7 juillet 1812, et le 7 septembre suivant, à la bataille de la Moskowa, le général Montbrun ayant été tué dans une charge, l'Empereur le remplaça dans le commandement du 2e corps de cavalerie par le général Caulaincourt. À peine investi de ce commandement, il reçut l'ordre d'attaquer une division russe et de pénétrer dans la grande redoute. Il se mit aussitôt à la tête de la division de cuirassiers du général Wathier avant de se faire tuer lui-même un peu plus tard en conduisant la charge qui enlève la grande redoute adverse.



le venger ! » Le roi lui montre le nouveau flanc de l'ennemi ; il faut l'enfoncer jusqu'à la hauteur de la gorge de leur grande batterie : là, pendant que la cavalerie légère poussera son avantage, lui, Caulaincourt, tournera subitement à gauche avec ses cuirassiers, pour prendre à dos cette terrible redoute, dont le front écrasera encore le vice-roi. Caulaincourt répondit : «



Vous m'y verrez tout à l'heure, mort ou vif ! » Il part aussitôt, et culbute tout ce qui lui résiste. Puis, tournant subitement à gauche avec ses cuirassiers, il pénètre le premier dans la redoute sanglante, où une balle le frappe et l'abat. Sa conquête fut son tombeau. On courut annoncer à l'Empereur cette victoire et cette perte. Le grand écuyer, frère du malheureux général, écoutait : il fut d'abord saisi ; mais bientôt il se roidit contre le malheur ; et sans les larmes qui se succédaient silencieusement sur sa figure, on l'eût cru impassible. L'Empereur lui dit : « Vous avez entendu, voulez-vous vous retirer ? » Il accompagna ces mots d'une

exclamation de douleur. Mais, en ce moment, nous avançons contre l'ennemi ; le grand écuyer ne répondit rien ; il ne se retira pas ; seulement il se découvrit à demi, pour remercier et refuser. Pendant que cette charge décisive de cavalerie s'exécutait, le vice-roi était près d'atteindre, avec son infanterie, la bouche de ce volcan. Tout à coup, il voit son feu s'éteindre, sa fumée se dissiper, et sa crête briller de l'airain mobile et resplendissant de nos cuirassiers sont couverts. Enfin ces hauteurs, jusque-là russes, étaient devenues françaises ! Il accourt partager la victoire, l'achever, et s'affermir dans cette position. Mais les Russes n'y avaient pas renoncé : ils s'obstinent et s'acharnent. On les voyait se pelotonner devant nos rangs avec opiniâtreté ; sans cesse vaincus, ils sont sans cesse ramenés au combat par leurs généraux ; et ils viennent mourir au pied de ces ouvrages qu'eux-mêmes avaient élevés. Heureusement leur dernière colonne d'attaque se présenta vers Semenowska, et vers la grande redoute, sans artillerie : des ravins en avaient sans doute retardé la marche. Belliard n'eut que le temps de réunir trente canons contre cette infanterie. Elle arriva jusqu'à la bouche des pièces, qui l'écrasèrent si à propos, qu'elle tourbillonna et se retira sans avoir même pu se déployer. Murat et Belliard dirent alors que, dans cet instant, s'ils eussent eu dix mille fantassins de la réserve, leur victoire aurait été décisive ; mais que, réduits à leur cavalerie, ils se trouvèrent heureux d'avoir conservé le champ de bataille.

Les charges sanglantes de Grouchy assurent enfin la victoire

Mais il ne put poursuivre les débris des Russes car de nouveaux ravins et, derrière eux, des redoutes armées, protégeaient leur retraite. Ils s'y défendirent avec rage jusqu'à la nuit, couvrant ainsi la grande route de Moscou, leur ville sainte, leur magasin, leur dépôt, leur refuge. De ces secondes hauteurs ils écrasèrent les premières qu'ils nous avaient abandonnées. Le vice-roi fut obligé de cacher ses lignes haletantes, épuisées et éclaircies dans les plis de terrain, et derrière les retranchements à demi détruits. Il fallut tenir les soldats à genoux et courbés derrière ces informes parapets. Ils restèrent plusieurs heures dans cette pénible position, contenus par l'ennemi qu'ils contenaient. Ce fut vers trois heures et demie que cette dernière victoire fut remportée. Il y en

eut plusieurs dans cette journée : chaque corps vainquit successivement ce qu'il avait devant lui, sans profiter de son succès pour décider de la bataille ; car chacun, n'étant pas soutenu à temps par la réserve, s'arrêtait épuisé. Mais enfin tous les premiers obstacles étaient tombés. Le bruit des feux s'affaiblissait et s'éloignait de l'Empereur. Des officiers arrivaient de toutes parts. Poniatowski et Sébastiani, après une lutte opiniâtre, venaient aussi de vaincre. L'ennemi s'arrêtait et se retranchait dans une nouvelle position. Le jour était avancé, nos munitions épuisées, la bataille finie. Alors Belliard revint une troisième fois vers l'Empereur. Les souffrances de Napoléon paraissaient être augmentées. Il monta à cheval avec effort, et se dirigea lentement sur les hauteurs de Semenowska. Il y trouva un champ de bataille acquis incomplètement, que les boulets ennemis et même les balles nous disputaient encore. Au milieu de ces bruits de guerre et de l'ardeur encore toute chaude de Ney et de Murat, il resta toujours le même : sa voix affaiblie, sa démarche languissante ! Pourtant la vue des Russes et le sifflement de leurs balles et de leurs boulets l'inspirèrent : il alla considérer de près leur dernière position, et voulut la leur arracher. Mais Murat, lui montrant nos troupes presque détruites, déclara qu'il faudrait la garde pour achever ; à quoi Bessières, ne manquant pas d'insister, comme il le faisait toujours, sur l'importance de ce corps d'élite, opposa « la distance où l'on se trouvait des renforts ; que l'Europe était entre Napoléon et la France ; qu'on devait conserver au moins cette poignée de soldats qui restaient seuls pour en répondre ! » Et comme il était déjà près de dix-sept heures, Berthier ajouta « qu'il était trop tard ; que l'ennemi se raffermissait dans sa dernière position, et qu'on sacrifierait encore plusieurs milliers d'hommes sans résultat suffisant ». En effet, les pertes étaient déjà immenses et sans résultat proportionné. Chacun, autour de lui, pleurerait la mort d'un ami, d'un parent, d'un frère ; car le sort des combats était tombé sur les plus considérables. Quarante-trois généraux avaient été tués ou blessés ! Quel deuil dans Paris ! Quel triomphe pour ses ennemis ! •



ET LE 8^e CHASSEUR SE COUVRE DE GLOIRE !

Le 6 septembre au soir, l'armée russe se concentre dans la plaine de Mojaïsk. Durant la nuit, un bruit confus et continu de marches, des trains d'artillerie, de cavalerie... se fit entendre sans interruption. Chaque division, chaque corps d'armée se portait sur la ligne et occupait l'emplacement qui lui avait été désigné. Voici le témoignage du sous-lieutenant Combe du 8^e régiment de chasseur à cheval.

Avant le jour, nous reçûmes l'ordre de nous porter en avant en longeant la route de Moscou et de nous arrêter à la hauteur de Borodino. La division se forma en colonne par brigades en avant d'un ravin qui traversait tout le champ de bataille et au fond duquel coule un ruisseau. À peine le soleil commençait à éclairer l'horizon qu'un aide de camp du général Grouchy apporta et remit au colonel, pour être lue devant le front du régiment, cette admirable proclamation de l'Empereur :

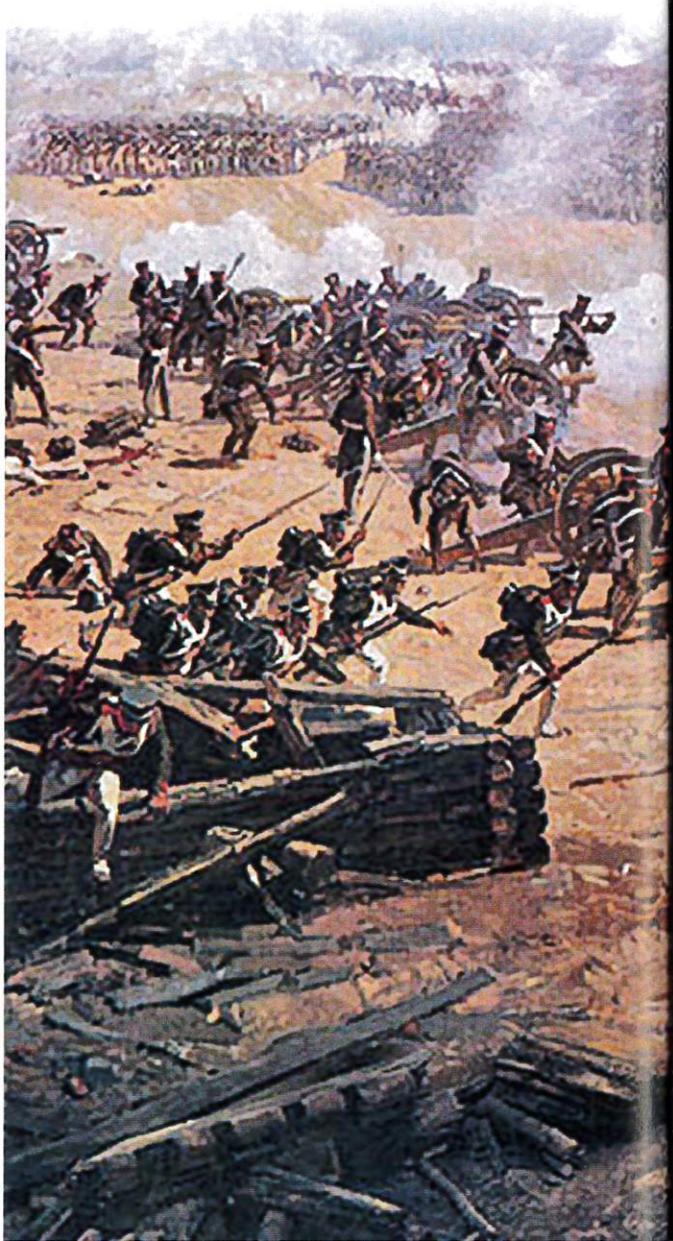
« Voici le soleil d'Austerlitz ! Soldats, vous direz avec orgueil au sein du foyer domestique : Je faisais partie de cette grande armée qui combattit sous les murs de Moscou... » Cette lecture à peine terminée, le soleil se montra radieux. Le temps était magnifique et tout le champ de bataille se dévoila à nos regards.

Nous sommes à l'extrême gauche de la ligne de front

Nous avions en face de nous, sur l'extrême droite de l'ennemi, une redoute dont le feu était engagé avec l'artillerie placée à notre droite, mais dont quelques pièces nous étaient réservées. Tous les boulets portaient en plein ricochet dans nos rangs, et nous les attendions, le sabre à l'épaule. Nous restâmes dans cette terrible position pendant six heures. Je montais un charmant cheval gris provenant des haras du roi de Bavière, que j'avais acheté à notre passage à Munich ; cet animal était d'une vivacité extrême, et, pendant les premières heures, je ne pouvais l'empêcher de faire des bonds de côté à chaque boulet qu'il voyait venir, jusqu'à ce qu'enfin, rendu de fatigue et tout en sueur, il consentit à rester immobile. Mais il semblait qu'il eût comme le courage de la résignation à son sort, car, à peine s'était-il calmé qu'un effroyable choc le fit se cabrer et se renverser sur moi. Il avait été atteint au milieu du poitrail, et le boulet était sorti par le flanc droit. Je me relevai aussitôt, tout étourdi de cette chute, mais je sentais dans la jambe droite un engourdissement qui ne me permettait point de poser le pied par terre. Je crus avoir la jambe emportée, sachant,

par de nombreux exemples, que, dans le premier moment, on n'éprouve que cette sensation. Mon camarade Guillemier s'empressa de me rassurer :

- « Ton pied est au bout de ta jambe, sois tranquille, mais



tu peux te vanter d'en être quitte à bon marché », me dit-il. Cependant, je sentais que j'étais blessé et que j'avais du sang dans ma botte. Je fis prendre par mon chasseur le harnachement de mon cheval, qu'il plaça sur le dos du sien, et descendis dans le ravin. Après m'être déchaussé avec beaucoup de peine et de souffrance, je m'aperçus que j'avais le pouce du pied droit cassé et l'ongle brisé dans les chairs. Je trempai mon pied dans le ruisseau, ce qui me procura un grand soulagement ; j'entourai de bandages faits avec mon mouchoir la partie blessée, je coupais ma botte et me dirigeai de l'autre côté du ravin.

Retrouver mon domestique et le seul cheval qui me restât

Je passai en boitant à côté des ambulances. Là, près d'un fourgon, gisaient une foule de malheureux blessés formés en cercle autour d'un feu placé au centre et servant à faire cuire des tablettes de bouillon. Les chirurgiens et leurs aides, en bras de chemise et les manches retroussées, tenaient en main le fatal bistouri ou la scie terrible. Ils coupaient un bras ou une jambe, déchiquetaient les chairs et, tout couverts de sang, montraient la plus grande activité dans les pansements. Des juréments affreux, des cris de désespoir, des gémissements lamentables signalaient l'approche de ces ambulances improvisées et

renouvelées sans interruption par les résultats de la bataille. Je me détournai avec horreur et j'appelai Bastien à grands cris en me dirigeant du côté des équipages de la division, lorsqu'en passant près d'une masure couverte en chaume je m'entendis appeler par une voix étouffée. Je m'approche, me penche vers un homme couché près du mur de la cabane sur un peu de paille et enveloppé dans un manteau et, malgré ses traits altérés par la souffrance, je reconnais mon ami et camarade Duverne, comme moi élève de l'École militaire, mais arrivé deux ans avant moi au 8e chasseurs. Détaché du régiment pour l'escorte du roi de Naples, depuis le passage du Dniepr, je ne l'avais vu que rarement, car il devait suivre un patron qui lui laissait peu de repos. Il avait été frappé, au commencement de la bataille, par un bisciaïen qui lui labourait le flanc gauche. Transporté en arrière par quelques chasseurs de l'escorte, il avait été déposé en ce lieu et n'était point encore pansé. Épuisé par l'effort qu'il venait de faire pour m'appeler, il fallut ⇒

Le général Nansouty à la tête des cuirassiers Saint-Germain à l'assaut d'une redoute russe. Nansouty sera blessé à Borodino (une balle au genou).

Extrait du Panorama de la Bataille de Borodino (1912).
Franz Roubaud (1856-1928).



⇒ me mettre à genoux et placer mon oreille près de sa bouche pour recueillir ses paroles. Il écarta son manteau pour me montrer sa blessure. La trace sanglante du passage du biscaien, les côtes brisées, un gonflement prodigieux du côté, tout cela était un affreux spectacle pour un frère d'armes. Il me demanda, avec un intérêt rendu doublement touchant par sa position, des nouvelles du régiment. Je dus lui annoncer toutes nos pertes et lui indiquer la terrible position que nous occupions depuis le matin. Tu es blessé aussi, mon cher Combe, me dit-il d'une voix de plus en plus faible.

- *Ce n'est rien, lui répondis-je, le pouce du pied droit cassé et mon cheval traversé par un boulet. As-tu vu passer mon domestique ?*

- *Il n'y a pas plus d'une heure que je l'ai vu se diriger de ce côté.*

” Le 6^e hussards chargea vigoureusement et ébranla les cuirassiers russes. En seconde ligne, le 8^e chasseurs acheva leur défaite. ”

Je l'embrassai en sanglotant, c'était un adieu éternel, nous le comprenions tous deux. Il va sans dire cependant que mon premier soin en retrouvant mes chevaux et mon domestique, un quart d'heure après, fut de donner ordre de le transporter à l'ambulance de la division.

Je rejoins mon régiment

Je me replaçai à la tête de mon peloton. Le pauvre 8^e chasseurs était plus que décimé, ses rangs étaient tristement éclaircis, et un grand nombre de cadavres d'hommes et de chevaux jonchaient le terrain que nous occupions depuis le lever du soleil. Il était onze heures environ ; un vacarme effroyable d'artillerie retentissait dans la plaine ; la terre tremblait sous le bruit des charges de cavalerie lorsqu'enfin nous vîmes accourir à toute bride un aide de camp du général Grouchy, qui nous apportait l'ordre de charger en faisant un mouvement sur notre gauche pour traverser la route un peu au-dessus de Borodino. Jamais homme condamné au supplice ne ressentit plus de joie en recevant sa grâce que nous n'en éprouvâmes à exécuter cette manœuvre qui nous délivrait d'une inaction si funeste. Les régiments se plièrent en escadrons au galop en soutenant cette allure jusqu'au moment où, arrivés sur le flanc droit de l'ennemi, ils se trouvèrent en présence des cuirassiers russes. Nous nous formâmes en avant en bataille et en colonnes par régiment en

masse. Le 6^e hussards chargea vigoureusement et ébranla les cuirassiers russes, le 8^e chasseurs qui venait en seconde ligne, se précipitant comme le foudre, acheva leur défaite. Ils tournèrent bride dans le plus grand désordre, et nous sabrâmes avec rage, comme pour nous dédommager et réparer le temps perdu. Les cuirassiers russes ne portant de cuirasse que sur la poitrine, nous pouvions les pointer avec avantage dans leur fuite. Nous étions tellement acharnés, que beaucoup d'entre nous les poursuivirent longtemps après que les trompettes eurent sonné le ralliement, et, pour rejoindre notre division, il fallut nous faire jour à travers une nuée de Cosaques. Les cuirassiers russes, enfin ralliés, se reportèrent en avant pour charger. Ils s'arrêtèrent à cent pas de notre front. Nous nous tenions fermes sur les étriers, le sabre à la main, disposés à les bien rece-

voir. Les Cosaques, selon l'habitude, s'étaient retirés des deux côtés pour laisser le champ libre. L'ennemi, à la vue de notre bonne contenance, parut hésiter, il n'osa pas entamer la charge et exécuta un demi-tour par pelotons, au pas, avec

autant de régularité que dans une manœuvre de champ de Mars. Les Cosaques s'abattirent dans l'intervalle comme une troupe de loups furieux et sans plus d'ordre. On envoya une grande quantité de tirailleurs pour les contenir, mais comme la bataille n'était point encore entièrement gagnée et que nous avions l'ordre de ne point avancer, le reste de la journée se passa ainsi, et nous établîmes notre bivouac en avant de Borodino.

Le 8 septembre

La matinée qui suivit cette journée mémorable fut très meurtrière pour le 8^e chasseurs. C'était notre tour de prendre la tête de colonne. À la pointe du jour, les avant-postes furent attaqués, et nous nous portâmes en avant pour les soutenir, mais nous eûmes à combattre, outre une très forte arrière-garde, une foule innombrable de Cosaques et une batterie de trente pièces

de canons, qui nous attendit à petite portée et nous cribla de mitraille. Plus de soixante chasseurs furent tués, et nous eûmes un grand nombre de blessés, surtout parmi les sous-officiers.

Les lieutenants Naudet, Vermot et Guillemain, les capitaines Periolat, Antoine, Buchotte et Outhiers reçurent des coups de lance plus ou moins graves. Quant à moi, j'eus le bonheur de n'être point touché et de pointer quelques Cosaques. Nous avions à notre gauche des lanciers polonais avec lesquels il y avait plaisir à combattre, quand ce n'eût été que pour admirer leur brillant courage et la fureur avec laquelle ils se précipitaient sur l'ennemi, partout où il se présentait et quelle que fût sa force.

Dans un mouvement de flanc que nous fîmes pour suivre les tirailleurs et ne pas



Peter Ivanovich Bagration (1765-1812)

Par George Dawe, Musée de la Guerre du Palais d'Hiver, l'Hermitage, St-Petersbourg.



Illustration Victor Huen

Colonel Combe Mémoires (1793-1832)

Julien Combe est né le 26 février 1790 à Sète. Il meurt à Paris le 10 mars 1869. Entré à l'École militaire de Fontainebleau en 1808, Combe est sous-lieutenant au 8^e régiment de chasseurs à cheval lors de la campagne de 1812 (comme Chevillet « Souvenir d'un cavalier de la Grande Armée »). De Borodino à la Bérézina, le 8^e Chasseurs a eu de lourdes pertes. Julien Combe a eu deux chevaux tués.

rester inutilement exposés au feu du canon, lorsque mes yeux cherchaient à percer le nuage de fumée et de poussière qui nous entourait, je me sentis saisir la jambe par deux mains, qui s'y cramponnaient avec une force extrême. J'étais sur le point de me débarrasser par un coup de sabre de cette vigoureuse étreinte, lorsque je vis un jeune officier polonais d'une beauté remarquable qui, se traînant sur ses genoux et fixant sur moi des yeux ardents, s'écria :

« Tuez-moi, tuez-moi, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de votre mère ! » Je sautai à bas de mon cheval, je me penchai vers lui ; on l'avait en partie déshabillé pour examiner sa blessure et ensuite abandonné parce qu'il était hors d'état d'être transporté. Il avait l'épine dorsale et le flanc coupés par un éclat d'obus, comme si on eût fait cette horrible blessure avec une faux tranchante. Je frissonnai et, me précipitant à cheval : « *Je ne puis vous secourir, mon brave camarade, et mon devoir m'appelle, lui dis-je. - Mais vous pouvez me tuer, reprit-il, c'est la seule grâce que je vous demande.* »

Une grande quantité de chevaux erraient dans la plaine ; j'ordonnai à un de mes chasseurs de me donner son pisto-

let et d'en prendre un autre dans la première fonte où il en trouverait et, le présentant tout armé à ce malheureux, je m'éloignai en détournant la tête. J'eus cependant le temps de remarquer avec quelle joie féroce il se saisit de cette arme et je n'étais pas à une longueur de cheval qu'il s'était fait sauter la cervelle. Je ne pense pas avoir commis une mauvaise action en lui rendant ce service, et, quoi qu'en puissent dire les rigoristes, ma conscience ne me l'a jamais reproché, car sa mort était certaine et ses douleurs, atroces. Enfin, nous parvînmes hors de la direction de l'artillerie ennemie et, la fumée s'étant dissipée, nous nous trouvâmes sur le flanc droit de la position qu'elle occupait. Le capitaine d'artillerie Dufour, que nous avions surnommé « capitaine Mitraille », parce qu'il s'avancé toujours assez près de l'ennemi pour le mitrailler, venait de se placer en batterie et faisait un feu d'enfer, pour démonter les pièces russes.

Se fiant sur notre secours comme sur lui-même, il s'était avancé trop témérairement, lorsqu'un grand nombre de Cosaques réguliers et autres, s'élançant d'un bois voisin où ils étaient embusqués, l'entourèrent de tous côtés dans l'espoir de l'enlever, lui et ses pièces ; mais il se défendit comme un lion jusqu'au moment où, voyant le danger qu'il courait, d'un commun accord, mus comme par une même pensée, nous nous précipitâmes au galop de nos chevaux pour le dégager. Quelques canons étaient déjà au pouvoir des Cosaques ; nous les reprîmes aussitôt et les ramenâmes au capitaine Dufour, qui les reçut de nos mains avec la joie d'un bon père retrouvant ses enfants. Nous nous formâmes en bataille, entre son artillerie et le bois ; en moins d'une heure les pièces ennemies étaient démontées, et, après quelques vigoureuses charges en fourrageurs nous étions maîtres de la position où nos feux furent établis dans les bivouacs occupés la veille par les Russes. •

LE RÔLE DÉCISIF DES CAVALIERS DE MURAT

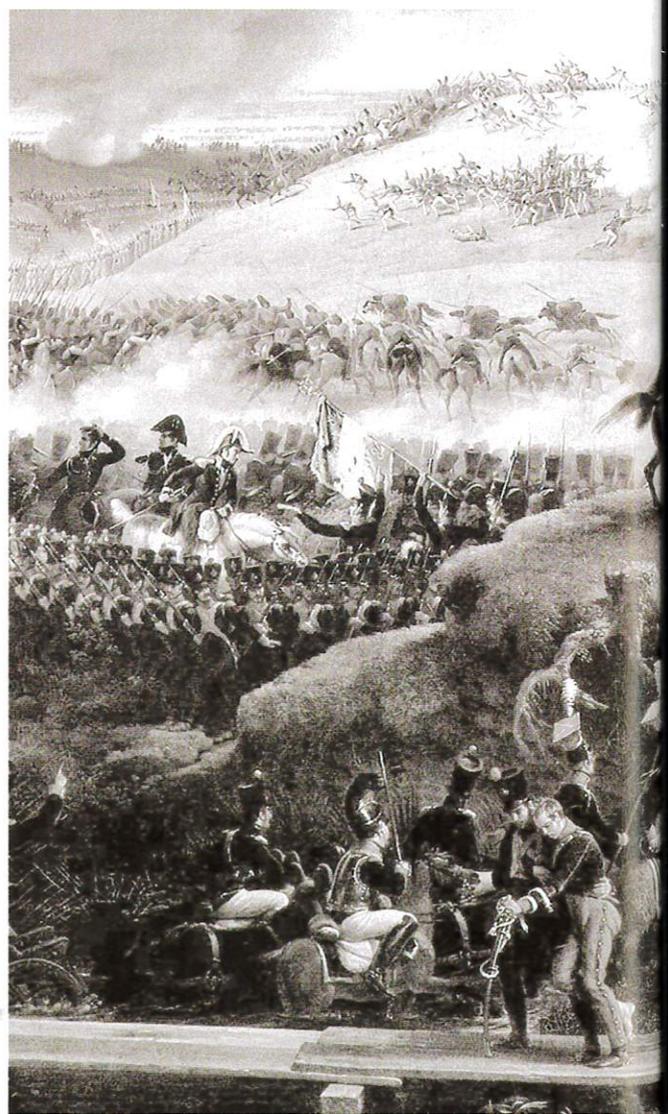
Le baron Rosseti est piémontais. En 1812, il participe à la campagne de Russie avec le grade de colonel. Nous le retrouvons à Borodino au petit matin du 6 septembre 1812, la veille de la bataille.

La nuit fut pénible parce qu'aux chaleurs excessives du mois d'août avait succédé un temps froid et humide, plus rigoureux que ne comporte cette saison dans nos climats. Au point du jour, l'Empereur fit lui-même la reconnaissance des avant-postes, se tenant sous le canon des batteries dont le front de l'armée russe était garni. Le résultat de cette reconnaissance décida l'ordre de bataille et la direction de l'attaque du lendemain. La gauche de la ligne ennemie, qui en était le côté faible, malgré la précaution qu'avait prise Koutousoff de la couvrir en avant par une redoute, était encore affaiblie par la perte de cette redoute, que nous avions enlevée la veille ; et ce fut sur ce côté gauche que l'Empereur se décida à porter ses efforts. Il résolut, en conséquence, de refuser tout à fait l'aile gauche et de réunir ses plus grandes forces à sa droite. Dans la journée, l'armée fut placée dans les positions d'où les différents corps devaient partir le lendemain pour marcher à l'ennemi. Les hauteurs en avant de Chewerino furent couronnées par trois batteries, chacune de soixante pièces de position. Le plateau sur lequel se trouvait le 4e corps avait aussi été armé d'une batterie dirigée contre celle des Russes. Le camp moscovite était situé derrière la petite rivière de Kologa, sur un plateau très resserré. Vis-à-vis notre gauche était le village de Borodino, position extrêmement forte, située au confluent que formait un petit ruisseau avec la Kologa. Sur le plateau étaient deux grandes redoutes, éloignées d'environ six-cents toises l'une de l'autre ; celle de la gauche circonscrivait les ruines d'un hameau qu'on avait détruit pour y placer de

l'artillerie ; cette dernière communiquait avec Borodino par trois ponts construits sur la Kologa. Au milieu de la journée, nous remarquâmes dans le camp ennemi un mouvement extraordinaire ; en effet, toute l'armée russe était debout sous les armes. Koutousoff, entouré de toutes les pompes religieuses et militaires, s'avançait au milieu d'elles. Le général a fait revêtir à ses popes et aux archimandrites leurs riches et majestueux vêtements. Ils le précèdent, portant des signes révérends de la religion et surtout une sainte image de la Vierge protectrice de Smolensk, qu'il disait s'être miraculeusement sauvée des profanations des Français sacrilèges. Quand le

Louis François Lejeune, la bataille de la Moskowa (1824).

L'action se situe lors de l'attaque de la Grande Redoute par le général Caulaincourt (monté sur un cheval blanc). A gauche, le prince Eugène de Beauharnais ; à droite, le maréchal Berthier rend son épée au général russe Sokoreff, fait prisonnier ; au premier plan, Le comte Lariboisière assiste à la mort de son fils, mortellement blessé (son frère lui apporte la croix de la Légion d'honneur décernée par l'Empereur).



vieux Moscovite voit ses soldats bien émus par ce spectacle extraordinaire, il élève la voix, il leur parle surtout du Ciel. De notre côté, il n'y eut d'appareil ni religieux, ni militaire, point de revue, aucun moyen d'excitation. Nos soldats furent en marche une partie de la nuit et passèrent le reste sans feu et couché sur la terre.

7 septembre 1812, l'affaire commença

À cinq heures et demie, l'Empereur arriva à la redoute dans laquelle nous avions bivouaqué, mit pied à terre, et embrassa le Roi. Il avait l'air souffrant, comme quelqu'un qui a passé une nuit très agitée. Tout le monde était à son poste et attendait le signal du combat, lorsqu'à travers un épais brouillard nous vîmes sortir un soleil radieux qui devait éclairer pour la dernière fois un si grand nombre d'entre nous. À six heures et demie, un coup de canon, tiré d'une des batteries qu'avait armées le général Sorbier, annonça que l'affaire était commencée. Cent-vingt bouches à feu mises en position sur notre extrême droite répondirent à ce signal. Soudain on vit de cette plaine paisible et de ses collines muettes jaillir des tourbillons de feu et de fumée, suivis presque aussitôt d'une multitude d'explosions et du sifflement des boulets qui déchiraient l'air dans tous les sens. Au milieu de ce fracas, Davout, avec les divisions Compans et Desaix, ayant en tête une batterie de trente pièces commandée par le général Pernetti, longe le bois à notre droite et s'avance rapidement sur la première redoute ennemie. À sept heures le général Compans est blessé ; à sept heures et demie le maréchal Davout reçoit une contusion et son cheval est tué.

Le duc d'Elchingen effectuait aussi son mouvement et attaquait le centre de l'armée russe, sous la protection de soixante bouches à feu que le général Fouché avait mises en bataille la veille. Il était appuyé par le corps de cavalerie de Latour-Maubourg, qui cherchait vigoureusement les masses ennemies, formées en carré autour de la grande redoute. En même temps la division Delzons marche sur Borodino, auquel l'ennemi avait déjà mis le feu. Nos soldats franchissent sur-le-champ le ruisseau et parviennent au village qu'ils enlèvent à la baïonnette. On leur avait donné l'ordre de se borner à occuper la position ; mais, emportés par cette ardeur si naturelle au Français, ils franchirent la rivière Kologa et s'emparèrent d'un des ponts qui joignent le village au plateau ; c'est alors que le général Plauzonne, voulant modérer le courage du 106^e, courut sur ce pont pour l'empêcher d'avancer : là, une balle l'atteignit mortellement. Le 106^e, écrasé par un feu de front et de flanc, aurait été entièrement détruit si le 92^e, accourant de lui-même à son secours, n'en avait recueilli promptement et ramené les débris. À huit heures, le général Montbrun, commandant le 2^e corps de cavalerie fut tué par un boulet. Le général Rapp, aide de camp de l'Empereur, qui avait remplacé le général Compans, blessé, poursuivit l'attaque commencée par son prédécesseur contre la redoute et entraîna ses soldats, baïonnette en avant et au pas de charge. Déjà lui le premier touchait à la redoute lorsqu'à son tour il est atteint. Un troisième général qui lui succède tombe encore. Cependant, l'Empereur était toujours dans la redoute que nous avions enlevée l'avant-veille. Le Roi de Naples était avec lui, et attendait ses ordres avec impatience. ⇒





À vous, Roi de Naples !

Sur l'instant, Murat part au galop, se porte au centre et fait attaquer par la division Morand, ayant le 30^e en tête, la grande redoute des Russes. Cette position, par un prodige de valeur, est enlevée. Nos batteries couronnent les hauteurs et reprennent l'avantage que celles des Russes avaient eu pendant plus de deux heures ; les parapets tournés contre nous pendant l'attaque nous deviennent favorables.

Dans cette extrémité, le prince Koutousoff voit que tout est perdu, il harangue les généraux, ranime les soldats et renouvelle le combat en attaquant avec toutes ses troupes la redoute et le plateau que nous venions de lui enlever. Cependant, le 57^e régiment, qui s'était établi dans la redoute, et le 30^e, qui était en position sur le plateau, assaillis de tous côtés, ne purent se maintenir. En vain la 3^e division accourt pour les secourir ; il fallut céder devant des forces si supérieures. Le 30^e, conduit par le général Bonamy, ayant été cerné de toutes parts, fut contraint de se faire jour à la baïonnette et de revenir sans son chef rejoindre sa division qui, toujours sur le plateau, soutenait avec celle du général Gérard les efforts multipliés par les Russes. Les cavaliers ennemis poussèrent vigoureusement leur fortune. Murat, qui faisait tous ses efforts pour rallier les siens, fut enveloppé ; il allait être saisi quand, en se jetant dans la redoute, il leur échappa. Mais nous n'y trouvâmes que des soldats incertains, s'abandonnant eux-mêmes et courant tout effarés autour du parapet. La présence du Roi et ses cris en rassurent d'abord quelques-uns ; puis, levant son chapeau, il agite son panache, et appelant les siens, il parvient par l'autorité de son exemple à les

rendre à leur première valeur. En même temps, Ney reforme ses divisions ; son feu arrête les cuirassiers ennemis, trouble leurs rangs, ils lâchent prise ; Murat est enfin dégagé, et les hauteurs sont reconquises.

Cependant, Koutousoff, encouragé par le succès qui venait d'obtenir, avait fait avancer sa réserve pour tenter un dernier coup de fortune. La garde impériale russe en faisait partie. Avec tous ces secours réunis, il attaque notre centre sur lequel avait pivoté notre droite. Le Roi de Naples, accouru avec la division Friant et quatre-vingts pièces de canon, arrêta et écrasa les colonnes ennemies qui se tinrent pendant une heure serrées sous la mitraille, n'osant pas avancer, ne voulant pas reculer.

Murat fait charger tous les corps de la cavalerie de Latour-Maubourg

L'ennemi, déconcerté par une manœuvre aussi hardie, recule et disperse de tous côtés, et, dans l'espace d'une heure, toute sa gauche est défaite. Cependant les hauteurs du village détruit de Semenowskoi, où commençait la gauche du centre des Russes, étaient encore intactes ; les renforts que Koutousoff tirait sans cesse de sa droite s'y appuyaient. Leur feu dominant plongeait sur nous. Murat et Ney résolurent de s'emparer de cette position. D'abord, le général Latour-Maubourg avec sa cavalerie en balaya le front. Le général Friant le suit avec son infanterie. Ce furent le général Dufour et le 15^e léger qui, les premiers, gravirent cet escarpement. Ils délogèrent les Russes de ce village, dont les ruines étaient mal retranchées. Le général Friant soutint cet effort, profita de son succès et l'assura, quoique blessé

Les cuirassiers saxons de Latour-Maubourg attaquent les cuirassiers russes Franz Roubaud (1856-1928).

Extrait du Panorama de la Bataille de Borodino (1912).



Cette action vigoureuse nous ouvrit le chemin de la victoire. Mais Murat et Ney étaient épuisés. Ils s'arrêtèrent, et, pendant qu'ils rallient leurs troupes, le général Borelli, sous-chef d'état-major du Roi, et moi, fûmes envoyés auprès de l'Empereur pour demander du renfort. Pendant toute la journée, l'Empereur n'avait jamais paru sur le champ de bataille et s'était tenu en arrière de notre droite, à côté de la redoute enlevée le 5 (septembre). En me rendant auprès de l'Empereur, je rencontrai Borelli qui en revenait. Il m'informa que l'Empereur refusait d'envoyer des renforts en disant que l'instant décisif n'était pas encore venu, et que la présence des forces de Friant et Maubourg était suffisante sur les hauteurs. J'arrive à mon tour et, sur mon rapport, Napoléon ordonne au comte Lobau de se porter en avant avec la jeune Garde. Mais à peine Lobau avait-il commencé son mouvement que l'Empereur lui-même lui cria de s'arrêter et d'attendre.



Afin d'emporter la décision, Murat (comme Ney et Davout) souhaitaient l'engagement des 30.000 hommes de la Garde qui étaient tenus en réserve. Napoléon refusa.

Koutousoff profite de ce sursis pour se désengager

Il utilise au secours de la gauche découverte, toutes ses réserves et jusqu'à la garde russe. Ses feux déchirent nos rangs son attaque est violente, impétueuse, simultanée. Murat et Ney se raidissent contre cette tempête : il ne s'agit plus pour nous de poursuivre la victoire, mais de la conserver.

La division Friant, rangée devant Semenowskoï, repousse les premières charges, mais, assaillie par une grêle de balles et de mitraille, elle rétrograde. Murat court à un des chefs qui venait d'ordonner le mouvement de retraite et, l'arrêtant de sa propre main, lui dit :

- *Que faites-vous ?*

Le colonel, lui montrant la terre couverte de la moitié des siens, répond

- *Vous voyez bien, Sire, qu'on ne peut plus tenir ici*

- *Eh ! J'y reste bien, moi s'écrie le Roi.*

Ces mots arrêtent cet officier ; il regarda fixement le Roi et reprit froidement

- *C'est juste. Soldats ! Allons nous faire tuer.*

Koutousoff s'était, pour la deuxième fois, reformé au flanc gauche devant Murat et Ney. Le Roi appelle la cavalerie de Montbrun, veuve de son général. C'est Caulaincourt qui le remplace. Le Roi lui montre le nouveau flanc de l'ennemi, il faut l'enfoncer jusqu'à la hauteur de la gorge de leur grande batterie ; là, pendant que la cavalerie légère poussera son avantage, lui Caulaincourt tournera subitement à gauche avec ses cuirassiers pour prendre à dos cette terrible redoute dont le front écrase encore le Vice-Roi. Caulaincourt répondit :

- *Vous m'y verrez tout à l'heure, mort ou vif.*

Il part aussitôt et culbute tout ce qui lui résiste ; puis

tournant subitement à gauche avec ses cuirassiers, il pénètre le premier dans la redoute, où il tombe frappé d'une balle ; sa conquête fut son tombeau.

Les Russes ne sont toujours pas vaincus

Heureusement, leur dernière colonne d'attaque se présente devant Semenowskoï et vers la grande redoute, sans artillerie : des ravins en avaient sans doute retardé la marche. Le général Belliard réunit trente pièces. La colonne russe arriva jusqu'à leurs bouches : elles l'écrasèrent si à propos qu'elle tourbillonna et se retira sans même avoir pu se déployer. Murat et Ney virent avec de cuisants regrets que s'ils eussent eu ici, dans ce moment, dix-mille fantassins de la réserve, la victoire aurait été décisive, mais que réduits à leurs propres

moyens ils se trouvaient heureux de pouvoir conserver le champ de bataille. Ce fut vers trois heures et demie que cette dernière victoire fut remportée. Le général Belliard, qui avait été envoyé pour la deuxième fois auprès de l'Empereur, revient consterné auprès du Roi et lui annonce l'impossibilité d'obtenir la réserve. Il a trouvé l'Empereur, dit-il, à la même place, l'air souffrant et abattu, les traits affaissés, le regard morne.

L'Empereur a répondu à ses pressantes sollicitations que rien n'était encore assez débrouillé, que pour faire donner ses réserves il voulait voir plus clair sur son échiquier. Enfin, tous les obstacles étaient tombés, et nous étions maîtres du champ de bataille. Le jour était avancé, nos soldats harassés, nos munitions épuisées, la bataille finie. Vers les cinq heures, le Roi m'envoya auprès de l'Empereur pour lui dire qu'il pouvait venir visiter le champ de bataille. Napoléon monta à cheval et se rendit au petit pas auprès du Roi. Sur cette étendue d'environ une lieue carrée, la terre était couverte de morts et de blessés ; on voyait des endroits où des éclats d'obus en brisant une pièce avaient renversé à la fois les hommes et les chevaux. De pareils coups souvent répétés firent un tel ravage, qu'on voyait sur cette plaine des monceaux de cadavres. Le peu d'espace où il n'y en avait pas était rempli par des débris d'armes, de lances, de casques ou de cuirasses, ou bien par des bisciaïens, aussi nombreux que des grêlons après un violent orage.

Le plus effrayant à voir était l'intérieur des ravins. Presque tous les blessés, par un instinct naturel, s'y étaient traînés, afin d'éviter de nouveaux coups : c'est là que ces malheureux, entassés l'un sur l'autre, privé de secours et nageant dans leur sang, poussaient des gémissements horribles, invoquaient à grands cris la mort. À la nuit, l'armée russe était en pleine retraite de tous côtés. •

LE CHOC DES GÉANTS

Des cinquante batailles que j'ai données, la plus affreuse est celle livrée devant Moscou. Les Français s'étaient montrés dignes d'être vainqueurs, les Russes y ont conquis le droit d'être considérés comme invincibles. Napoléon

Un ciel obscur, une pluie froide, un vent violent, des habitations en cendres, une plaine bouleversée, couverte de ruines et de débris. À l'horizon, la triste et sombre verdure des arbres du nord... Le soir du 7 septembre, l'Empereur parcourt le champ de bataille. Selon Ségur, l'aspect est horrible.

Partout des soldats errant parmi les cadavres, et cherchant des subsistances jusque dans les sacs de leurs compagnons morts ; d'horribles blessures, car les balles russes sont plus grosses que les nôtres ; des bivouacs silencieux : plus de chants, point de récits ; une morne taciturnité ! On voyait autour des aigles le reste des officiers et sous-officiers, et quelques soldats, à peine ce qu'il en fallait pour garder le drapeau. Leurs vêtements étaient déchirés par l'acharnement du combat, noircis de poudre, souillés de sang ; et pourtant, au milieu de ces lambeaux, de cette misère, de ce désastre, un air fier, et même, à l'aspect de l'Empereur, quelques cris de triomphe ; mais rares et excités ; car, dans cette armée, capable à la fois d'analyse et d'enthousiasme, chacun jugeait de la position de tous. Les soldats français ne s'y trompent guère : ils s'étonnaient de voir tant d'ennemis tués, un si grand nombre de blessés, et peu de prisonniers.

À peine huit-cents prisonniers !

C'était par le nombre de ceux-ci qu'on calculait le succès. Si le reste se retirait en si bon ordre, fier et si peu découragé, qu'importait le gain d'un champ de bataille ? Dans de si vastes contrées, la terre manquerait-elle jamais aux Russes pour se battre ? Dans cette foule de cadavres,



Le monument érigé sur l'emplacement du quartier général du maréchal Koutousov.

sur lesquels il fallait marcher pour suivre Napoléon, le pied d'un cheval rencontra un blessé, lui arracha un dernier signe de vie et de douleur. L'Empereur, jusque-là muet comme sa victoire, et que l'aspect de tant de victimes oppressait, éclata : il se soulagea par des cris d'indignation, par une multitude de soins qu'il fit prodiguer à ce malheureux. Quelqu'un, pour l'apaiser, fit remarquer que ce n'était qu'un russe ; mais il reprit vivement « *qu'il n'y avait plus d'ennemis après la victoire, mais seulement des hommes !* » Puis il dispersa officieusement ceux qui le suivaient, pour qu'ils secourussent ceux qu'on tendait crier de toutes parts. On en trou-

L'impossible bilan de la bataille

Les combats durèrent plus de quinze heures. Les armées françaises ont engagé 130 000 hommes, 28 000 cavaliers, 587 canons ; les Russes : 135 000 hommes, 25 000 cavaliers, 624 pièces d'artillerie.

La Grande Armée déplore la perte de 12 généraux (morts) et 37 blessés, 37 colonels sont tués ou blessés. Au total, pour les Français et alliés, l'estimation (ordre de grandeur) de 6000 officiers, sous-officiers et soldats morts et plus de 20 000 blessés semble la plus sérieuse.

Les pertes russes sont estimées à 50 000 hommes (hors de combat). Sur le champ de bataille, il y a eu environ deux fois plus de morts (immédiates) russes que françaises. Il faut ajouter les quelque 40 000 à 45 000 blessés abandonnés à Borodino et sur la route de Moscou.

Les meilleures troupes du tsar sont détruites et devront être reconstituées.



Monastère de Spaso-Borodinskiï à Borodino.

vait surtout dans le fond des ravins, où la plupart des nôtres avaient été précipités, et où plusieurs s'étaient traînés pour être plus à l'abri de l'ennemi et de l'ouragan.

” Les morts prouvent le courage des vaincus mieux que la victoire ”

Les uns prononçaient en gémissant le nom de leur patrie ou de leur mère ; c'étaient les plus jeunes. Les plus anciens attendaient la mort d'un air ou impassible ou sardonique, sans daigner implorer, ni se plaindre ; d'autres demandaient qu'on les tuât sur-le-champ ; mais on passait vite à côté de ces malheureux qu'on n'avait ni l'inutile pitié de secourir, ni la pitié cruelle d'achever ! Un d'eux, le plus mutilé (il ne lui restait que le tronc et un bras), parut si animé, si plein d'espoir et même de gaieté, qu'on entreprit de le sauver. En le transportant, on remarqua qu'il se plaignait de souffrir des membres qu'il n'avait plus ; ce qui est ordinaire aux mutilés, et ce qui semblerait être une nouvelle preuve que l'âme reste entière, et que le sentiment lui appartient seul, et non au corps, qui ne peut pas plus sentir que penser.

L'abnégation des russes

On apercevait des Russes se traînant jusqu'aux lieux où l'entassement des corps leur offrait une horrible retraite. Beaucoup assurèrent qu'un de ces infortunés vécut plusieurs jours dans le cadavre d'un



Canons français devant le mémorial de Borodino (ils n'ont pas été saisis pendant la bataille !)



Statue équestre de Koutouzov.

Relevé de ses fonctions au lendemain de la bataille d'Austerlitz. Koutouzov est nommé gouverneur de Kiev. Il revient en grâce lors de la campagne de Russie. Sa stratégie de la terre brûlée eut un coût humain effroyable, mais força Napoléon à la retraite.

CES TROIS BATAILLES QUI ONT SCÉLÉ LE DESTIN DE LA GRANDE ARMÉE

C'est une des grandes catastrophes militaires de l'Histoire de France. La retraite de Russie est placée sous le signe du gigantisme et de l'extrême, qu'il s'agisse des effectifs impliqués, des pertes subies, des conditions climatiques, et, bien évidemment, de l'abnégation et du courage déployés.



Napoléon contemple l'incendie de Moscou (par Albrecht Adam).

L'armée, renforcée par l'envoi journalier des détachements de Victor et d'Augereau, était encore composée de cent dix-mille hommes environ. L'infanterie restait relativement opérationnelle car, déjà, seuls les plus robustes survivaient. Mais la cavalerie était fort mal montée, les chevaux français et allemands étant très fatigués par les longues marches et le manque de fourrage ; et l'artillerie, par la même raison, était mal attelée. La retraite de Russie fut l'une des grandes catastrophes de notre l'Histoire militaire. Cette marche à l'abîme fut jalonnée par trois moments décisifs comme autant d'étapes d'un chemin de croix. Winkowo (18 octobre),

Malo-Jaroslawetz (24 octobre), la Bérézina (28 1812), ces trois batailles ont scellé le Destin de la Grande Armée et, au-delà, celui de l'Empire.

2^e partie : la retraite de Russie

18 octobre : la (mauvaise) surprise de Winkowo.

24 octobre : Malo-Jaroslawetz

Et l'on prit la mauvaise route...

28 novembre : La Bérézina

Une grande bataille, une belle victoire.



18 OCTOBRE

LA (MAUVAISE) SURPRISE DE WINKOWO

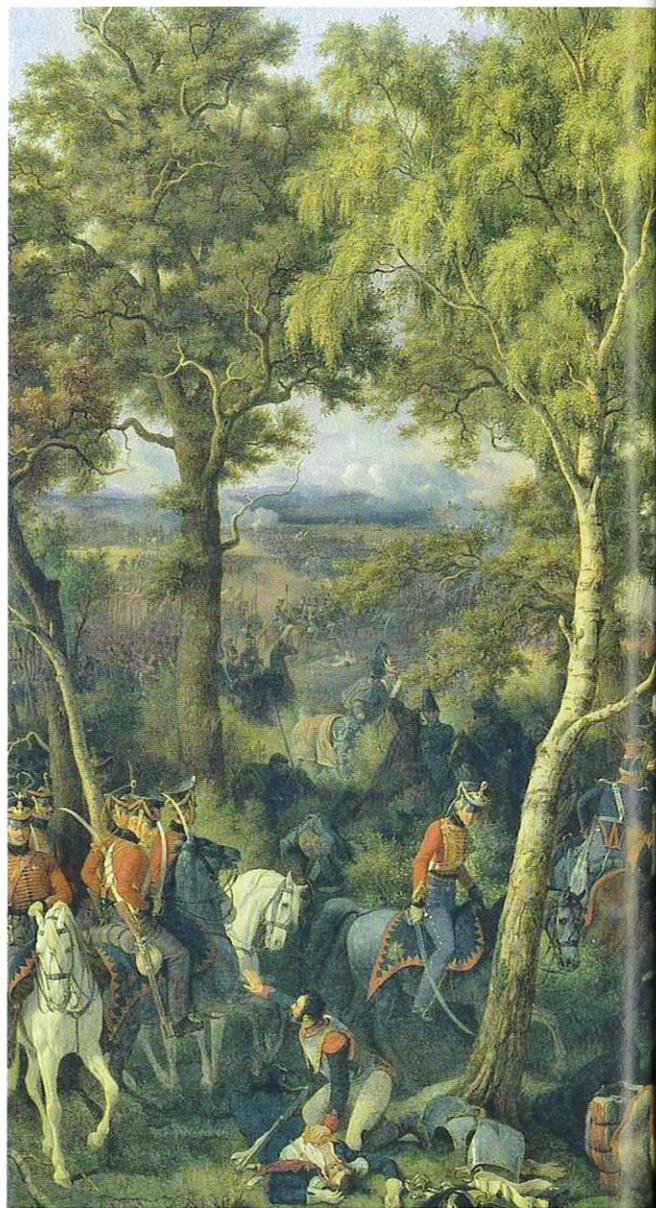
Mi-octobre 1812. Cela fait un mois que les Français – après la titanesque bataille de Borodino/La Moskowa du 7 septembre – sont entrés à Moscou. La capitale a été incendiée par les Russes dès le 15, le lendemain de l'entrée des Français. Napoléon a toujours un mince espoir de pouvoir signer une offre de paix avec Alexandre (qui est à Saint-Petersbourg). Pendant ce temps, la Grande Armée campe au milieu des ruines calcinées, survivant de pillages. Le 13 octobre est tombée la première neige, qui semble annoncer un rigoureux hiver russe... Mais que fait l'armée russe de Koutousov ? Et surtout où est-elle ?

Au lendemain de La Moskowa, Koutousov s'est établi au nord de Kalouga avec les 60 000 hommes qui lui restent. Là, à environ 100 km au sud-ouest de Moscou, il réorganise ses forces tout en se tenant à une distance prudente de Napoléon. Sa position stratégique est pertinente. Ainsi placé, il peut, en cas de retraite des Français, attaquer rapidement le flanc de la Grande Armée. D'ailleurs, il envoie régulièrement de petits détachements pour entretenir l'insécurité sur l'un des axes de repli possible : la grand-route Moscou-Smolensk. Napoléon a dépêché dès septembre son intrépide sinon réfléchi beau-frère, Murat, pour retrouver avec sa cavalerie la trace de Koutousov. Et le roi de Naples, secondé par le commandant de la cavalerie de la Garde, le maréchal Bessières, débusque assez vite les Russes. Le chef de leur arrière-garde, Miloradovitch, couvre la retraite de Koutousov sur Taroutino (90 km S.O. de Moscou),

La déconvenue de Moscou

Du 14 au 18 septembre les départs de feux se multiplient à Moscou, et finissent par ravager la ville, essentiellement construite en bois.

À un signal donné, le feu éclate dans mille endroits à la fois. C'est en vain que les Français tentent d'éteindre l'incendie. Les flammes ne faibliront que dans la soirée du 20 septembre. Le bilan est terrible : près de 7 000 maisons en bois et 4 000 maisons de pierres, les neuf dixièmes de la ville, sont en cendres. 20 000 malades ou blessés sont victimes de ce désastre. Sans abris, désordonnée, l'armée française va perdre en discipline et en cohésion.





Chasseur à cheval - Wojciech Kossak

bourgade protégée par la rivière Nara et donc facile à défendre. Murat, qui attend des ordres d'attaque francs de l'Empereur, s'arrête et observe l'ennemi. Mais à Moscou, Napoléon espère toujours une proposition de paix du tsar. Il envoie même un de ses proches, Lauriston, sonder Koutousov sur une paix, n'obtenant de lui que des propos lénifiants. Dans l'immédiat Murat et Koutousov conviennent d'une trêve provisoire...

Le 13 octobre, Napoléon, inquiet par la première neige, a convoqué ses maréchaux pour avoir leur avis : la majorité opte pour l'évacuation de Moscou. Mais l'Empereur qui attend des nouvelles de ses dernières propositions de paix portées au tsar, temporise encore. Mais pendant ce temps, les cosaques s'enhardissent : un détachement d'artillerie et 200 dragons de la Garde sont capturés ou tués ! Et sur le plan stratégique, ça ne s'arrange pas non plus : sur le flanc nord de la Grande Armée, Gouvion-Saint-Cyr après avoir vaillamment résisté (le 19) à Polotsk au Russe Wittgenstein a dû se replier, tandis que sur le flanc sud l'Autrichien Schwartzberg, pour l'heure allié des Français, doit reculer devant une armée russe supérieure en nombre. Bref, encore un peu et les Russes couperont la route de la Pologne aux Français. Il n'y a plus beaucoup de temps à perdre.... Justement les événements vont se précipiter... →

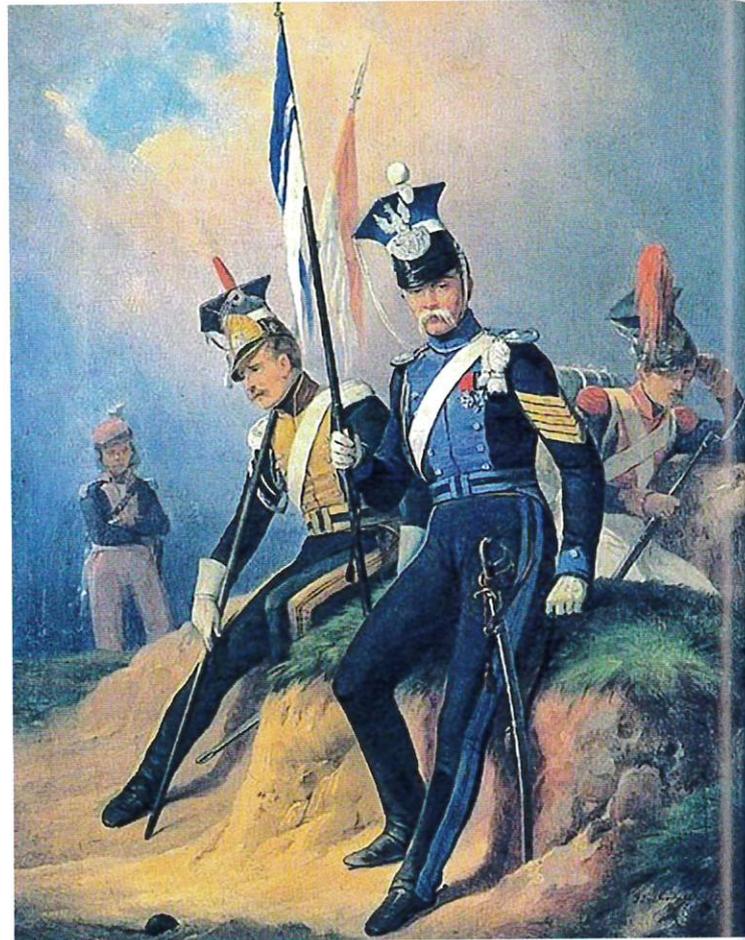
Le combat de Winkowo-Taroutino, 18 octobre, voit la cavalerie de Murat et Sébastiani surprise au bivouac par un retour offensif de Koutousov. La contre-charge de Murat et l'infanterie de Poniatowski rétablissent la situation, mais les pertes françaises sont sévères et surtout Napoléon comprend que les Russes ne désarment pas, ce qui le convainc d'évacuer Moscou sans tarder
par Peter von Hess.



⇒ La « pause café » fatale de Sébastiani

17 octobre : deux palefreniers affectés au service de Murat franchissent par mégarde la ligne de cessez-le-feu avec les Russes et sont capturés. Piqué au vif, le bouillant roi de Naples exige de Koutousov la libération immédiate de ses hommes, faute de quoi la trêve sera rompue.

Mais le 18 au matin, ce sont de 40 à 50 000 Russes qui attaquent les positions de Murat ! Les Français font globalement face au sud, sur 8 kilomètres de front. La division d'infanterie Claparède tient le centre de la position de Murat, à Winkowo, à une douzaine de km au nord de Taroutino. De part et d'autre du village sont deux divisions de cavalerie. En retrait, et à la droite du dispositif de Murat, à 2 km de Winkowo, campe le corps polonais – deux divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie – de Poniatowski. À l'autre extrémité, à 5 km environ à l'est de Winkowo, la 2^e division de cavalerie légère du général Sébastiani bivouaque à Teterinka. Le 1^{er} corps de cavalerie de Nansouty (cuirassiers et carabiniers de Saint-Germain et cavaliers légers de Bruyères) ainsi que la division d'infanterie Dufour sont un peu plus loin vers l'ouest, sans oublier la division de dragons de Latour-Maubourg. En tout, Murat dispose peut-être de 20 000 hommes - dont au moins la moitié de cavalerie - dispersés et absolument pas sur leurs gardes.



Lanciers de ligne du Grand-Duché de Varsovie. Ces cavaliers polonais, qui resteront fidèles à la France jusqu'en 1814, sont de tous les combats ou presque de la campagne de Russie, notamment Winkowo. Ce sont des cavaliers du 7^e lanciers qui fourniront une escorte à Napoléon quand celui-ci quittera la Grande Armée et la Russie, le 5 décembre.

toute l'artillerie et tous les bagages de Sébastiani. Et les cosaques de l'hetman Platov en profitent pour couper Murat la route de Moscou en s'emparant du défile de Sparkublia...

Murat se réveille... un peu tard !

À défaut d'être grand stratège et prévoyant, Murat est énergique. Réveillé par la canonnade, il saute sur son cheval, rallie la brigade lourde des carabiniers et des cuirassiers de Saint-Germain et charge bille en tête les escadrons russes. Qui sont balayés. Murat charge ensuite la colonne centrale russe, soit le 2^e Corps de Baggowout : la tête de la colonne russe est enfoncée, le reste se replie à l'abri d'une batterie. De son côté, Claparède, depuis Winkowo/Taroutino, libère, avec l'aide de

« Je suis resté quinze jours de trop à Moscou »
Napoléon cité par Caulaincourt dans ses Mémoires



Des cuirassiers surpris au bivouac par les cosaques.

C'est Bennigsen, le vaincu d'Eylau, qui dirige l'attaque russe. Après avoir franchi, le 17 à la nuit, la Nara, les trois colonnes d'attaque exécutent un mouvement tournant contre la gauche française mal gardée. La colonne russe de droite, formée de la cavalerie d'Orlov, attaque immédiatement (contre les ordres de Bennigsen) et tombe sur le bivouac de la cavalerie de Sébastiani, entre Teterinka et Dimitrovka : c'est la surprise puis la panique ! Les cavaliers français, qui faisaient le café, se débloquent. Pas tous : le général Dery, aide de camp de Murat, est tué à la tête d'une brigade de cavalerie en chargeant les escadrons russes. Mais Orlov rafle 1 500 prisonniers,



Murat dans sa légendaire pelisse verte de la campagne de Russie, avec sa non moins fameuse et extravagante toque. À Winkowo, le roi de Naples s'est laissé surprendre par Koutousov, puis a réparé son erreur avec sa fougue et son intrépidité habituelles.

dragons de Latour-Maubourg, la route de Moscou. Et à la droite française, les Polonais de Poniatowski repoussent les Russes d'Ostermann-Tolstoy : Baggowout, venu aider ce dernier, est tué.

Józef Poniatowski (1763-1813)

Il se rallie à Napoléon qui le nomme ministre de la Guerre du Grand-duché de Varsovie et généralissime des Polonais. Outre une réorganisation profonde de l'armée, Poniatowski participe aux guerres napoléoniennes : en 1809, il combat les Autrichiens. En juin 1812, il commande le 5^e corps polonais de la Grande Armée. Fort de trente-cinq-mille hommes, ce corps comprend trois divisions d'infanterie et une de cavalerie légère. Durant la campagne de 1812, il s'illustre à la Moskova et en secourant les troupes de Murat à la bataille de Winkowo. Il sera blessé au cours de la retraite de la Grande Armée.



L'attaque russe stoppée, il ne reste plus à Murat qu'à retraiter vers Moscou. La manœuvre d'encerclement des Russes a échoué, faute d'une meilleure coordination entre leurs trois colonnes, mais les Français ont eu chaud. Et des pertes conséquentes : outre les 1 500 hommes capturés au bivouac de Sébastiani, il y a peut-être 2 000 tués et blessés – parmi les morts le général Dery et le général polonais Fiszer. Les Français ne reconnaîtront « que » 2 800 morts, blessés et disparus ou prisonniers. 36 (ou 38) pièces d'artillerie ont en outre été perdues et – c'est particulièrement sensible à l'époque – le 1^{er} cuirassiers a perdu son étendard au bivouac de Teterinka. Et ces pertes concernent surtout la cavalerie, déjà décimée par la campagne et la bataille de La Moskowa. Les Russes reconnaissent 800 tués et blessés et 700 « disparus », d'autres sources parlent de 2 000 pertes – les généraux Baggowout et Muller ont été tués, et Bennigsen a été blessé.

Le succès des Russes est d'abord moral : ils ont montré qu'après la défaite de Borodino et la perte de Moscou, ils n'ont rien perdu de leur combativité. Mais aussi stratégique : le 18 au matin, alors qu'il passait des troupes en revue, Napoléon voit arriver au galop l'aide de camp de Murat, de Béranger, qui l'informe de la surprise de Winkowo/Taroutino. Cette fois, l'Empereur n'hésite plus et donne l'ordre d'évacuation de Moscou : la retraite de Russie a commencé à Winkowo... •

24 OCTOBRE MALO-JAROSLAWETZ ET L'ON PRIT LA MAUVAISE ROUTE...

Fin octobre, Napoléon ne s'est pas encore résolu à abandonner définitivement la ville sainte russe qui lui a coûté tant d'efforts. L'imprudance de Murat et l'audace de Koutousov vont décider pour lui.

Le premier objectif de l'armée, en cas de retraite, est la ville de Smolensk (370 km S.O. de Moscou), ravagée par les combats d'août et occupée par la division Baraguey d'Illiers. Mais Napoléon veut d'abord tenter d'écraser l'armée de Koutousov dans le secteur de Kalouga (100 km S.O. de Moscou). Si cet objectif n'est pas réalisé, alors on renoncera définitivement à Moscou et l'on retraitera sur Smolensk.

Et la ville changea 7 fois de mains...

Napoléon a encore avec lui quelque 100.000 hommes, 5 ou 600 canons, et des milliers de voitures chargées de vivres, de munitions... et de butin. Il y a aussi des milliers de civils, hommes et femmes, français ou non, qui ont

lié leur destin à celui de l'armée. Encore a-t-on laissé pas mal de blessés intransportables dans un hôpital de Moscou. C'est donc une colonne interminable, et très lente, qui avance en direction de Kalouga. En chemin, Napoléon a mûrement réfléchi : tenter une bataille, dans la situation géographique où il se trouve, avec une armée réduite en effectifs et en cohésion, c'est un coup de poker. Et les milliers de blessés qu'elle occasionnera seront fatalement intransportables. Alors il décide de renoncer à Moscou, de feinter Koutousov pour passer sans trop de casse. Ney doit « amuser » les Russes avec son arrière-garde. Et à l'avant-garde, le 4^e corps d'armée d'Eugène de Beauharnais, beau-fils de l'Empereur et vice-roi d'Italie, doit occuper la bourgade de Malo-Jaroslawetz (40 km N. de Kalouga, 130 km S.O. de Moscou).



sur la rivière Loucha, pour garantir le passage : la ville se trouve à la fourche de deux routes filant vers le sud-ouest : on va prendre celle plus au nord, quand Koutousov attend sur celle du sud, la route de Kalouga... Le 4^{ème} corps compte une division française (Delzons), une italienne (Pino), plus la garde royale italienne à pied et à cheval et une brigade de cavalerie légère française, soit 27 000 hommes ce 24 octobre.

Koutousov n'est pas dupe

Eugène, avec la division Delzons, est à Malo-Jaroslawetz le 23 au soir. Tout se déroule bien. Hélas, Koutousov a été averti par des partisans de la manœuvre française. Il envoie aussitôt, dans la nuit du 23 au 24, le corps de Doktorov - 32,000 hommes (et 350 canons) -, vers Malo-Jaroslawetz. Doktorov arrive en vue de la ville à l'aube du 24. Celle-ci est située pour l'essentiel sur des hauteurs surplombant la rive droite (sud) de la Loucha. Doktorov attaque, vers 5 heures du matin, les deux pauvres bataillons de Delzons qui occupent la ville (le reste de la division campe sur l'autre rive). Bien sûr les Russes submergent les Français. Delzons contre-attaque à la tête de ses hommes, franchit le pont sur la Loucha, part à l'assaut des hauteurs pour reprendre Malo-Jaroslawetz, est repoussé, repart à l'assaut... et tombe

bientôt, une balle en plein front ; son frère, membre de son état-major, qui veut le relever est tué à son tour : la bataille de Malo-Jaroslawetz, une des plus sanglantes de la retraite de Russie, a commencé...

La division Delzons, désormais commandée par Guillemot, accablée par l'artillerie russe, réussit à reprendre le cimetière et l'église mais pas les hauteurs. Dans la ville, elle résiste farouchement aux assauts de Doktorov. La pression est forte et, pendant la journée, Malo-Jaroslawetz va être conquise par les Russes... six

fois ! À chaque fois, ils déboulent des hauteurs pour être repoussés ensuite par les Français et les Italiens. Pendant tout ce temps, comme des rocs dans le flot montant russe, une poignée de fantassins résistera dans l'église et les quelques maisons voisines. Eugène de Beauharnais se lance enfin au secours de Guillemot et engage la division Boussier, la division italienne Pino et les chasseurs de la garde royale italienne. Quand on parle d'une division, qui sous l'Empire pouvait regrouper autour de 10 000 hommes, on ne doit surtout pas perdre de vue qu'à ce stade de la campagne de Russie, les effectifs de départ, du fait du feu, de la maladie ou de la désertion, ont baissé d'un tiers voire de moitié selon les ⇒

La bataille de Krasnoïe, livrée du 15 au 18 novembre, est une des quatre ou cinq batailles très disputées - et, dans ce cas, indécise - qui jalonnent la retraite de la Grande Armée.

par Peter von Hess



⇒ unités... Toujours est-il qu'avec ces renforts, les Français – ou doit-on dire les « Européens » ? - reprennent la ville. Construite principalement en bois, celle-ci est la proie des flammes. Au terme d'un affrontement épique et sanglant, les combats s'achèvent vers 21 heures. L'intervention de deux autres divisions – Compans et Gérard - du corps de Davout, appelées en urgence par Napoléon ne sera pas nécessaire (elles sont arrivées seulement à la nuit tombée).

Napoléon face au péril des cosaques

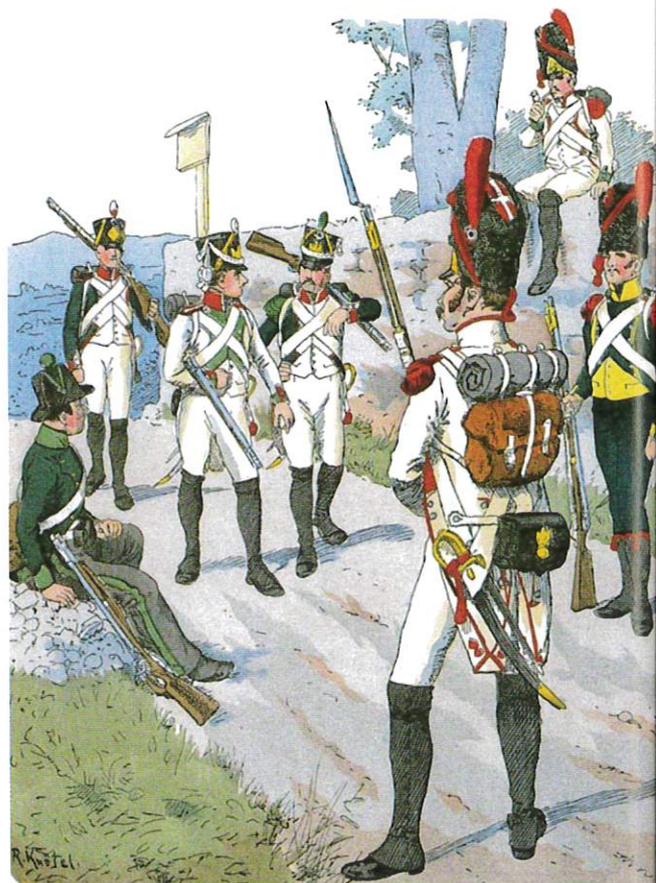
La bataille de Malo-Jaroslawetz a duré 16 heures, et ça n'a pas été une petite affaire : on estime les pertes de la Grande Armée à 4000 tués et blessés français et italiens, dont 8 généraux, d'autres estimations disent 6000 tués et blessés. Les Russes déploreraient 6000 hommes hors de combat – 8000 selon d'autres sources. Eugène a remporté un succès tactique (et glorieux). Mais stratégiquement, Koutousov, chassé de Malo-Jaroslawetz, barre la route de Kalouga aux Français dont il a éventé la ruse. Il s'est retiré une lieue – 4 km – en arrière sur une position bien retranchée. Napoléon doit prendre une décision et c'est une tempête sous un crâne impérial. À son fidèle diplomate Caulaincourt il confie : « *Cela devient grave, je bats toujours les Russes, mais cela ne termine rien !* » Puis, à l'aube du 25 octobre, il décide une reconnaissance personnelle, avec Caulaincourt et trois pelotons de chasseurs à cheval de sa Garde. Il s'apprête à franchir la Loucha quand surgit un flot de 4 à 5000 cosaques. Rapp, héros des charges d'Austerlitz, a beau prévenir Napoléon, il est déjà trop tard : l'Empereur tire l'épée, prêt à vendre chèrement sa peau.... Heureusement qu'arrive au triple galop ce qui reste des dragons de la Garde, emmenés par le maréchal Bessières : les cosaques s'enfuient sans demander leur reste, ni garder leur butin.

Choix fatal...

Mais cet incident, après la terrible bataille du 24, va avoir une conséquence stratégique dramatique. Napoléon est conscient que les Russes sont décidément en force.

La bataille de Malo-Jaroslawetz, vue du côté russe.

L'église à droite sera conservée pendant toute la bataille par les fantassins français de la division Delzons assaillis par les forces supérieures de Doctorov qui s'emparent six fois consécutives de Malo. par Peter von Hess



Infanterie de ligne et de la garde du royaume d'Italie (en tenue d'été) : les chasseurs de la garde et la division italienne Pino volent au secours de la division française Delzons puis Guillemot, et repoussent définitivement les Russes de la ville.

La Grande Armée ne peut plus se risquer d'autres batailles de ce genre. Loin de ses bases polonaises ou allemandes, son armée ne cesse de s'affaiblir, la plupart des blessés ne pouvant être emmenés, ce qui a des conséquences dramatiques sur le moral des survivants. Dans le même temps, les Russes, q





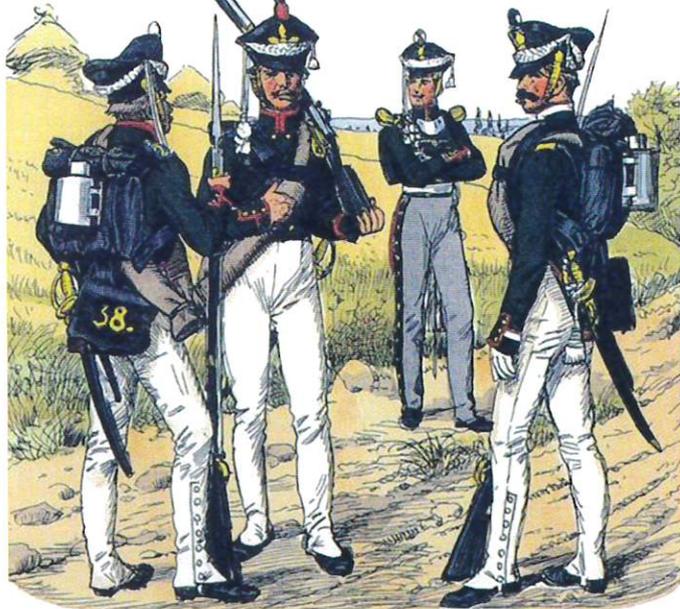
combattent à domicile, et qui viennent de conclure un armistice avec les Turcs qui les occupaient au sud de l'empire, ne cessent de se renforcer d'unités nouvelles, et de myriades de partisans.

À 22 heures, Napoléon ouvre une réunion de crise avec ses maréchaux et Eugène dans une maison du village de Gorodnia : sont présents Berthier, l'efficace chef d'état-major de la grande Armée, Murat maréchal-roi et grand-duc, Davout, un des tacticiens les plus doués, l'élégant Bessières, grand-maître de la cavalerie de la Garde. Napoléon leur expose l'alternative suivante : soit on risque une nouvelle bataille pour faire sauter le bouchon russe de Kalouga et continuer vers l'Ouest. L'avantage de ce choix consiste à utiliser pour le retour une route non empruntée à l'aller et donc susceptible de

Infanterie russe 1812 en tenue d'été.

À l'arrière-plan un officier en pantalon de treillis gris, avec le hausse-col sur la poitrine.

Par Richard Knötel



Après Malo-Jaroslawetz le 24 octobre, Napoléon décide de retraiter par la route de l'aller, plus courte mais dévastée par les armées. Le 28, la Grande Armée traverse le champ de bataille de Borodino-La Moskowa, où nombre des 20 à 30,000 cadavres du 7 septembre ne sont toujours pas enterrés, et où 2,000 blessés ont survécu dans les conditions qu'on imagine.
par Faber du Faur.

nourrir les dizaines de milliers d'hommes que compte encore la Grande Armée. Soit on reprend, à environ 60 kilomètres plus au nord, la route de l'été. Elle est plus courte mais elle a été complètement dévastée par la retraite des Russes lors de la marche des français de la Grande Armée vers Moscou.

Chacun donne son avis, Murat et Davout s'opposent bruyamment. Ce dernier propose un troisième itinéraire, soit la branche nord de la fourche de Malo-Jaroslawetz, entre la route de Kalouga au sud, et la grand-route de Smolensk au nord. Les autres sont tous partisans de la route la plus courte, celle de l'aller, la route de Smolensk. Napoléon lui penche pour la bataille décisive vers Kalouga, qui ouvrirait la route du Sud avec ses possibilités de ravitaillement. Finalement il congédie tout le monde, réservant sa décision à plus tard. Le lendemain 26 octobre, la situation évolue. En effet, on croit observer un recul russe. L'armée de Koutousov a été éprouvée par l'affrontement du 24. De nature prudente, le général a décidé de retraiter. Mais ça, Napoléon ne le sait pas. Dans le même temps, la cavalerie polonaise de Poniatowski a exploré la route intermédiaire préconisée par Davout, et s'est heurtée à un fort parti adverse.

Alors, ce 26 octobre, à Malo-Jaroslawetz, Napoléon, de guerre lasse, et insuffisamment renseigné sur les intentions de Koutousov, décide de rentrer par la route de l'aller, plus courte, qui conduit, via Smolensk, jusqu'à Vilnius en Lithuanie, à quelque 700 kilomètres de Malo-Jaroslawetz. Ce 26, le gros de la Grande Armée, Garde en tête, tournant le dos aux Russes, s'ébranle depuis le secteur Borowsk/Malo-Jaroslawetz, en direction du Nord et de Mojaïsk. Et de l'enfer blanc... •

Par Jacques Decker

LA BÉRÉZINA

24-29 NOVEMBRE

LA GRANDE ARMÉE

ÉCHAPPE À L'ENCERCLEMENT !

C'est dans les derniers jours d'octobre, à partir de l'arrivée de l'armée sur la grand-route Moscou/Smolensk, que commence vraiment la fameuse « retraite de Russie ». Le 28, les Français retraversent le champ de bataille de Borodino où, depuis le 7 septembre, 20 à 25 000 cadavres – et des milliers de carcasses de chevaux – sont toujours sans sépulture et où souffrent encore 2 000 blessés non évacués faute de voitures.

La longue route devient un calvaire, quand, dans la nuit du 5 au 6 novembre, le thermomètre descend à -12°. Il ira bientôt jusqu'à -30 ! Le froid et surtout la faim vont affaiblir les hommes, dissoudre la discipline et la combativité dans un chacun pour soi animal.

15 kilomètres et 1 000 morts par jour...

L'obsession de la nourriture pousse les hommes à s'aventurer dans la campagne russe, au péril des cosaques et des paysans-partisans. Et puis l'armée régulière russe n'est pas loin : Koutousov « accompagne » la Grande Armée en un itinéraire parallèle, au sud de la route de Smolensk. Et frappe par surprise : le 3 novembre à Viazma (150 km E. de Smolensk) il tente de couper la colonne française en deux. Mais Ney est venu au secours d'Eugène et de Davout, les Russes sont battus au prix de 4,000 tués ou blessés (et 3,000 prisonniers) la plupart des blessés étant désormais condamnés – les Russes n'ont que 1,800 pertes. Ney assure désormais l'arrière-garde et va entrer dans la légende...

Peu après Viazma, on atteint enfin Smolensk, qui n'a plus rien à offrir, en gîte et en vivres, à l'armée. Celle-ci compte encore, à ce stade, 40, 000 hommes organisés sur les 100,000 qui ont quitté Moscou 15 jours

Le général Jean-Baptiste Éblé (1758-1812)

Entré dans la légende napoléonienne entre les 25 et 29 novembre 1812 avec ses 400 pontonniers néerlandais. Ayant littéralement « mouillé sa chemise » à la Bérézina, il ne survivra qu'un mois à son exploit.



L'artillerie résiduelle de la Grande Armée passe tant bien que mal sur un des deux ponts de Studianka par van Papendrecht.

plus tôt : 15,000 ont succombé aux combats, au froid et surtout à la faim, et les 40 ou 50,000 autres ne constituent plus qu'un troupeau désorganisé et souvent sans armes qui suit vaille que vaille les corps encore constitués. Et tous poursuivent leur marche désespérée vers l'Occident...

Du 16 au 19 novembre, ce sont des combats acharnés qui se livrent à Krasnoïé (40 km S.O. de Smolensk) dont la garde impériale déloge les Russes tandis que le vice-roi Eugène et ses 6,000 hommes parviennent à passer à travers 20,000 ennemis, et que Napoléon parvient à tendre la main à son arrière-garde (Ney et Davout) menacée d'être coupée : Ney enfonce trois fois le barrage russe sans pouvoir atteindre Krasnoïé. Celui-ci refuse de se rendre, puis réussit finalement

à tromper l'ennemi par une audacieuse manœuvre de nuit. À Krasnoïe le seul corps d'Eugène perd 2 000 hommes sur les 6 000 qui lui restaient; et dans la Garde impériale – encore forte de 7 000 combattants –, le 3^e régiment de grenadiers « hollandais » perd le 17 novembre 269 hommes sur un effectif résiduel de 305 !

Ce même 17 novembre, est formé le fameux « escadron sacré » regroupant tous les officiers de cavalerie encore montés, qui devront protéger l'Empereur des cosaques.

Un lancier rouge de la Garde se fraye un chemin avec sa compagne d'infortune, au milieu des glaces et des fuyards de la Bérézina.

Peinture de Jules Rigo.

Cette retraite de Russie tourne à l'annihilation, à un rythme de plusieurs centaines d'hommes – et de 15 ou 20 kilomètres – par jour... Gouvion-Saint-Cyr, Oudinot et Victor n'ont pu, malgré leur combativité à Polotsk (250 km N.O. de Smolensk) le 19 octobre, empêcher Wittgenstein et ses 40 à 50 000 hommes de se rapprocher de l'axe de retraite de la Grande Armée par le nord.

Qui est également menacé par le sud par la progression des 30 000 soldats de l'amiral Tchitchakov qui repoussent l'Autrichien Schwarzenberg et le Français Reynier, qui couvrent la droite de la Grande Armée, vers la rivière Bug, c'est-à-dire vers l'Ouest et la Pologne : fin novembre, →



⇒ il y a à nouveau, très clairement, un risque évident que la route du salut soit coupée pour Napoléon et ses hommes. À l'ouest le ciel se couvre aussi.

Le gué du Salut

Nous sommes maintenant le 20 novembre, Napoléon et la Garde quittent Orcha (60 km O. de Krasnoïe, sur le fleuve Dniepr) laissant derrière eux blessés et malades, et aussi Ney et Davout. Objectif Borissov, assez grande ville à peu près à mi-chemin d'Orcha et de Vilnius, objectif suprême des débris de la Grande Armée. Mais Napoléon a appris, le 18 ou le 19, que Tchitchakov est déjà à Minsk (250 km O. d'Orcha) : cette fois la route de Vilnius est très menacée ! Il a ordonné aussitôt à Oudinot de se porter en toute hâte sur la Bérézina, affluent du Dniepr qui coule du nord au sud à une centaine de kilomètres à l'ouest d'Orcha ; son collègue Victor devra essayer de masquer ce mouvement à Wittgenstein...

Chaque jour qui passe aggrave le processus de désagrégation : même les grognards de la Garde se sont laissés surprendre par un raid de cosaques, et Napoléon a dû leur tenir un discours re-mobilisateur ! Alors qu'on approche de Borissov et de la Bérézina, il n'y a plus au maximum que 30 000 hommes - dont 6 à 7 000 de la Garde - qui soient encore des soldats - compte non tenu de l'arrière garde de Ney, des contingents franco-prussien et franco-autrichien situé sur les flancs nord et sud de l'armée principale. 30 000 hommes et 3 ou 4 dizaines de milliers de trainards désorganisés et démoralisés, poursuivis par Koutousov, et peut-être bientôt devancés à Borissov et sur la rive droite de la Bérézina par Tchitchakov et Wittgenstein, soit peut-être 150 000 hommes au total ! Tout de même, une bonne nouvelle : Ney et les restes du 3^e Corps - 1 200 hommes ! - ont réussi à rejoindre Napoléon avant qu'on fasse sauter les ponts sur le Dniepr. Ce retour inespéré remonte ponctuellement le moral de l'armée. Elle en a bien besoin.

Mais voilà qu'on apprend que Tchitchakov a chassé, non sans mal, les 4 000 Polonais de Dombrowski de Borissov. Cette fois l'encerclement-écrasement semble inévitable. Napoléon réagit vite : tous les chevaux disponibles sont affectés à l'artillerie de la Garde. Et ordre est donné à Oudinot et Dombrowski de reprendre coûte que coûte Borissov à Tchitchakov : 8 à 9 000 franco-polonais épuisés contre 30 000 Russes. Cela semble impossible mais Oudinot réussit ! Venu du nord il balaye d'abord le corps de Pahlen, surprend Tchitchakov qui se reposait à Borissov, le chasse de la ville, bâtie sur la rive droite de la Bérézina. Mais les Russes ont eu le temps de faire sauter le pont de Borissov, et la rivière n'est pas assez gelée pour permettre un passage. Voilà la « Grande » Armée bloquée sur la rive gauche...

Non ! Des paysans ont indiqué aux lanciers polonais un gué à Studianka, à une douzaine de kilomètres en amont (au nord) de Borissov. Mais il faut quand même un ou deux ponts pour faire passer rapidement le reste de l'Armée et de ses convois. Or Napoléon vient de faire brûler les ponts mobiles de l'armée afin de récupérer les attelages pour son artillerie. Et on apprend l'arrivée de Victor sur la rive gauche, suivi de près par Wittgenstein : il faut vraiment se dépêcher de passer. « Notre position est inouïe. Si Napoléon se tire d'affaire aujourd'hui, il faut qu'il ait le diable au corps » confie Ney à Rapp. À Éblé et ses pontonniers de jouer, et d'entrer dans la légende napoléonienne...

La ruse de Napoléon et le dévouement d'Éblé

25 novembre. Napoléon envoie le général du génie Éblé et son second Chasseloup-Laubat, sorte de Vauban napoléonien, à Studianka avec 400 pontonniers et soldats du génie, et le matériel nécessaire à la construction d'un pont - les forges notamment - qu'on a quand même conservé. Et Victor est chargé de feinter les Russes en se portant vers Borissov avec un bataillon, de façon à leur

Une vision dramatique - et russe - du passage de la Bérézina

Des soldats tentent de résister aux cavaliers russes - dont, au premier plan, avec sa lance et son bonnet pointu, un irrégulier bashkir. En réalité, seuls les trainards et les désorganisés ont été surpris par les Russes sur la berge, les dernières unités constituées - du 9^e Corps de Victor - présentes sur la rive gauche ayant pu passer le pont le 28 au soir avant que l'ennemi puisse border la rivière.

Par Peter von Hess.





Les pontonniers hollandais de la Bérézina qui sauvèrent par leur dévouement toute une armée : travaillant entre le 25 et le 28 novembre dans l'eau et la nuit glacées, ils périront à la tâche pour la plupart.

faire croire que Napoléon a décidé de passer la rivière au sud de cette ville, où se trouvent deux autres gués. Pendant ce temps, Oudinot se portera sur Studianka pour préparer le passage. La ruse réussit : le bataillon de Victor est suivi par plusieurs milliers de traînards, ce qui fait croire aux Russes que toute l'armée française se porte sur Borissov.

Le lendemain (26 novembre), Napoléon est arrivé à Studianka avec les 3,500 fantassins et les 3,000 cavaliers – dont la moitié de démontés – qui lui restent de sa Garde. À Studianka, la Bérézina fait moins de 100 mètres de large – contre presque 500 à Borissov -, mais est assez encaissée entre ses rives ; la rive droite est plus escarpée, et boisée ; le débit est assez rapide et la rivière charrie des plaques de glace assez grosses pour gêner le travail des pontonniers. Ceux-ci, en majorité hollandais, sont plongés des heures durant jusqu'aux épaules dans l'eau glacée pour construire deux ponts de chevalets (alors qu'ils ont subi, comme tous les autres, les privations d'un mois de retraite effroyable !). Éblé lui-même s'est « jeté à l'eau ». Les soldats d'Oudinot mettent le hameau de Studianka en pièces pour fournir Éblé et ses hommes en bois. Tandis que les 40 derniers canons de la Garde sont mis en batterie sur la rive gauche, 50 chasseurs à cheval de la brigade Corbineau, chacun avec un fantassin en croupe, franchissent la rivière au gué et sécurisent les abords de la rive droite, chassant quelques cosaques. Car, grâce à la ruse de Napoléon, Tchitchakov a rappelé toutes ses troupes au sud de Borissov ! Vite, les Polonais de Dombrowski traversent en radeau pour consolider la tête de pont.

Le premier pont est achevé en début d'après-midi

Aussitôt le corps d'Oudinot, les cuirassiers de Doumerc l'empruntent, mais la traversée est lente à cause de son



Une vision presque cinématographique du passage de la Bérézina sur les deux ponts.

Due au talent du dessinateur et peintre Victor Adam (1801-1866), un des grands illustrateurs de l'aventure impériale.

étroitesse et de sa fragilité – il se brisera d'ailleurs à plusieurs reprises pendant la nuit. Le deuxième pont, prêt vers 16 heures, est réservé à l'artillerie de la garde et aux dernières batteries et voitures du reste de l'armée. Napoléon, vêtu d'un manteau vert galonné d'or et coiffé d'une casquette « coordonnée » fourrée à la russe, est omniprésent, veillant à tout, encourageant et pressant le mouvement. Car l'ennemi ne va pas tarder à comprendre qu'il a été berné... Effectivement, le 27 novembre, le général russe Tchaplitz, qui suivait l'armée fantôme d'Oudinot à Borissov, a compris, et Oudinot remonte vers Studianka, avec bientôt les 30,000 hommes de Tchitchakov à sa poursuite. Ce même jour, Napoléon et ce qui reste des corps d'Eugène de Beauharnais et de Davout passent à leur tour sur les ponts d'Éblé. Davout reconnaît ensuite la modeste route de Zembin (15 km O. de Studianka) serpentant entre les marécages qui sera l'axe de retraite de l'armée.

Dans la nuit du 27 au 28, on apprend que l'avant-garde de Koutousov a atteint à son tour Borissov, et que celle de Wittgenstein arrive, venant du nord, aux abords Studianka-rive gauche. Il va falloir se battre... •

Par Pierre Robin

ET LA BÉRÉZINA NE FUT PAS UNE BÉRÉZINA...

UNE GRANDE BATAILLE, UNE BELLE VICTOIRE !

À l'aube de ce 28 novembre, la situation est loin d'être stabilisée.

L'essentiel des forces de la Grande Armée a réussi à passer sur la rive droite de la rivière Bérézina et tient la route de Vilnius.

Mais ces unités au potentiel combattant affaibli sont menacées par l'armée de Tchitchakov qui progresse en venant du sud.

Face aux Russes : Oudinot (2^e Corps), Ney (5^e et 6^e Corps) et Mortier (Jeune Garde) essaient de coordonner leurs maigres moyens. Au total, cette force hétéroclite rassemble vraisemblablement 15,000 fantassins et cavaliers. Il y a aussi, en réserve « ultime » sur la route de Zembin, 8 à 9 000 hommes, ce qu'il reste encore des corps de Davout, d'Eugène et de Junot, et environ peut-être 5,000 de la Garde. Sur la rive gauche, face à Koutousov progressant selon un axe sud et est et Wittgenstein venu du nord, il y a Victor et le 9^e Corps en arrière-garde, 10,000 hommes, ainsi qu'une masse de 40,000(?) soldats et civils désorganisés et démoralisés.

L'infanterie française du maréchal Oudinot résiste aux forces très supérieures de l'amiral Tchitchakov dans le secteur forestier de Bolchoi-Stakhov, sur la rive droite de la Bérézina.

Napoléon renforce le 9^e Corps de Victor en lui envoyant la division allemande Daendels (2,000 hommes ?). Il y a encore plus en arrière, on ne sait où exactement, la « division » Partouneaux, qu'on ne peut plus attendre. Les Russes sont eux au moins 100,000, répartis sur les deux rives...

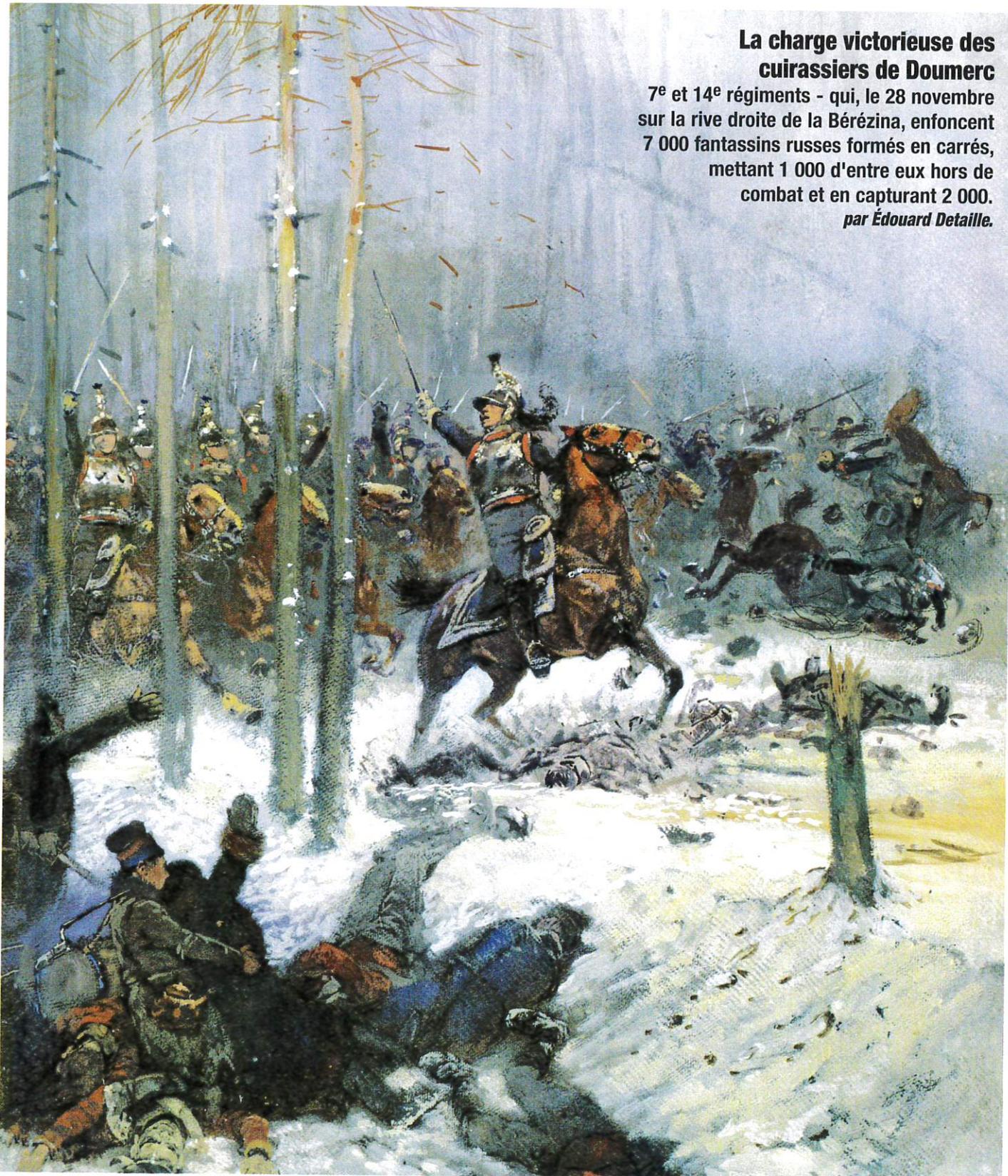
7 heures : les canons tonnent !

Les Russes passent à l'attaque de tous les côtés. Sur la rive droite, les fantassins des deux camps se disputent les bois de Brill. Les généraux russes Tschaplitz et Pahlen sont repoussés. Oudinot, blessé, est remplacé par Ney, habitué aux situations désespérées. L'énergie du désespoir fait des prodiges. Une nouvelle attaque en force de Tchitchakov contre les bois de Brill est brisée par les 2^e, 5^e et 6^e Corps et la division Claparède. À la droite de la ligne française, les débris de la division



La charge victorieuse des cuirassiers de Doumerc

7^e et 14^e régiments - qui, le 28 novembre sur la rive droite de la Bérézina, enfoncent 7 000 fantassins russes formés en carrés, mettant 1 000 d'entre eux hors de combat et en capturant 2 000.
par Édouard Detaille.



de cuirassiers du général Doumerc (3 régiments) jaillissent alors des bois et chargent sous la neige les fantassins de Tchitchakov. Certainement au trot, vu la neige et l'épuisement des dernières montures. N'empêche que les 7^e et 14^e cuirassiers - qui doivent à peine avoir l'effectif d'un régiment, soit 500 sabres - abordent une colonne de 7,000 fantassins. Qui se forment en un énorme carré. Mais les cuirassiers arrivent à faire la brèche dans la formation des Russes qui, soudain, s'enfuient, poursuivis par les cavaliers : un millier d'entre eux sont tués ou blessés, 2,000 capturés, voilà le résultat proprement incroyable d'une des actions les plus désespérées de la cavalerie napoléonienne...

Pendant ce temps la Garde protège la route de Vilnius et du... salut (!) par où filent les corps très diminués de Davout, d'Eugène, avec la cavalerie de Caulaincourt et l'artillerie résiduelle. Sur la rive gauche, Victor et ses 12,000 hommes résistent à un contre quatre devant Studianka. On voit soudain arriver 300 soldats : tout ce qui reste de la division Partouneaux qui s'est battue plusieurs heures contre les masses - 40,000 hommes - de Wittgenstein, avant que son chef ne capitule avec 400 hommes valides sur un effectif de 4,000. Wittgenstein menace, depuis Borissov, la droite de Victor, appuyée à la Bérézina. Victor réussit à arrêter les Russes, avec l'aide de l'artillerie qui lui reste, mais aussi de celle passée →

⇒ sur la rive gauche. Mais la cavalerie de Wittgenstein tente ensuite de tourner la gauche de Victor. Sur la rive droite, la cavalerie – en l'occurrence 800 Allemands de la Confédération du Rhin – va sauver la situation. À sa tête, l'archétype du hussard français, le querelleur et intrépide Fournier-Sarlovèze. Sa personnalité épique a inspiré à Joseph Conrad le personnage de Féraud dans sa nouvelle « Les Duellistes », qui sera ensuite adaptée à l'écran par Ridley Scott. Les hussards badois et les cheveu-légers hessois chargent un premier carré russe, le disloquent faisant 500 prisonniers, puis attaquent les cuirassiers russes qui s'avancent et les repoussent. Ils forcent aussi, avec l'appui des fantassins du 9^e Corps, les batteries russes qui pilonnaient les ponts, à se replier. Toute la journée, c'est-à-dire jusqu'à 17 heures, Fournier, malgré une blessure, et ses cavaliers allemands vont charger sept fois, contribuant puissamment à arrêter Wittgenstein. Ils ne seront plus que 200 lorsqu'ils passeront à leur tour sur la rive droite...

Heureusement, Victor se replie en bon ordre

Quand donc la nuit tombe, dès 17 heures, Victor effectue dans l'ordre le repli de ses unités et leur traversée de la Bérézina. C'est en revanche dans une confusion épouvantable que des milliers de traînards, soldats et civils tentent alors, après s'être tenus à l'écart de tout combat depuis trois jours, d'emprunter le pont principal. Le 9^e Corps doit se frayer un chemin au milieu de cette horde paniquée, sous les boulets et obus russes. Beaucoup de fuyards tombent dans l'eau glacée, d'autant que par endroits le fragile pont cède sous le poids et le débit humain. Et il y a encore des pontonniers survivants pour réparer l'ouvrage ! Éblé, qui mourra d'épuisement le 31 décembre à Königsberg, repousse au maximum

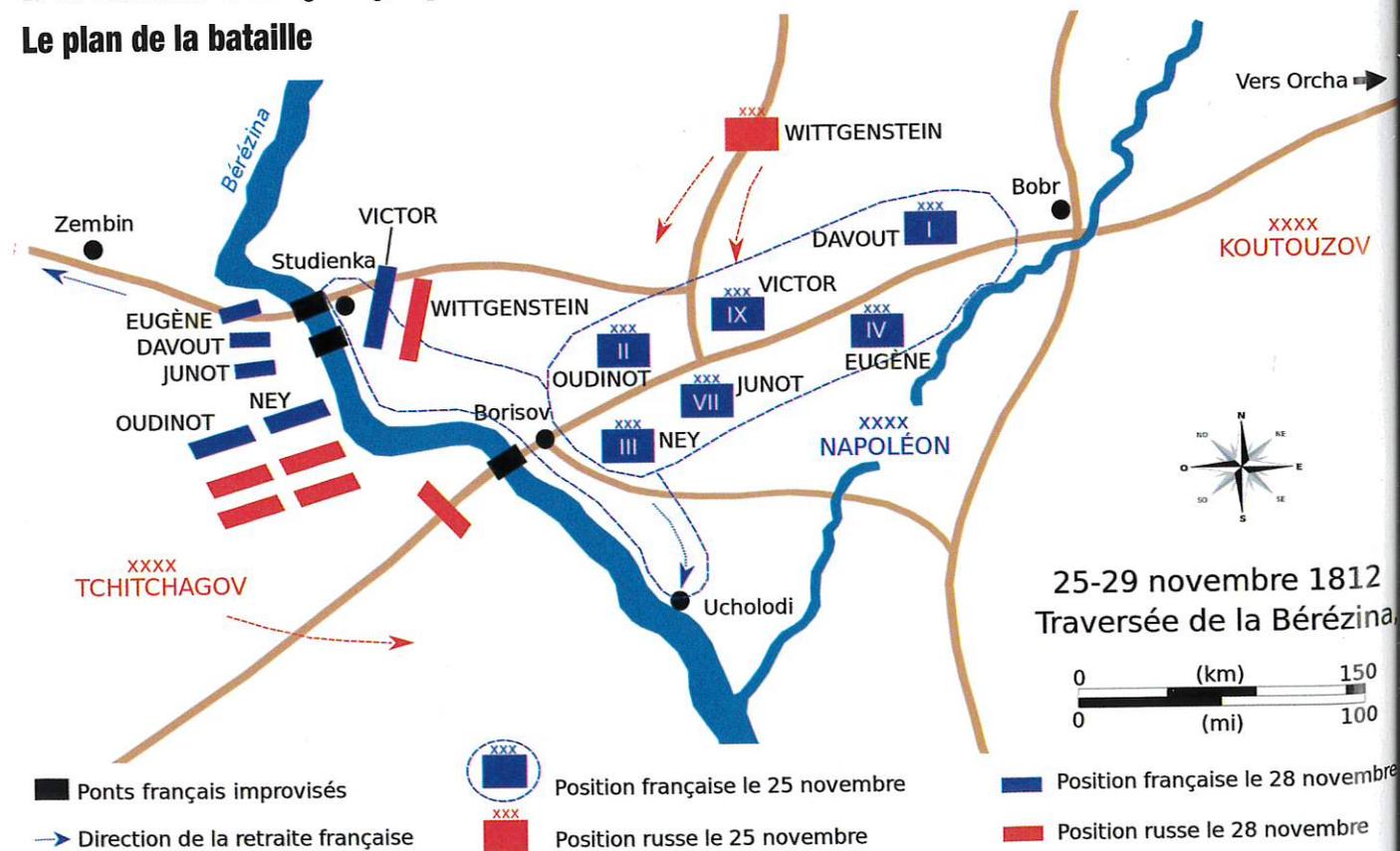


Cosaques réguliers

Enrégimentés sur des bases claniques et dans le cadre de la cavalerie régulière russe, les cosaques du Don, d'Ukraine, du Boug ou de l'Oural se reconnaissent par leur tenue bleu sombre – à la différence des cosaques de la Garde en dolman et manteau écarlates. Au second plan on distingue, en marron, des cosaques irréguliers. Réguliers ou non, les cosaques seront des acteurs tactiques – et psychologiques – importants de la retraite de Russie.

par Richard Knötel.

Le plan de la bataille





Rive droite de la Bérézina, 27 novembre
Des troupes – en l'occurrence les Bavarois du 6^e Corps – délogent de leur bivouac des soldats débandés.
par Faber du Faur.

la destruction de son ouvrage, avant de se résoudre à l'incendier à 9 heures le 29 novembre. Il reste des milliers d'hommes sur la rive gauche, voués à la mort et à la capture : c'est le sort et le comportement de cette masse désorganisée qui a entretenu la légende noire de la Bérézina, devenue synonyme de désastre. Et les 400 pontonniers d'Éblé sont, eux, devenus synonymes d'héroïsme et de dévouement : seul leur chef, le capitaine Benthien, un sous-officier et six hommes du rang auront survécu !

Le passage et la bataille de la Bérézina : une grande victoire

Il est important de casser cette légende noire. La Bérézina est une victoire à la fois tactique et stratégique, et une des plus héroïques des riches annales de l'Empire ! Pendant près de dix heures, dans le froid et la neige, les Français

et leurs alliés ont lutté, malgré l'épuisement d'un mois de retraite effroyable, à un contre dix, enfonçant l'ennemi sur la rive droite, le repoussant sur la rive gauche : sans compter les 3 000 tués et blessés – et quelques centaines de prisonniers – de l'infortunée division Partouneaux, la Grande Armée a perdu 2 000 tués dont trois généraux. Et environ 10 000 prisonniers, pour l'essentiel des traînardes de la rive droite. Mais les Russes déplorent 10 000 tués et blessés, et 3 000 autres capturés sur la rive droite.

Épilogue : Ney seul contre tous !

29 novembre. C'est une force encore organisée – et épuisée – de peut-être 20 ou 25 000 hommes – avec quelques milliers de captifs russes – qui chemine avec Napoléon sur la route de Vilnius, suivie des milliers de traînardes qui ont pu passer la Bérézina. Ney a repris son rôle à ⇒

Parmi les « Vingt nations » entraînées par Napoléon en Russie, la Hollande rattachée à l'Empire français en 1811. À la Bérézina, le 124^e régiment va symboliser le sacrifice des Hollandais : les 100 rescapés du régiment (division Verdier) vont se battre sans relâche toute la journée, finissant au soir du 28 avec.. 18 hommes encore valides.



Automne 1812 : la retraite de Russie

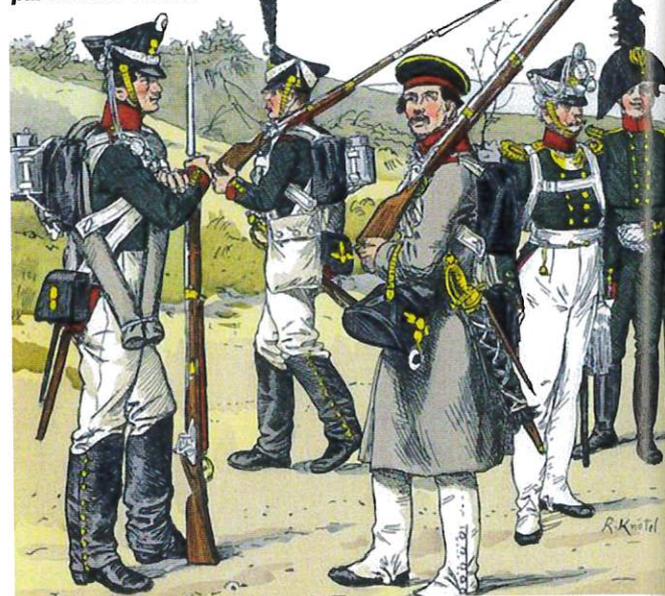
⇒ l'arrière-garde, rassemblant les rescapés d'Oudinot, avec qui il fait le coup de feu contre les cosaques. Et même livre encore, le 4 décembre à Malodeczno, entre Minsk et Vilnius, une véritable bataille – victorieuse – avec 600 hommes contre des milliers de Russes...

La capitale lithuanienne est encore à 200 kilomètres, et les derniers mètres seront les plus durs pour ces hommes à bout de force et qui n'ont plus pour règle que le chacun pour soi. Et dont plusieurs milliers mourront encore du typhus à Vilnius, atteinte le 8 décembre. Le 5 décembre, au village de Smorgoni, Napoléon a quitté l'armée pour la France, en traîneau, escorté de 30 chasseurs à cheval

Depuis le 3 novembre Ney a remplacé Davout à la tête du 3^e Corps qui assure l'arrière-garde de la Grande Armée. Désormais, confronté, avec des forces de plus en plus réduites, aux cosaques, partisans et troupes régulières russes, le maréchal va vraiment entrer, lui qui se bat depuis 1792, dans la légende et mériter son surnom de « Brave des braves », faisant le coup de feu comme un soldat, jusqu'aux ultimes heures de la retraite, le 13 décembre à Kowno. par Yvon.

Infanterie russe 1812 en tenue de campagne
On remarquera les fausses bottes et la casquette de petite tenue.

par Richard Knötel.





Le 13 décembre, à Kowno, Ney tire les derniers coups de feu de la campagne, tentant de retarder les Russes avec les débris d'unités françaises et allemandes. Les premiers boulets ennemis déclenchent la panique et Ney et Gérard, réduits à 600 hommes avec une dizaine de canons parviennent à tenir jusqu'à la nuit, permettant à ce qui reste de la « Grande Armée » de franchir le Niémen. Et c'est pratiquement seul que le Brave des braves atteint le 14 Gumbinnen en Prusse. par Philippoteaux.



de la Garde, après avoir confié le commandement de l'armée à Murat. Dès lors la désagrégation s'accélère. De Vilnius, abandonnant blessés et malades, les ultimes débris de la plus grande armée réunie à ce jour cheminent péniblement vers Kowno, une centaine de kilomètres plus à l'ouest, ville lithuanienne arrosée par le Niémen, ce fleuve-frontière franchi dans l'enthousiasme à peine six mois plus tôt. Le 12 décembre on est à Kowno (aujourd'hui Kaunas) et aussitôt on passe le Niémen, véritable Styx de la Grande Armée, avec peut-être 10,000 survivants - en haillons : direction Königsberg en Prusse orientale, soit en terre alliée mais plus pour très longtemps... C'est bien sûr à Ney qu'il revient de conclure cette désastreuse campagne de Russie, sur un ultime trait de bravoure : on lui a demandé, le 13 décembre, d'arrêter 48 heures les Russes pour permettre la traversée du Niémen au « gros » de l'armée. Aidé du général Gérard, il regroupe quelques centaines d'Allemands et de survivants français de la division Loison, et quelques canons, pour défendre Kowno. Mais à l'approche des Russes - et de leurs boulets - les Allemands se débandent. Il ne reste plus à Ney qu'à se replier à son tour dans la nuit du 13 au 14, avec peut-être 500 hommes et une dizaine de canons. C'est encore moins nombreux qu'ils franchissent - les derniers - le Niémen. Et c'est seul qu'au matin du 14 décembre 1812, Ney fait irruption à Gumbinnen (Prusse-Orientale) dans la confortable maison de l'intendant général Mathieu, en train de déjeuner. En voyant ce spectre hirsute qui avance vers lui, Mathieu demande au soldat de se nommer. La réponse de Ney mérite d'être citée *in extenso* :- « Je suis le maréchal Ney commandant l'arrière-garde de la Grande Armée. J'ai tiré le dernier coup de feu sur le pont de Kowno, j'ai jeté dans le Niémen la dernière de nos armes et je suis venu jusqu'ici à travers bois... » Cette fois, la retraite de Russie est bien finie ! •

Par Charles Griois

PASSAGE DE LA BÉRÉZINA LE TÉMOIGNAGE DU COLONEL GRIOIS

Lorsqu'il arrive sur la rive gauche de la Bérézina, le colonel d'artillerie Charles Griois a 40 ans - dont 20 de carrière militaire (ce n'est pas un perdreau de l'année). La guerre et les moments tragiques, il connaît ! Pourtant, dans ses Mémoires, il ne manque pas de s'étendre sur le terrible épisode du passage de la Bérézina. Le temps n'a pas effacé cette épreuve terrible qui lui a laissé un souvenir particulièrement amer.

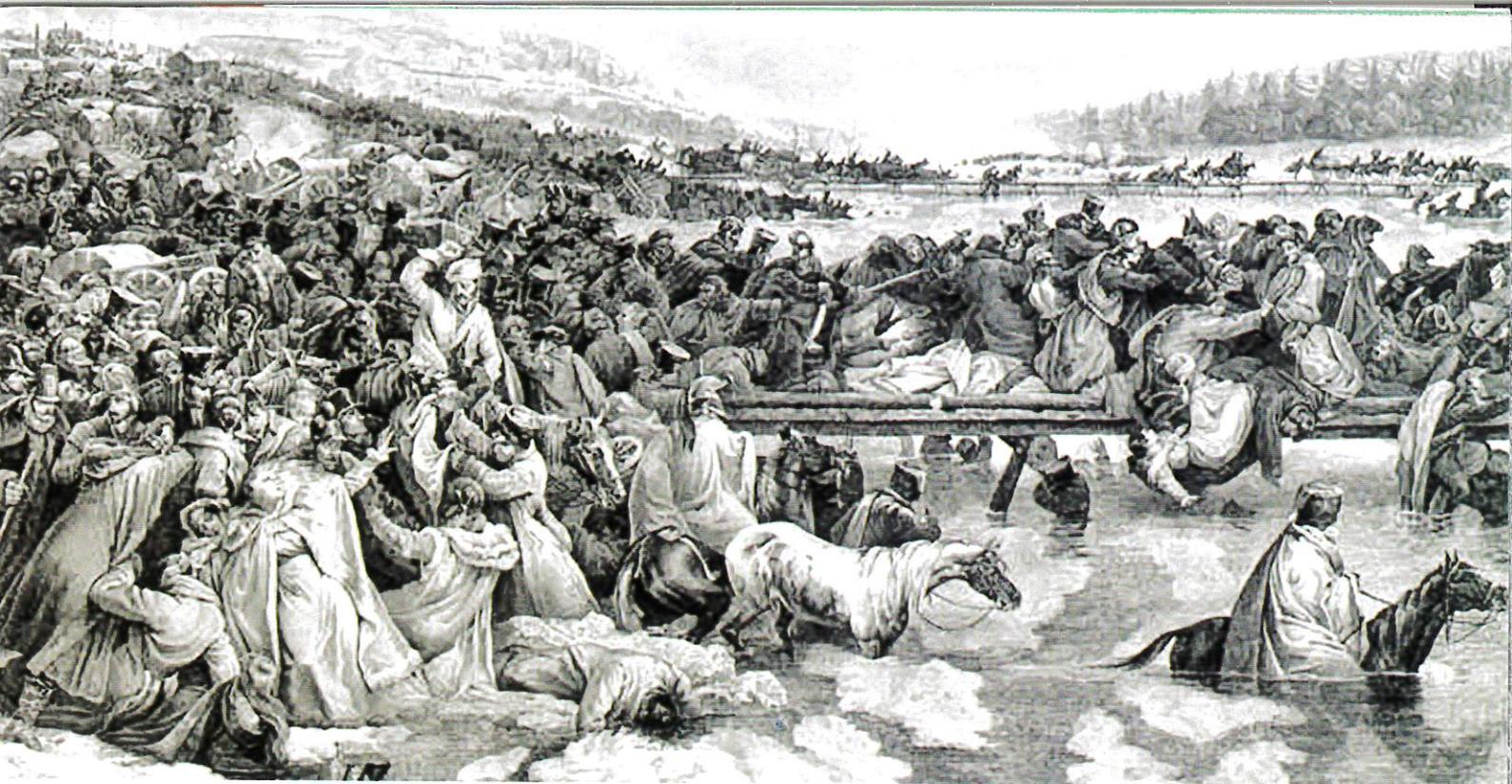
C'était le 28 novembre, une journée d'affreuse mémoire. De l'endroit où nous étions, la vue s'étendait au loin, et nous vîmes la plaine couverte d'une foule immense qui, comme nous, avait bivouaqué sur la rive gauche et qui se dirigeait maintenant vers les ponts. Nous descendîmes la colline à cheval dans la direction des ponts que la brume nous empêchait de distinguer, mais qui n'étaient pas éloignés d'une demi-lieue.

Une invraisemblable cohue empêche l'accès aux ponts

Le temps était sombre, le froid pénétrant. Il tombait quelques flocons de neige. Nous hâtions le pas autant que le permettait le triste état de nos montures.

Mais notre marche fut bientôt ralentie par la foule qui devenait plus épaisse. Croyant d'abord que cet encombrement provient de quelque accident, nous nous arrêtons pour attendre qu'il cesse ; mais de nouvelles masses d'hommes isolés arrivent de toutes parts, et l'accroissent encore. Plus de mouvement ; personne ne bouge ; et l'obstacle grossit à chaque instant. Après trois quarts d'heure d'attente, nous décidons d'aller de l'avant et grâce à nos chevaux qui heurtent et culbutent les pauvres piétons, nous avançons, mais lentement. Je montais un petit cheval polonais que j'avais acheté en allant à Moscou. Il avait de si beaux membres que je l'avais pris malgré sa petite taille, et quoiqu'il n'eût pas encore trois ans ; mais les fatigues de la retraite l'avaient réduit à un tel état de faiblesse qu'il avait à peine la force de me porter. Aussi je fus





promptement dépassé par mes camarades. Je ne faisais quelques pas que lorsque mon cheval était poussé par les gens qui me suivaient. Je regrettais alors d'avoir pénétré dans cette foule et j'aurais bien voulu m'en dépêtrer. Impossible d'y songer ; il y avait déjà autant de monde derrière moi qu'en avant, et il augmentait à chaque instant. Jusqu'alors, la foule avait été assez tranquille ; elle n'avancait pas, mais l'impatience, la crainte ne l'agitaient pas encore, et les plus faibles se contentaient de crier contre ceux qui recouraient à la force pour s'ouvrir un chemin. Le désordre commença par le mouvement rétrograde de quelques cavaliers du 2^e ou 9^e corps qui se firent jour en renversant tout ce qui se trouvait devant eux. Ce fut sans doute une suite des consignes bien mal conçues et trop strictement exécutées qui causèrent en grande partie les désastres de cette journée. Un des ponts était affecté au passage des voitures et des chevaux et l'autre à celui des piétons. Cette précaution, fort bonne pour des troupes organisées, devenait impraticable avec une foule sans chefs et sans direction. Les voitures, les chevaux, les piétons suivaient la même route ; arrivés au pont, on refusait le passage aux voitures et aux chevaux ; on voulait même les faire rétrograder. C'était chose impossible, et bientôt les voies furent obstruées. Malheureusement aussi, le brouillard avait d'abord empêché d'apercevoir les ponts, de sorte que la foule avait pris une fausse direction, et, obligée de revenir sur ses pas, elle formait une espèce de reflux qui augmentait le désarroi.

Trébucher, faire un faux-pas... c'est risquer de mourir !

L'épouvante est au comble, la confusion horrible. Chacun, s'exagérant le danger, cherche son salut dans sa force. On use même des armes pour pénétrer à travers cette multitude qui conserve à peine assez d'énergie pour crier, et qui ne se défend que par des imprécations. Dans cette lutte effroyable, un faux pas était un arrêt de mort ; une fois tombé, on ne se relevait plus. Je vois encore

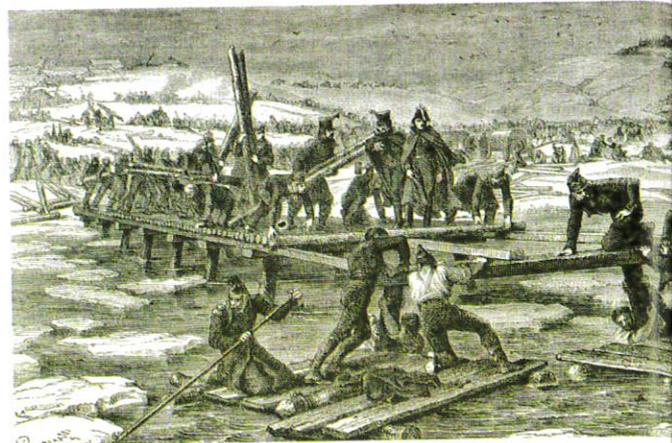
Au niveau des points de passage, la largeur de la Bérézina est d'une vingtaine de mètres et la profondeur est de l'ordre de 2 m. Mais l'entrée du pont est très difficile à atteindre à cause du désordre et le passage très périlleux car l'eau affleure le tablier.

se débattre les malheureux renversés près de moi, dont les têtes apparaissaient par intervalles au milieu de la foule ; on n'écoutait pas leurs cris, ils disparaissaient et le sol s'exhaussait de l'épaisseur de leurs cadavres. Un des cavaliers qui retournaient sur leurs pas, passait à côté de moi. Je lui offris quelques pièces d'or s'il voulait prendre mon cheval par la bride et me conduire hors de la presse : « *J'ai bien assez à faire de me sauver, sans entreprendre d'en sauver d'autres* », me dit-il sans même me regarder et il continua d'avancer malgré les cris de ceux que son cheval piétinait. Je compris alors toute l'horreur de ma position, mais sans trop m'en effrayer, et je fus assez heureux pour conserver mon sang-froid : je m'abandonnai entièrement à ma destinée. J'eus envie de mettre pied à terre, puisque j'étais sûr que mon cheval n'avancerait pas d'un pas. Un moment de réflexion me fit renoncer à cette idée. Faible comme je l'étais, le moindre cheval m'eût renversé. Je n'aurais même pu me soutenir longtemps sur mes jambes, et ma perte était moins prochaine en restant à cheval. On entendait le canon depuis le matin en avant de nous sur la rive droite ; Oudinot repoussait les efforts de Tchitchagoff qu'une charge brillante des cuirassiers du général Doumerc culbuta. Mais derrière nous Victor était obligé de se retirer devant les forces supérieures de Wittgenstein. L'ennemi parut vers les 10 heures du matin sur les hauteurs qui dominaient les ponts et le combat redoubla de vivacité. Rien de ce qui demeurait encore sur la rive gauche n'aurait échappé, si Victor avait été enfoncé ; heureusement, il parvint à conserver sa position jusqu'au soir. Mais dès que l'ennemi put apercevoir les points de passage, il y envoya des boulets et des obus qui ⇒

⇒ achevèrent d'y répandre la confusion et le désespoir. On ne peut se faire une idée du spectacle que présentait cette masse, et des cris de douleur qui s'élevaient lorsqu'un obus éclatait au milieu d'elle. Quoique l'éloignement rendit les coups des Russes fort incertains, quelques-uns de leurs projectiles tombèrent sur les ponts et l'un d'eux emporta la tête à ce Gaëti qui m'avait donné la veille la précieuse racine de gentiane.

Prisonnier d'une foule menaçante

Je n'essayais plus de percer la foule. Tous mes soins se bornaient à garantir mon cheval des atteintes trop rudes qui l'auraient renversé ; je tâchais de ranimer le pauvre animal des jambes et de la voix lorsque je le sentais prêt à fléchir ; s'il fut tombé, c'était fait de nous deux. Poussé à droite, poussé à gauche, il n'avait pas assez de force pour résister de tous les côtés, et il restait dans la position où le dernier choc l'avait mis, jusqu'à ce qu'un nouveau vint l'en faire changer. Malheureusement le hasard voulut qu'on lui fit faire, de choc en choc, le demi-tour entier, de sorte qu'il finit par avoir la croupe, et non la tête, dans la direction qu'on suivait, et je me trouvai tourner le dos aux ponts. J'étais depuis plus d'une heure dans cette désolante position qui achevait de m'ôter tout espoir, et je n'avais plus d'autre perspective que d'être étouffé par la foule, emporté par un boulet ou de tomber entre les mains des Russes et de mourir de froid et de misère sur la neige, lorsque j'aperçus assez loin de moi un jeune maréchal des logis-chef de mon régiment qui tentait de se faire jour à l'aide de sa vigueur et de sa haute taille. Ce ne fut pas sans peine, au milieu de ce tumulte affreux, que ma voix parvint jusqu'à lui et qu'il put me joindre ; il n'avait plus son cheval ni ses effets, et il était séparé de ses camarades ; mais il avait conservé ses forces et il m'offrit d'unir ses efforts aux miens pour nous tirer de là. Après avoir, non sans difficulté,



Avec un matériel réduit au minimum – une forge de campagne et un outillage léger –, avec un courage surhumain aussi, les 400 pontonniers d'Éblé vont sauver ce qui fut la Grande Armée...

par Philippoteaux.

remis mon cheval dans la direction des ponts, la bride dans une main et le sabre dans l'autre, il commença à pousser en avant, écartant ou renversant ce qu'il rencontrait. Moi-même j'essayais de l'aider, et je me vois encore sur ma chétive monture, tenant en main un sabre dont la lame était brisée à moitié, triste épouvantail que j'avais peine à porter. Et, sans doute, nous avançons, mais avec quelle lenteur, et que de fois, repoussés par la foule, nous perdîmes en un instant l'espace que nous n'avions gagné qu'à force de temps et de peine ! Les obstacles et le désordre augmentaient de plus en plus, des hommes, des chevaux, des véhicules renversés, causaient de nouvelles chutes. La foule était trop dense pour qu'on pût voir le sol, et ce n'était que par la manière plus ou moins assurée dont mon cheval posait le pied que je jugeais s'il marchait sur la terre ou sur de

La Grande Armée traversant la Bérézina par January Suchodolski.



La foule de trainards emporte et disloque tout sur son passage.



cadavres. Nous n'avions encore conquis que bien peu de terrain, lorsqu'un mouvement désordonné de mon cheval m'avertit qu'il avait rencontré un nouvel obstacle ; il voulut se dégager, il tomba sur le côté, et la violence de sa chute me lança à quelques pas de lui, au milieu des débris d'un fourgon culbuté sur la route. Il fut heureux pour moi que cet obstacle eût rendu la foule moins compacte en cet endroit ; sans quoi j'aurais été tout d'abord étouffé. Je sentis le danger que je courais, et par un effort dont l'instinct de la conservation pouvait seul me rendre capable, je me relevai avec une sorte d'agilité, et par un hasard vraiment extraordinaire, je me retrouvai à cheval sans blessures ni contusions.

Forçant difficilement le passage au travers de la foule compacte, « patientant » malgré le feu (heureusement imprécis) des canons russes... Griois mettra plus de trois heures pour parcourir une centaine de mètres.

Cet accident ne nous retarda guère plus de temps que je n'en mets à le raconter et nous continuâmes à avancer au milieu des gémissements et des cris de désespoir. Je n'étais pas alors à cent toises des ponts. Il nous fallut cependant plus d'une heure pour y arriver, et là se présentèrent de nouveaux obstacles : des voitures renversées ou abandonnées, des chevaux soulevant la tête au milieu des débris qui les écrasaient, des cadavres, tout cela formait comme un retranchement qu'il semblait impossible de franchir.

Le pont, enfin, mais il reste encore à le traverser !

Des pontonniers m'aperçoivent. À la vue d'un uniforme d'artillerie, ces braves gens m'aidèrent à venir jusqu'à eux, et je pus enfin franchir ce pont que je voyais depuis plus de quatre heures presque sans espoir de parvenir jusqu'à lui. De quel poids je me sentis soulagé en le traversant ! La sensation que j'éprouvai ressemblait à

celle d'un malheureux qui recevrait sa grâce en marchant au supplice. J'étais presque seul sur le pont, tant l'accès en devenait difficile. Il s'élevait peu au-dessus de la surface de l'eau, de sorte que les cadavres, portés par le courant, s'y trouvaient arrêtés parmi les glaçons que charriait la rivière. Un grand nombre de chevaux, dont les cavaliers s'étaient noyés, venaient appuyer leur tête sur le plancher et restaient là tant que leurs forces leur permettaient de se soutenir sur l'eau ; ils garnissaient un côté du pont dans presque toute sa longueur. Lorsque j'avais gagné le pont grâce au secours des pontonniers, une cantinière, portant un enfant dans ses bras, avait eu l'idée de s'accrocher à la queue de mon cheval et de

partager ainsi ma bonne fortune. Ce ne fut qu'à la sortie du pont que je m'aperçus du sacré service que je lui avais rendu sans le savoir, et je n'oublierai jamais l'accent pénétré avec lequel elle me dit, en me quittant, qu'elle me devait la vie et celle de son enfant, et l'insistance qu'elle mit à partager avec moi un morceau de sucre qui lui restait encore.

Je me reproche de l'avoir accepté ; il lui était sans doute plus nécessaire qu'à moi, mais elle me semblait si heureuse de me l'offrir, et ce cadeau était si précieux dans le moment que peu de gens à ma place eussent eu, je crois, la force de refuser.

Je continuai à marcher avec mon maréchal des logis, en suivant, au travers du terrain marécageux où nous étions, le chemin qu'avaient tracé ceux qui nous avaient précédés. Il me conduisit, après deux heures de marche, au petit village de Zembin, où j'arrivai à la nuit obscure. Une multitude en désordre s'y agitait dans tous les sens ; les feux de bivouacs se touchaient et ils étaient alimentés par les maisons du village qui, presque toutes, avaient été démolies. •

Griois mourra Lieutenant-général de l'artillerie de Louis-Philippe (en 1839). Ce texte est extrait de ses Mémoires qui ne seront publiés qu'en 1909.

Les intertitres sont de la rédaction.

COMBIEN SONT PARTIS... COMBIEN SONT REVENUS ?

Sur le sol russe, l'Empereur était venu chercher une victoire de la dimension de celle d'Iéna. Le 24 juin 1812, la Grande Armée traverse le Niémen forte de plus 400,000 hommes. Rien ne semble pouvoir l'arrêter.

Quelques mois de campagnes et quelques centaines de kilomètres sonneront le glas de cette prétention démesurée.

Placée sous le signe du gigantisme - à l'échelle des siècles précédents - la campagne de Russie voit Napoléon fournir son plus gros effort militaire. Durant les deux grandes phases de cette campagne : la marche en avant puis la retraite, l'armée française s'est couverte de gloire. Mais les belles victoires tactiques ne font pas basculer les grands équilibres géopolitiques. Dans leur ouvrage de référence (*Napoléon et la Russie*, 1980) Carmignani et Tranié citent un document officiel, celui de l'état des effectifs stationnés en Allemagne au 1^{er} juin 1812, qui comptabilisent 356,000 Français et 322,000 étrangers. Soit 678,000 soldats. Mais tous ne franchiront pas le Niémen à partir du

24 juin, un certain nombre restant qui en Pologne, qui en Prusse, qui en Allemagne, pour garder les places et les magasins. Ou ne rejoignant que plus tard.

Un Français pour 2 étrangers : l'« Armée des vingt nations »

Une chose est sûre : cette Grande Armée est européenne. Outre 322,000 étrangers mobilisés, un grand nombre de « Français » sont en fait des Allemands, des Belges, des Hollandais, des Italiens rattachés progressivement à l'Empire français par Napoléon. On peut donc compter un « vrai » Français pour deux étrangers. On parlera à



Une vision romantique encore
que point trop irréaliste de
la retraite de Russie,
par Bernard Édouard Swebach (1838)

Shakko Wikipedia commons.



l'époque de l'Armée des vingt nations. Parmi les étrangers réellement « étrangers » les plus gros contingents sont allemands. Qui viennent soit des différents États de la Confédération du Rhin : Bavaois du 6^e Corps de Gouvion-Saint-Cyr, 15,600 hommes, Wurtembergeois, Badois, Hessois, soldats de micro-États comme Reuss, Lippe, Anhalt, Grand-Duché de Berg ; sans oublier les

De nombreux disparus de la Grande Armée seront en fait des prisonniers de guerre. Qui verront leurs diverses patries à partir de l'été 1814. Ou qui, pour une petite partie d'entre eux, feront souche en Russie.



Les pertes russes durant la poursuite des Français

Les armées russes qui poursuivaient les Français utilisèrent donc la même route que celle qui avait servi à leur retraite durant l'été 1812. Ils étaient partis de la province de Kaluga au nombre de 150,000 combattants, et n'atteignirent Wilna qu'avec 50,000 hommes. Plus de 100,000 hommes manquaient à l'appel. Or, les pertes des Russes, par le feu, ne furent pas aussi importantes durant cette phase de la campagne.

contingents du royaume de Westphalie de Jérôme Bonaparte – 8^e Corps, 18,800 hommes – ou du royaume de Saxe – le 7^e Corps du général Reynier, 19,000 hommes. Il y aura aussi un contingent prussien commandé par le général Grawert - 30,000 hommes -, intégré au 10^e Corps du maréchal Macdonald, et un contingent autrichien commandé par le prince Schwarzenberg – 30 000 hommes. Viennent ensuite les Polonais du Grand-Duché de Varsovie – le 5^e Corps du prince Poniatowski, 45,000 hommes – et les Italiens, qu'ils soient issus du royaume d'Italie – prince Eugène, 60,000 hommes – ou du royaume de Naples de Murat, ce dernier contingent intégré au 11^e Corps de réserve d'Augereau, où il voisine avec des unités françaises, westphaliennes, hessoises, saxonnnes. Au 9^e Corps du Victor, au moins une division, celle de Daendels, est à recrutement allemand.

On trouve aussi de petits contingents portugais 2 régiments -, suisses – au moins 2 régiments - et croates au moins 3 régiments - et une division danoise de 10,000 hommes. Et différents contingents étrangers sont aussi répartis dans les corps de cavalerie, notamment le 4^e. Tous ces étrangers se battront courageusement, jusqu'à la fin, aux côtés de leurs camarades français. ⇒



L'hiver, la faim et la désertion

Cela dit, combien de ces hommes iront-ils effectivement en Russie ? Le chiffre qui revient le plus souvent est 400 000, dont 60 000 cavaliers. Les premières pertes significatives de la Grande Armée, lors de la marche vers Moscou, concernent les chevaux, victimes des intempéries, de la chaleur ou du fourrage trop vert : 10 000 meurent dans les premières semaines. Mais les effectifs « humains » fondent rapidement eux aussi : Tranié et Carmignani donnent, pour la fin juillet, au terme d'un mois de campagne, les chiffres de 25 000 morts d'épuisement et de maladie, de... 90 000 déserteurs-maraudeurs perdus pour le service actif, et de seulement 2 000 morts et 6 000 blessés dans les rares combats (Mohilev, Ostrowno). Soit 123 000 pertes en un mois, un quart des effectifs ! Les pertes au combat s'accroissent ensuite : 2 000 hommes hors de combat à Gorodeczna

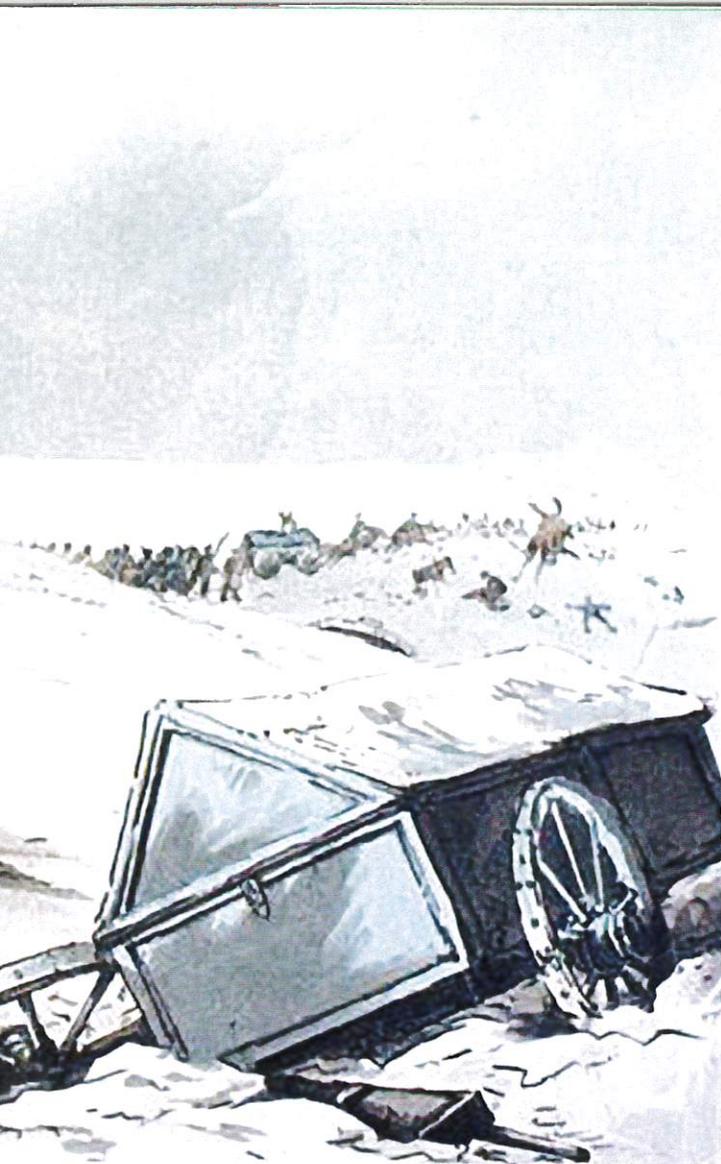
Cette campagne de 1812 fut un échec car, face à la démesure française, le gouvernement russe a su rester ferme dans son choix stratégique. Pas son patriotisme constant, le peuple fidèle a tenu malgré un coût humain exorbitant.



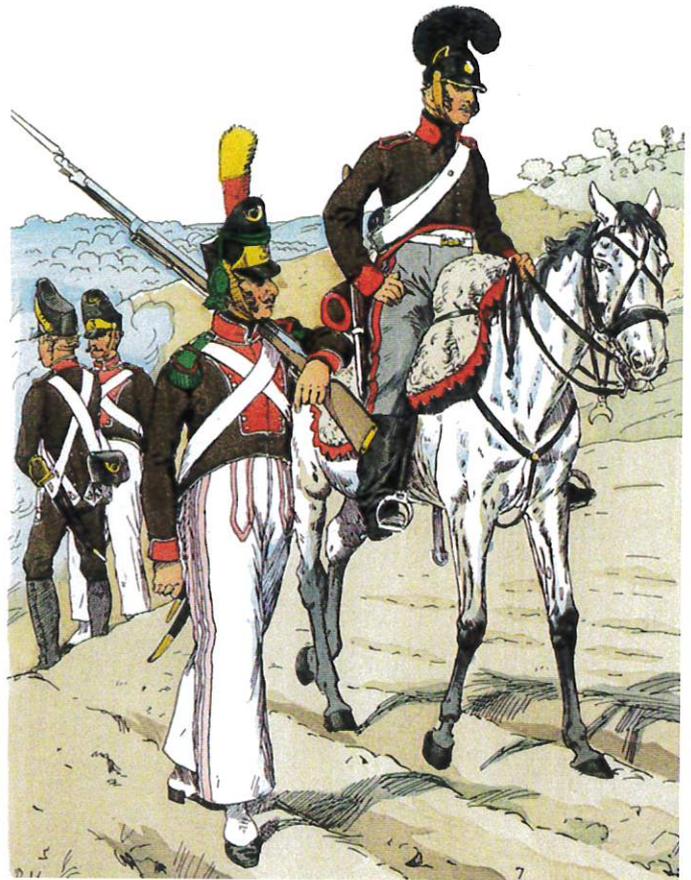
Les rescapés de la retraite

Quelques milliers d'hommes en général en piteux état et désorganisés, font leurs premiers pas difficiles en Prusse. Les habitants les contemplent avec sans doute plus de jubilation intérieure que de pitié : pour les Prussiens encore alliés théoriques de la France, la revanche de Iéna et de 1806 n'est plus qu'une question de mois. *par Richard Knötel.*

(12 août) ; 1 000 hommes à Polotsk (18 août) ; près de 4 000 à la prise de Smolensk (17 et 18 août) ; 7 000 hommes à Valoutina (19 août). À la veille de Borodino, début septembre, Napoléon dispose encore, compte non tenu de corps positionnés aux ailes nord et sud de la Grande Armée et des troupes laissées en garnison aux étapes



de 130,000 hommes environ. La bataille de Schwardino (5 septembre) coûte 4 à 5,000 pertes. Et la gigantesque bataille de Borodino/La Moskowa, le 6, 30,000 tués et blessés. Et désormais, du fait de la retraite, la plupart des blessés seront voués à la mort ou à la capture. Quand cette retraite commence, le 19 octobre, Napoléon



Fantassins – voltigeur au premier plan, fusiliers au second - et chasseur à cheval de la légion portugaise en Russie : deux régiments d'infanterie portugais se battront notamment à Smolensk, Valoutina et Borodino. Le froid et les privations achèveront d'exterminer cette petite troupe, une des « vingt nations » entraînées par Napoléon en Russie. Le marron est la couleur de fond de l'armée portugaise. Dont une partie combat à la même époque avec Wellington en Espagne... contre les Français. Par Richard Knötel.

dispose encore de 100,000 hommes. Les batailles - Winkowo, Polotsk II, Malo-Jaroslavetz, Wiasma, Krasnoïe, La Bérézina - mais surtout le froid, la faim, les partisans et cosaques, la désertion et la capture, ou en fin de parcours le typhus achèveront littéralement la Grande Armée : seuls peut-être 20,000 hommes en piteux état repassent le Niémen, les 12 et 13 décembre. Ils étaient 400,000 à l'avoir franchi dans l'autre sens voici à peine 6 mois...

Au moins 200,000 morts ?

Ces chiffres effrayants doivent être cependant précisés : au moins la moitié des pertes est due à la capture ou à la désertion (ce qui revient souvent au même). Et la majorité de ces 150 à 190,000 prisonniers - suivant les estimations -, bien qu'assez mal traités, regagneront leurs pays à la fin des hostilités, à partir du printemps 1814 - mais quelques milliers feront souche en Russie. On peut quand même estimer à 200,000 le nombre minimum des Français et étrangers de la Grande Armée tombés en Russie, dont moins de la moitié au combat. Au fait, les pertes russes sont encore supérieures, de 210,000 à 300,000 morts suivant les sources... •

Par Christophe Dufourg Burg

NAPOLÉON STRATÈGE

Premier consul, Empereur des Français, Napoléon a profondément marqué l'histoire de la stratégie militaire française. C'est lui qui définit les campagnes militaires, fixant aux généraux et aux diplomates les objectifs qui servent au mieux ses buts politiques. Il est le chef de l'armée qu'il organise, équipe et entraîne à son idée. Ce fut un stratège d'exception.

Entre 1796 et 1809, à Arcole, Ulm, Austerlitz, Léna, Friedland, Wagram, par sa stratégie novatrice, Napoléon surclasse tous ses adversaires. Chacun des éléments qui pèsent dans la préparation d'une campagne ou la conduite d'une bataille sont soigneusement pris en compte en amont. Sa méthode laisse le moins de place possible au hasard.

Arcole : le panache

Le 15 novembre 1796, le général Bonaparte attaque la ville d'Arcole où l'armée autrichienne s'est retranchée. S'élançant à la tête de ses troupes pour traverser le pont, il est repoussé. Il ne renonce pas pour autant et fait construire un pont de bateaux sur la rivière. Le 17, il ordonne une nouvelle attaque qui contraint l'ennemi au repli.

Austerlitz : la méthode

À Austerlitz, Napoléon combat en même temps les empereurs Alexandre Ier de Russie et François II du Saint-Empire. Feignant la retraite, il donne l'impression d'être en position de faiblesse : cette ruse encourage ses adversaires à attaquer. Au matin du 2 décembre 1805, les Austro-Russes assaillent les villages de Telnitz et Sokolnitz, mais leur attaque est brillamment contenue par le maréchal Davout. Dans le même temps, Napoléon

La Bataille du Pont d'Arcole par Horace Vernet



surprend l'ennemi par un vaste mouvement offensif qui enfonce le centre de l'armée alliée.

Wagram : l'artillerie

Le 6 juillet 1809 au nord de Vienne, Napoléon décide de rassembler une batterie de cent canons afin de contenir l'armée autrichienne. Plusieurs milliers de coups de canons sont tirés. Puis 8,000 fantassins français, baïonnette au canon, formés en colonnes et soutenus par plusieurs charges de cavalerie enfonce l'armée autrichienne.

20 ans de guerre, de nombreuses campagnes, pourtant Napoléon n'a pas vraiment théorisé sa méthode. Succès et échecs, il y a d'innombrables commentateurs, penseurs, théoriciens, historiens... dont Jomini et Clausewitz. À travers eux, l'exemple de Napoléon reste aujourd'hui encore, un modèle théorique et pratique.

Borodino : la rupture

Le 7 septembre 1812, les 100,000 hommes de la Grande Armée affrontent les Russes commandés par le maréchal Koutousov. Retranchés dans des redoutes fortifiées, les Russes ont choisi une stratégie défensive. Napoléon donne l'ordre à la cavalerie lourde d'attaquer les redoutes. Cette action est inédite car ce type de mission est traditionnellement dévolu à l'infanterie.

Waterloo : l'impossible victoire

Le 18 juin 1815, 70,000 soldats français font face aux 68,000 Britanniques, Allemands, Hollandais et Belges que compte l'armée de Wellington, solidement retranchés sur les hauteurs de Waterloo. Napoléon lance plusieurs assauts contre les lignes britanniques, qui résistent jusqu'à l'arrivée de renforts prussiens du général Blücher.

Napoléon « Stratège » du 6 avril au 22 juillet

Un parcours pédagogique montre le chef à l'œuvre, explique les enjeux et le déroulement des campagnes, analyse ses plus célèbres batailles, ses succès et ses échecs.

Musée de l'Armée

Hôtel des Invalides - 75007 Paris